

Notre roman : UN SINGULIER AMOUR, par Louis Derthal

Octobre 1935

# La Revue Populaire

PER

R-334

CON

15<sup>¢</sup>



# "A Ma Grande Surprise



Mme W. N. Chatfield espère que toutes les jeunes ménagères apprendront ainsi à s'épargner du travail tout en obtenant de meilleurs résultats avec des jambons entiers ou des tranches.

## je n'appris qu'hier que le jambon le plus savoureux se cuit sans bouillage!"



● Une saveur merveilleuse—riche et délicieuse—s'obtient sans bouillage! Vous la trouvez dans le *Jambon Premium Swift*. Seul de tous les jambons, le Premium Swift est soumis au célèbre traitement Premium pour être ensuite *Ovenized*—c'est-à-dire fumé au four d'une manière perfectionnée. Tout cela rend le Premium Swift si délicieux que vous obtenez de meilleurs résultats en ne le faisant pas bouillir . . . qu'il s'agisse d'un jambon entier ou d'un demi-jambon!

### *Une tranche du centre avec garniture d'automne*

Prenez une tranche du centre d'un Jambon Premium Swift, d'au moins un pouce d'épaisseur. Mettez dans votre récipient avec 2 tasses de jus d'ananas. Faites cuire, sans bouillir, dans un four modérément chaud (375°), jusqu'à ce qu'il soit à point (environ 1 heure). Epluchez et coupez en cubes un concombre de moyenne grosseur; ajoutez 1 c. à thé d'oignon râpé, ½ c. à thé de sel, 2 c. à thé de jus de citron, 2 c. à soupe de beurre, 2 c. à soupe d'eau; laissez mijoter 5 minutes. Farcissez de petites tomates avec cette garniture, faites cuire pendant quelques minutes au four chaud, et servez avec le jambon. Garnissez la tranche de jambon de quelques cubes de concombre.

### *Pour cuire un jambon ou un demi-jambon Premium Swift*

Mettez dans une rôtissoire un Jambon Premium Swift entier ou un demi-jambon. Ajoutez 2 tasses d'eau et recouvrez la rôtissoire. Cuisez à four lent (325°), à raison de 21 min. par livre pour un gros jambon entier; 25 min. par livre pour un petit jambon (jusqu'à 12 livres) ou un demi-jambon. Le jambon cuit, retirez-le du fourneau. Enlevez la couenne, incisez-en la surface et parsemez de clous de girofle; frottez d'un mélange fait de ½ tasse de cassonade et de 1 c. à soupe de farine. Faites brunir, à découvert, pendant 20 minutes, à four chaud (400°).

SWIFT CANADIAN CO., LIMITED

CUISEZ  
**LE PREMIUM SWIFT**

SANS BOUILLAGE

*Il est Ovenized!*

Le jambon qui se vend le plus au monde. Recherchez le nom Swift inscrit en pointillé brun sur chaque tranche.



**SOMMAIRE**

	Page
TROP DE LÉGISLATEURS .....	5
L'ART PAYSAN DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC par O. A. Bériau .....	6
AU MAROC AVEC LA LÉCION ETRANGÈRE par J. R. Pecheral .....	7
JACQUES CARTIER À HOCHELAGA .....	8
L'OEUVRE DE L'HÔPITAL NOTRE-DAME par Thérèse Fournier .....	9
L'AIR NUTRITIF par Fernand de Verneuil .....	10
NATASHQUAN .....	12
VEDETTES FRANÇAISES .....	13
<i>Notre roman complet :</i>	
<b>UN SINGULIER AMOUR</b> par Louis Derthal .....	14
<i>Poésie :</i>	
PASTEL par Rosario Venne .....	16
SILENCES, HALTES DIVINES par Medjé Vézina .....	58
MODE D'AUTOMNE .....	26-30-31
LE CHEZ SOI COMFORTABLE .....	28
LE BUFFET FROID .....	29
CONSEILS DE BEAUTÉ .....	33
<i>Théâtre — Comédie en 1 acte :</i>	
LA JOIE DES YEUX par Antonin Proulx .....	34
LES MOTS CROISÉS .....	44
LA BONNE CUISINE par Hélène Chagnon .....	50
CONSEILS DE MAISON .....	53

NOTRE PROCHAIN ROMAN :

**UN MARQUIS DE CARABAS**  
par DELLY

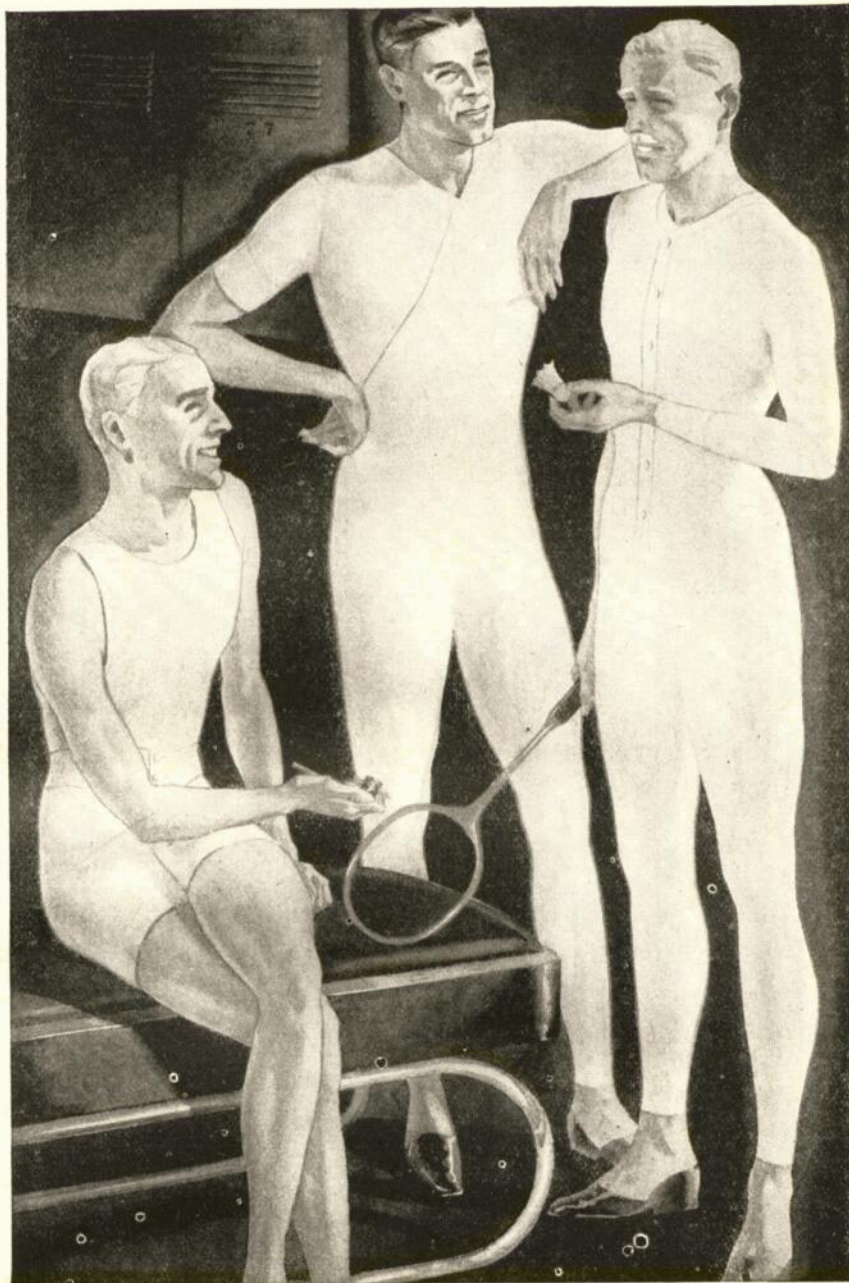
**LA REVUE POPULAIRE**

*Editeurs-Propriétaires*  
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE  
975, rue de Bullion, Montréal, Canada  
Tél.: LANcaster 5819 - 6002  
ABONNEMENTS  
Canada : Un an \$1.50 — Six mois .75  
Etats-Unis: Un an \$1.75 — Six mois .90

**LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE**

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt. U.S.A., as second class matter under the Act of March 3rd, 1879.

**Stanfield's No. 4500**  
pour L'HOMME D'AFFAIRES



Vous accueillerez chaleureusement ce sous-vêtement différent pour l'hiver. Stanfield's l'a créé spécialement pour les hommes d'affaires—un beau sous-vêtement doux, en laine légère, de coupe très soignée et de forme moderne et parfaite—et n'irritant aucune peau, même la plus sensible. Etant irrétrécissable, il devient réellement plus beau après lavage.

*Un modèle convenant à chaque homme . . .*

- AVEC BOUTONS, manches courtes ou longues et jambes longues.
- AVEC BOUTONS, manches et jambes courtes.
- AVEC BOUTONS, genre tout athlète.
- SANS BOUTON, manches courtes ou longues et jambes longues.
- DEUX PIÈCES, GILET ET CALEÇON COURT.

Voyez ces modèles dans tous les **\$3.00** meilleurs magasins complet



FAITS AU CANADA  
EXCLUSIVEMENT PAR

**STANFIELD'S LIMITED**  
TRURO, NOUVELLE ECOSSE

"DANS LA VIE, JEANNE,  
LES MEILLEURES CHOSES  
NE SONT PAS TOUJOURS  
LES PLUS CHÈRES."

"CELA  
S'APPLIQUE  
CERTAINEMENT  
À CE CAFÉ  
DE QUALITÉ  
QUE TOUT  
LE MONDE  
PEUT SE  
PAYER."



"ET N'oubliez pas, mesdames,  
que **MAXWELL HOUSE** signifie:  
UN MÉLANGE SUPERBE... UNE  
FRAICHEUR TELLE QU'À LA  
SORTIE DU TORREFACTEUR...  
PLUS DE SAVEUR GRACE À UNE  
**NOUVELLE MOUTURE PARFAITE**,  
QUELLE QUE SOIT LA MÉTHODE  
QUE VOUS ADOPTIEZ POUR  
FAIRE LE CAFÉ."

*La mise en boîtes s'étant faite d'a-  
près le procédé Vita-Fresh, toute  
la fraîcheur originale est sauve-  
gardée dans la boîte que vous  
devez ouvrir à l'aide d'une clef.*

*"BON JUSQU'À LA DERNIÈRE GOUTTE"*

*Maxwell House*  *Coffee*

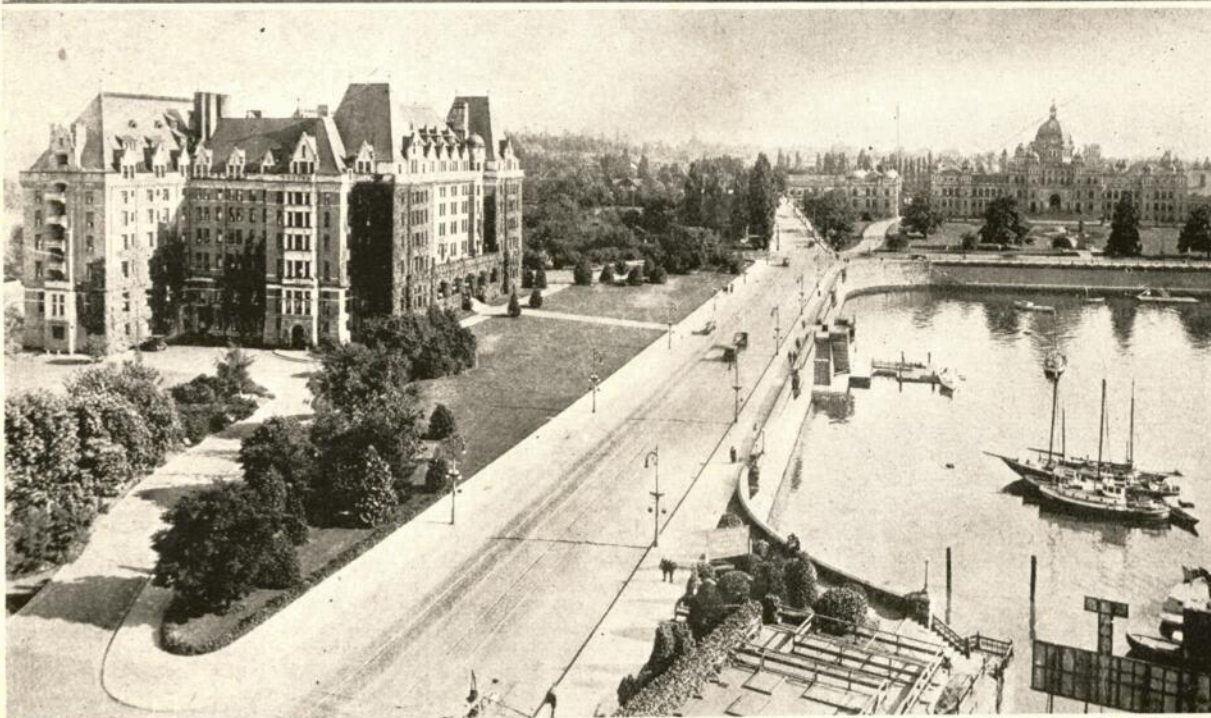
TORRÉFIÉ ET MIS EN BOÎTES AU CANADA



## TROP DE LEGISLATEURS..

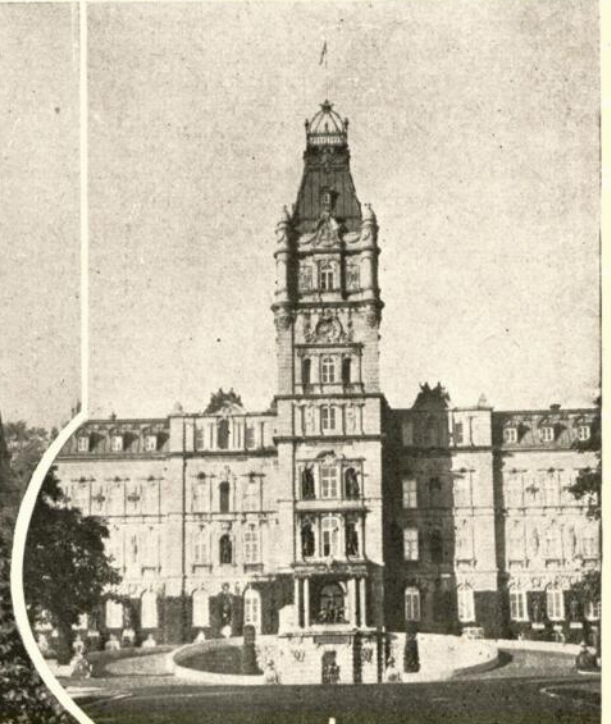
**N**OTRE CONFRÈRE de Toronto, le *Maclean's Magazine*, donnait récemment quelques chiffres qui font réfléchir. Nous avons trop de législateurs et leur dévouement à la cause publique est trop dispendieux. Il y a deux ans *La Revue Populaire* proposait l'abolition de quelques gouvernements provinciaux. Il n'est pas mal d'y revenir. Des chiffres éloquentes... plus que nos politiciens !

Les édifices du Parlement fédéral et des neuf législatures ont coûté \$80 millions, au minimum, pour une population de 10 millions d'habitants. Et l'on ne compte pas l'entretien de ces édifices, les traitements des représentants du peuple (?) et les autres frais. Résultat : l'an dernier nos dix gouvernements et 4000 municipalités ont perçu environ \$690 millions en taxes. Non seulement tout cet argent a été dépensé mais il est resté en plus un déficit global qui atteint les \$200 millions ! L'usine à taxes ne chôme jamais !



### LE COUT DE QUELQUES EDIFICES PARLEMENTAIRES :

Winnipeg .....	\$ 8,443,165
Victoria .....	\$ 2,347,000
Ottawa .....	\$50,000,000
Régina .....	\$ 3,466,265
Québec, Annexe .....	\$ 1,400,000
Edifice central, coût inconnu.	



Au centre, tapis au pied passé; de chaque côté, tapis au crochet d'après modèles de l'École des Beaux-Arts de Montréal. Fauteuils en érable, tissus en laine du pays, couvertures de la Malbaie. Poterie rustique provenant de sargiles de la Beauce et de l'Abitibi.



## L'Art Paysan dans la Province de Québec

Par O. A. BERIAU

Directeur général des Arts Domestiques



Quelques-unes des nombreuses religieuses qui suivent des cours d'art textile à l'École des Arts Domestiques de Québec.

IL N'Y A pas de crise financière, écrit un économiste, il n'y a qu'une crise de volonté. Dans un plaidoyer en faveur du relèvement de notre artisanat quelqu'un disait en 1932: la renaissance de nos arts mineurs chez nous est proche et ne tient qu'à nous. Celui-là pouvait avoir confiance. Son espoir allait se légitimer. Québec, province d'avant-garde et de tradition venait de mettre dans l'écrin de ses richesses, la création d'une École d'art paysan.

Cinq ans se sont écoulés. Une première exposition des travaux accomplis par l'École suscita en 1930 le plus vif intérêt. Des expositions annuelles suivirent qui ne permirent pas à notre admiration de déjuger. Dégagée de sa période d'essais, l'École défend aujourd'hui brillamment le prestige de l'art rustique canadien. Les mots conservatisme, décadence ont fait place à ceux de renaissance et d'évolution.

« S'organiser, c'est déjà vaincre » affirme René Johannet. A quoi ne peut aboutir un programme tel que celui que se préposait notre École: renaissance de l'art paysan; connaissance d'un artisanat rural; apprentissage technique; éducation du goût en vue de la colorisation; direction des arts mineurs vers une expression proprement régionale; mission thérapeutique et morale; utilisation de la matière première prise sur place; équilibre du budget; marche vers la petite industrie.

Si rudimentaire qu'il fût, l'art paysan pré-existait au pays. Mais de façon si rétrograde que les enquêteurs n'en trouvèrent que des vestiges. Décadence qui n'était pas sans se répercuter sur la province. Le tissage était à peu près nul. La caducité du métier qui s'avérait, fit songer d'abord à greffer sur le vieux tronc. D'où résulte aujourd'hui une production illimitée grâce au métier rajeuni, allégé. L'étude des matériaux indigènes a sélectionné nos fibres, nos cuirs, nos bois et nos argiles.

L'artisanat est un ensemble d'art manuels qui par le langage du tissu, du meuble, de la céramique ou de la vannerie, etc., doit parler de l'époque, des habitudes, de l'esprit qui font non seulement l'aspect des campagnes, mais font aussi partie de son intégralité. Exprimer cet art avec des matériaux pris au sol, c'est donc aller à la grande École de la Nature.

La nature ne dégageant que rythme et précision, l'artisan a tôt compris que la sûreté des moyens de reproduction s'impose. De là la nécessité d'une parfaite technique. L'École ne se donnait pas pour but de révolutionner toutes les méthodes antérieures, mais il s'agissait d'aller à l'encontre de la routine en renouvelant à l'infini l'aspect du tissage, en fabriquant des meubles solidement charpentés pour la campagne où la note moderne ne désavouait (Suite à la page 49)



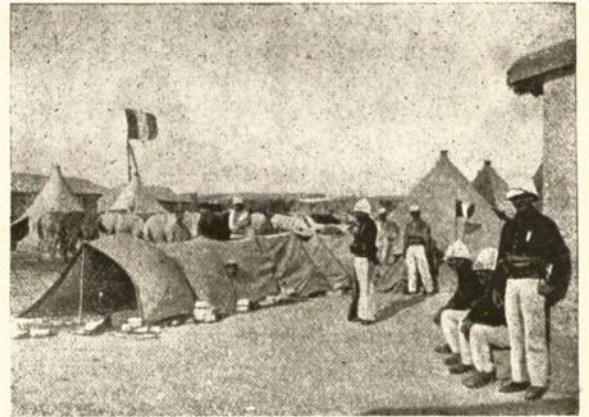
Une compagnie montée de la Légion étrangère avec une section à pied.



La Légion étrangère aux frontières marocaines. Colonne en marche avec compagnie montée.

# Au Maroc avec la Légion Etrangère

Par J. R. PECHERAL



Un camp de la Légion au Maroc, pendant les premières campagnes entreprises contre les tribus dissidentes.

ON BOIT quelque chose ?

Bien qu'il ne me connaisse ni d'Eve ni d'Adam, l'homme accepte sans étonnement, endurci par des années de bled à des surprises autrement inquiétantes, et plus encore habitué à la curiosité qu'éveillent automatiquement « ceux de la Légion ». Il acquiesce donc, un peu dédaigneux. Mais quand il apprend que j'ai terminé, voici quelques mois à peine, cinq ans dans la flotte comme quartier-maître timonier et que je ne l'ai accosté que par simple désir de retrouver un peu cette atmosphère de rude cordialité, spéciale aux soldats de métier, dont j'ai parfois la nostalgie, un sourire détend son franc visage :

— Les matelots, affirme-t-il, j'aime ça. Ce sont des types réguliers qui connaissent les choses et ne bâillent pas devant nos képis blancs et nos galons verts comme les phénomènes d'ici. Misère ! Jusqu'à un officier, un biffin bien entendu, qui m'a fait tourner en bourrique tout à l'heure parce que mon col et mes souliers n'étaient pas réglos (qu'il disait) jusqu'au moment où il s'est mis à pousser des hurlements d'enthousiasme quand il a su que je rentrais de faire colonne contre Bel Kacem avec le groupe Catroux...

— Tu as fait la dernière campagne du Sud-Marocain ?  
— Et comment ! et je t'assure que de Tiznit au Draa le soleil et les salopards nous en ont fait voir de drôles ! Alors, après un boulot comme ça, et quand on a servi avec des types comme Catroux, Giraud, Pechkoff ou Bournazel, se faire prendre aux rations par un blanc-bec qui a gagné ses deux ficelles entre la rue Saint-Dominique et l'Ecole Militaire...

— Allons, mon vieux, ne t'énerve pas et raconte-moi un peu ce que vous venez de faire là-bas.

— Quoi ! A toi aussi, il te faut des histoires, comme aux petites filles qui viennent, la bouche en chose de poule, me demander « Oh ! dites un peu, Monsieur le Légionnaire, racontez-moi un beau combat », et qui te disent ça bien enfoncées dans leur fauteuil en rêvant de charges au galop avec tambours et trompettes, et plus encore de chleuhs qui mettent les maccabées à poil pour leur couper tu sais quoi...

« Un beau combat ! Tu te rends compte ? Il y en avait peut-être au temps d'Abd-el-Kader, mais maintenant, avec les salopards qui ont des fusils à répétition, et même des mitrailleuses Hotchkiss et des 75 Schneider, la guerre devient de plus en plus, là-bas, pareille à ce qu'elle était en Europe. Ça été le cas surtout pour les dernières opérations, à tel point que nous en avons été surpris nous-mêmes, qui ne nous étonnons de rien. La pacification du Sud ! Depuis le temps qu'on en parlait, il fallait bien qu'on l'entreprene un jour ou l'autre. Mais nous pensions qu'on ferait ça sous forme de colonnes légères, au moins au début, histoire d'effrayer un peu les dissidents, d'écœurer les djicheurs. De la police, quoi ! plutôt que de la conquête. Mais le père Catroux ne l'a pas entendu de cette oreille. Et un beau matin d'avril c'est une véritable armée qui a commencé à se concentrer à Marra-

kech. Il y avait, bien entendu, la Légion au grand complet, y compris le 1er Etranger de Cavalerie, 1 régiment de tirailleurs, 3 régiments de spahis, 1 d'artillerie des Compagnies Motorisées, des goums. En veux-tu en voilà. En tout, ça faisait bien trente mille hommes qui grouillaient dans la capitale du Sud, et les sujets du Glaoui, qui n'en avaient jamais tant vu, ouvraient des yeux comme des portes cochères. Pour commander tout ça, il y avait Giraud, Catroux et le colonel Trinquet, trois as qui connaissent le bled aussi bien que Bel-Kacem lui-même. C'est du reste ce dernier qu'on allait tenter de coincer. Depuis qu'au Sagho ses hommes avaient descendu Bournazel, lui et son compère Merebbi-Rebbo n'en finissaient pas de nous empoisonner, de susciter rezzou sur rezzou. Et ne crois pas, surtout que c'était une rigolade ! Les deux brigands avaient bien 60.000 hommes sous leurs ordres, dont à peu près 15.000 fusils, vieux djicheurs malins comme des singes, et qui savaient se servir de leurs armes, je t'assure !

« Joins à cela le bled, où il y a, tu le sais, plus de sable que d'eau fraîche, les fausses indications des bicots du cru qui, si on ne se méfie pas, t'envoient promener à 300 kilomètres quand l'ennemi est à dix ou qui te disent



DANS L'EXTREME-SUD — LE BARBIER DE LA LEGION  
Qu'importe si le rasoir écorche ou si le savon n'est pas de première qualité.  
« Vas-y tout de même ! » dit le client au barbier qui était peut-être dans la vie civile avocat, ingénieur ou marquis. (Photos du commandant Anet).

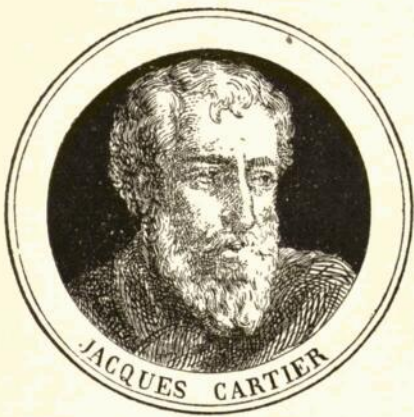
que tu es en sécurité au moment où ils savent fort bien qu'une harka de dissidents va te tomber sur le dos... Et tu croiras que ce n'était pas précisément une partie de plaisir que nous entretenions là !

« Bref, le 1er avril dernier, on nous a descendus en camions de Marrakech à Tiznit. Au-delà c'était la pleine dissidence. Finie la promenade, donc, il s'agissait de prendre dare-dare le dispositif de combat, avec la Légion en grand'garde, comme c'est de règle en zone dangereuse — sauf bien entendu si la colonne bat en retraite, parce qu'alors on nous met à l'arrière — ceci pour bien t'expliquer le coup, pas pour protester, puisqu'il est entendu, une fois pour tout es, que c'est pour se faire casser la gueule les premiers, à chaque bagarre, que les légionnaires sont payés.

« Bref. La Légion était en avant-garde et le 1er bataillon du 4e Etranger — le mien — chargé lui-même de l'éclairage de cette avant-garde : « Le pays est sûr », avait dit l'officier des Renseignements de Rissani, de sorte qu'on marchait sans trop s'en faire, ou plutôt, si on s'en faisait, c'était moins à cause d'un accrochage peu probable que des difficultés d'avancer par des pistes tout en creux, en bosses, en cailloux branlants, de quoi se démolir vingt fois chaque membre. Moi, ce qui me rendait le moins fier, c'était mes 180 mulets...

— 180 mulets ?  
— Pas un de moins. Dame ! tu penses bien qu'on ne s'enfonçait pas dans un bled pareil sans convoi : vivres, munitions, armes, tout cela tient de la place. Encore n'emportions-nous que l'essentiel. Aussi, en me nommant chef-convoyeur (car il m'avait fait cette blague sous le prétexte que j'étais sérieux) le capitaine me fit-il bien remarquer que la perte d'un seul chargement pourrait être un vrai désastre pour le bataillon.

« Après ça tu imagines ma tête quand, arrivant à l'étape, je constate qu'il n'y avait plus que 179 longues-oreilles au lieu de 180. Klein, le conducteur (il y en avait un par bête) avait disparu aussi, et, comble de guigne, la charge manquante comprenait tout le barda des officiers. Ah ! Je n'ai pas été long à reprendre la piste en sens inverse pour essayer de savoir ce qui s'était passé. Je fais 500 mètres, 600 mètres... rien ! Enfin, au bout d'un kilomètre à peu près, qu'est-ce que j'aperçois, affalés à l'ombre d'un rocher ? Mon Klein et son mulet en train de ronfler comme des tuyaux d'orgues. Je secoue l'homme, je botte le train du mulet... Ils ne bougent pas d'une ligne. (Suite à la page 48)



Cette gravure de Jacques Cartier est très peu connue. C'est peut-être la première fois qu'on la trouve reproduite dans une publication canadienne.

# JACQUES CARTIER A HOCHELAGA

LE DIMANCHE 3 OCTOBRE 1535

AU COURS DE SON SECOND VOYAGE, EN 1535, JACQUES CARTIER DECIDE DE REMONTER LE FLEUVE JUSQU'A HOCHELAGA, EN DEBIT DES OJECTIONS INTERESSEES DE DONNACONA ET TAIGNAGNY. AVEC UN VAISSEAU ET DEUX BARQUES, IL SE REND, ACCOMPAGNE DE QUELQUES GENTILSHOMMES ET DE CINQUANTE HOMMES, JUSQU'AUX ENVIRONS DE SOREL. IL Y LAISSE LE GALLION ET CONTINUE AVEC LES DEUX BARQUES. NOUS PUBLIONS ICI UNE ADAPTATION DE CETTE PARTIE DU RECIT DE CARTIER OU IL RACONTE SON ENTREE A HOCHELAGA. D'APRES LE TEXTE COMPILE PAR H. P. BIGGAR.

**L**E LENDEMAIN, (dimanche 3 octobre), au plus matin, le capitaine mit ses plus beaux habits et fit mettre ses gens en ordre, pour aller voir la ville et demeure dudit peuple, et une montagne qui est jacente à cette ville, où allèrent avec le capitaine les gentilshommes et vingt mariniers, et laissa les autres à la garde des barques; et prit trois hommes de ladite ville de Hochelaga pour les mener et conduire à ce lieu. Et étant en chemin, nous le trouvâmes aussi battu qu'il soit possible de voir, et plus belle terre toute pleine de chênes aussi beaux que dans les forêts de France, sous lesquels la terre était toute couverte de glands.

Ayant marché environ une lieue et demie, nous trouvâmes sur le chemin l'un des principaux seigneurs de ladite ville de Hochelaga, avec plusieurs personnes, lequel nous fit signe qu'il fallait nous reposer en ce lieu, près d'un feu qu'ils avaient fait sur ce chemin. Alors le seigneur commença à faire un discours comme c'est leur coutume de témoigner leur joie et faire connaissance... Le capitaine lui donna une couple de haches et de couteaux, avec une croix de crucifix qu'il lui fit baiser et lui mit au cou; il remercia le capitaine. Ensuite, nous continuâmes, environ une demi-lieue de là nous commençâmes à trouver les terres labourées et belles, de grands champs pleins de blé... dont ils vivent, ainsi que nous faisons du froment. Et au milieu de ces champs est située et sise ladite ville de Hochelaga, près et touchant une montagne qui est, tout autour, labourée et fort fertile, de dessus laquelle on voit fort loin. Nous nommâmes cette montagne le *mont Royal*.

Ladite ville est toute ronde, et enclose de bois, à trois rangs, en façon de pyramide, croisée par le haut... elle est de la hauteur d'environ deux lances. Et il n'y a en cette ville qu'une porte et entrée, qui ferme à barres, sur laquelle et en plusieurs endroits de ladite clôture, il y a comme des galeries, et des échelles pour y monter, sur lesquelles sont quantité de cailloux pour la garde et la défense. Il y a dans cette ville environ cinquante maisons, longues d'environ cinquante pas ou plus chacune, toutes faites de bois, couvertes et garnies d'écorces, aussi grandes qu'une table, bien cousues à la main, selon leur mode. Et dans ces maisons, il y a plusieurs pièces et chambres; au milieu, une grande salle où ils font leur feu et vivent en communauté; puis ils se retirent

dans leurs chambres, les hommes avec leurs femmes et enfants. Et de même ils ont au haut de leurs maisons des greniers où ils mettent leur blé dont ils font leur pain, qu'ils appellent *carraconny*...

Ainsi comme nous arrivions près de cette ville, arrivèrent au-devant de nous un grand nombre de ses habitants, lesquels, par leur façon, nous firent bon accueil. Et par nos guides et conducteurs nous fûmes menés au milieu de la ville où il y a une place entre les maisons, grande d'un jet de pierre, en carré ou presque; ils nous firent signe de nous y arrêter, ce que nous fîmes. Et soudain, s'assemblèrent toutes les femmes et filles de la ville, dont une partie avaient les bras chargés d'enfants; vinrent frotter le visage, les bras et autres endroits du corps, où ils pouvaient toucher, pleurant de joie de nous voir, nous faisant la meilleure amitié qu'il était possible, nous faisant signe de vouloir bien toucher leurs enfants. Puis les hommes firent retirer les femmes et s'assirent sur la terre à l'entour de nous, comme si nous eussions voulu jouer un mystère. Et aussitôt revinrent plusieurs femmes qui apportèrent chacune une natte carrée, en façon de tapisserie, et les étendirent sur la terre, au milieu de la place et nous firent asseoir dessus.

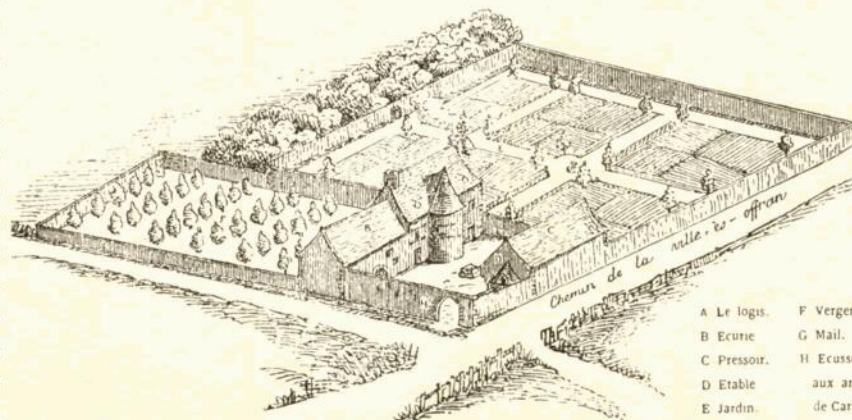
Ces choses ainsi faites, fut apporté, par neuf ou dix hommes, le Roi et seigneur du pays, qu'ils appellent en leur langue *agouhanna*, lequel était assis sur une grande peau de cerf; ils vinrent le déposer dans la place, sur les nattes, auprès du capitaine, en nous faisant signe que c'était leur Roi et seigneur. Cet *agouhanna* était âgé d'environ cinquante ans, n'était point mieux accoutré que les autres, sauf qu'il avait, autour de la tête, une sorte de lisière rouge, pour sa couronne, faite de poils de hérissons; et ce seigneur était tout perclus et malade de ses membres. Après qu'il eût fait son signe de sa-

lut au capitaine et à ses gens, en leur faisant signe qu'ils étaient bienvenus, il montra ses bras et ses jambes au capitaine, comme s'il lui eût demandé guérison et santé. Alors le capitaine commença à lui frotter les bras et les jambes, avec les mains. Alors l'*agouhanna* prit la couronne qu'il avait sur la tête et la donna au capitaine...

Après que nous fûmes sortis de la ville, nous fûmes conduits par plusieurs hommes et femmes sur la montagne susdite, qui est par nous nommée *mont Royal*, distant de cet endroit d'un quart de lieue. Et étant sur la montagne, nous eûmes vue de plus de trente lieues à l'entour; il y a, vers le nord, une rangée de montagnes, orientées est et ouest et autant vers le sud. Entre ces montagnes se trouve la terre la plus belle qu'il soit possible de voir, labourable, unie et plane. Et au milieu de ces terres, nous voyons sur le fleuve, plus loin que nos barques, un saut d'eau, le plus impétueux qu'il soit possible de voir, lequel il ne nous fut pas possible de passer; et nous voyions ce fleuve aussi loin que l'on pouvait regarder, grand, large et spacieux, qui allait vers le surouaist et passait près de trois belles montagnes rondes que nous estimons à environ quinze lieues de nous...

On nous montra et nous dit par signes qu'il y avait trois autres sauts d'eau sur ce fleuve, comme celui où étaient nos barques; mais nous ne pûmes savoir quelle distance il y avait entre l'un et l'autre, faute de langage. Puis ils nous montraient par signes, que, passé ces sauts, l'on pouvait naviguer pendant plus de trois lunes sur le fleuve. Et de plus, ils nous montraient que le long des montagnes, vers le nord, il y a une grande rivière qui descend de l'occident, comme le fleuve. Nous estimons que c'est la rivière qui passe par le royaume et province du Saguenay...

Après avoir vu et entendu ces choses, nous nous retirâmes à nos barques, ce qui se fit sous la conduite d'un grand nombre de ces gens qui, lorsqu'ils voyaient nos gens fatigués, les chargeaient sur eux comme des chevaux et les portaient. Arrivés à nos barques, nous fîmes voile pour retourner à notre gallion (*L'Emerillon*) craignant qu'il y eut quelque trouble. Ce départ ne se fit pas sans regret de ce peuple; car tant qu'ils purent nous suivre en aval du fleuve, ils nous suivirent. Nous arrivâmes à notre gallion, le lundi, quatrième jour d'octobre.



- |             |             |
|-------------|-------------|
| A Le logis. | F Verger.   |
| B Ecurie.   | G Mail.     |
| C Pressoir. | H Ecusson   |
| D Etable.   | aux armes   |
| E Jardin.   | de Cartier. |

Le petit château de Limoilou, près de Saint-Malo, où vécut le découvreur du Canada.



L'Hôpital Notre-Dame de Montréal.

Photo Associated Screen News, Montréal.

# L'Oeuvre de l'Hôpital Notre-Dame

Par Thérèse FOURNIER

L'HÔPITAL NOTRE-DAME fut fondé en 1880, par le docteur E.-P. Lachapelle, l'abbé Rousselot, curé de Notre-Dame, et la Révérende Sœur Deschamps, supérieure générale des Sœurs Grises. Il était situé, ainsi que chacun se rappelle, rue Notre-Dame, près du square Dalhousie, dans l'ancien hôtel Donagana qui avait été le rendez-vous de la société montréalaise élégante au début du XIXe siècle.

Quand l'hôpital ouvrit ses portes, le 27 juillet 1880, ce fut pour accueillir 25 malades. Quelques chiffres, plus éloquents que des phrases déclamatoires, nous donnent une idée précise du chemin parcouru depuis cette époque.

En 1934 : 186,203 malades furent traités ou mis sous observation; les médecins du dispensaire donnèrent 13,512 consultations; on y remplit 1,623,011 prescriptions dont 96,400 entièrement gratuites.

Pour subvenir aux frais du spacieux hôpital actuel, installé rue Sherbrooke depuis 1924, un groupe de dames dévouées à l'œuvre se sont mises en frais d'organiser une grande kermesse qui aura lieu, vers la mi-octobre, à la caserne du 65e régiment, avenue des Pins. Elles ne font en cela que renouer la chaîne d'une longue tradition, car les kermesses de Notre-Dame sont célèbres dans l'histoire de la charité à Montréal. Celle de 1884, entre autres, tenue sous des tentes, à la place d'Armes, n'a pas encore été oubliée.

Celle à laquelle nous assisterons cet automne ne le cédera en rien aux précédentes. Les charitables organisatrices porteront le costume traditionnel et tout concourra à ressusciter l'atmosphère d'autrefois. De nombreux kiosques offriront, non seulement des objets de luxe, mais des articles utiles et même indispensables. On y trouvera restaurant et salle de thé, roue de fortune, pêche, jeu de bingo, cartomancienne experte, comptoirs de bonbons et de poupées... Mais la discrétion nous interdit de donner trop de détails. Nous laissons à nos lecteurs le plaisir de la découverte et de la surprise.



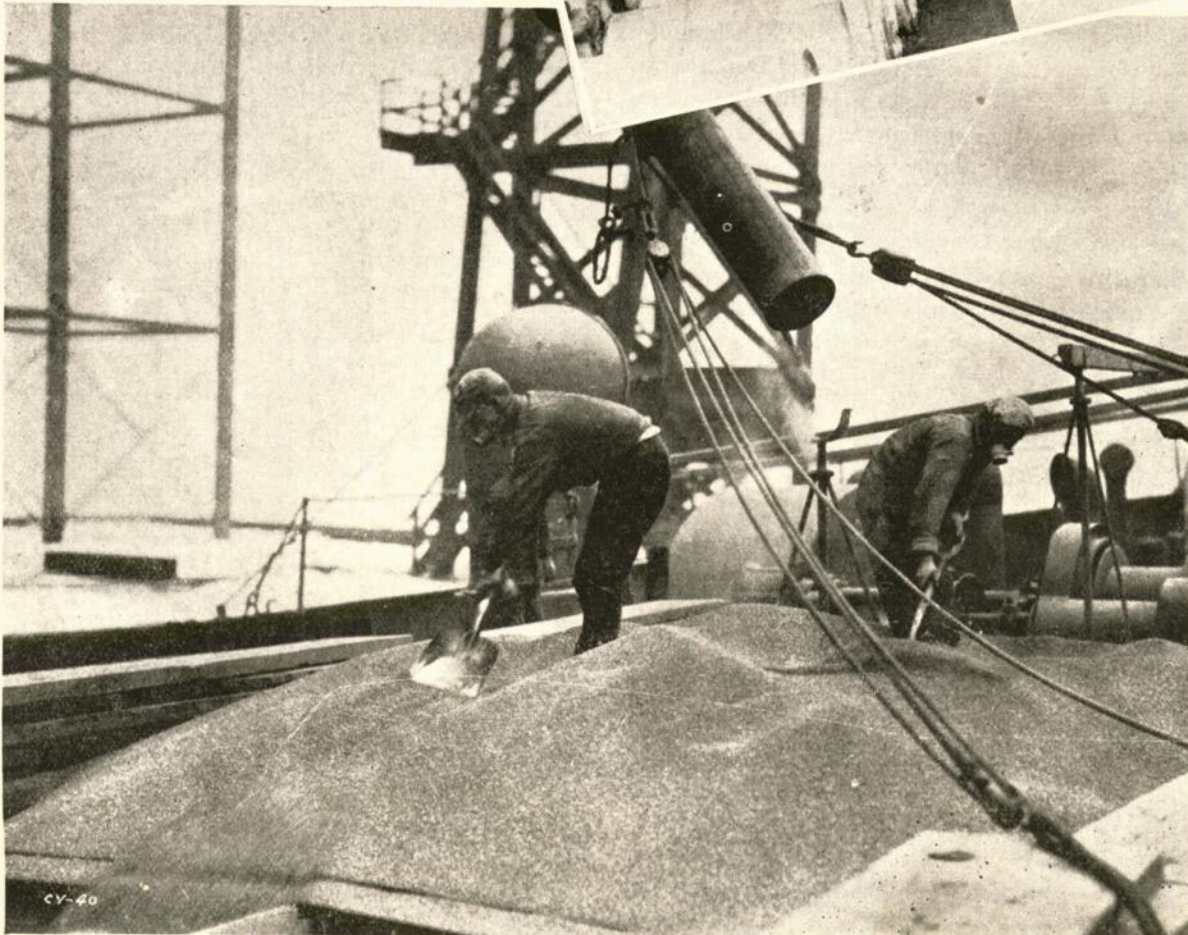
MME ROSAIRE THIBAUDEAU  
Fondatrice des dames patronnesses  
Présidente de 1887 à 1905.



La Photographie LaRose, Montréal  
MME LOUIS DE LOTBINIÈRE HARWOOD  
Présidente active du comité des  
dames patronnesses de l'hôpital  
Notre-Dame.



*Voici une faible partie de l'activité humaine en vue de l'alimentation. Tout cela doit-il disparaître un jour ?*



*Un savantissime docteur a rendu l'air nutritif et l'on voit dans cette gravure une partie de ce que sa découverte a supprimé. Plus de pêcheries sur une mer parfois dangereuse, plus d'immenses entrepôts ni d'élevateurs à grains. Bien d'autres suppressions encore en sont la conséquence ainsi qu'on pourra le lire dans l'article ci-joint.*

Photo du gouvernement canadien

# L'AIR NUTRITIF

Par Fernand de VERNEUIL

Comment une grande découverte transforma si bien notre planète qu'elle en fit une sorte de paradis terrestre.

**N**OTRE vingtième siècle, si fertile en merveilles, était destiné à voir quelque chose d'incomparablement supérieur à la radio, à l'aéroplane et même au presse-citron administratif dans lequel on met un citoyen et dont on fait sortir de l'argent. L'an de grâce 193... devint pour tout le monde, sinon l'an de grâce du moins celui de la bedaine satisfaite car, à dater de cette époque, personne sur la terre n'éprouvera plus le besoin de manger.

Un savantissime docteur en chimie organique, analytique et chimérique fit une découverte fantastique. Naturellement, le bonhomme était de l'Amérique.

Il découvrit le moyen de rendre l'air nutritif et, chose à peine croyable, put appliquer sa découverte à toute l'atmosphère terrestre en l'espace d'à peine un mois.

La beauté de la chose consistait en ce que personne n'éprouvait plus le besoin de manger; grâce à une modification atomique opérée par le savantissime, l'air suffisait maintenant à entretenir la vie humaine en fournissant au corps tous les éléments nécessaires à son entretien.

Cette extraordinaire découverte que l'on eût traitée de folie quelques années ou même seulement quelques mois auparavant n'était pourtant, en fin de compte, que la continuation de ce que la nature elle-même avait commencé. L'air que les trois-quarts des gens respirent machinalement, pour ne pas dire bêtement, est déjà une nourriture pour le corps dans sa composition normale; il «alimente» réellement les poumons et, par conséquent, fournit au corps des éléments nutritifs incontestables. Le Savantissime n'avait fait, en somme, que perfectionner les choses déjà existantes.

Les conséquences en furent mirifiques, prodigieuses, imprévues, ébahissantes et bouleversantes. Du jour au lendemain, la planète prit un aspect tout nouveau.

Ce fut très drôle pour commencer. On a dit et c'est très vrai — que l'usage des repas remonte à la plus haute antiquité; de tous temps l'homme a été l'esclave de sa bedaine qui lui réclamait impérieusement des victuailles peu d'heure après en avoir déjà reçues. Dès les commencements de l'humanité, l'estomac fut le pire des tyrans. «De la boustifaille ou la mort!» clamait-il en un langage de tiraillements très expressif et l'homme était obligé d'obéir.

Selon les appétits, les tempéraments et les goûts ou dégoûts, les hommes mangèrent donc toutes sortes de choses solides, gluantes ou liquides; des fruits, des herbes, des poissons, des oiseaux et toutes sortes d'animaux crus ou cuits; beaucoup mangèrent de la vache enragée et l'homme fit même une spécialité de manger son semblable.

Il grignotta, croqua, bâfra, dévora, s'empiffra, attrappa souvent des indigestions et quelquefois même en claqua. De toute façon ce fut une habitude qui devint immédiatement une seconde nature, à tel point que, le progrès aidant, il ne vécut autant dire plus que pour entretenir sa gueule.

Quand des siècles, des millénaires ont consacré une habitude, celle-ci est en quelque sorte incrustée dans la vie. Manger, s'emplir la bedaine, cela devint donc synonyme de vivre et tout fut réglé en conséquence, de longue date, sur la boule dont nous sommes les locataires bien rarement satisfaits.

Du jour au lendemain, le Savantissime détruisit donc cet état de choses et ce fut la plus extraordinaire des révolutions que le monde ait jamais connue.

Cédant à la coutume et d'ailleurs pour la plupart incrédules, les hommes se mirent à table comme à l'ordinaire bien que n'ayant pas faim. Ils espéraient toutefois, selon la vieille formule, que l'appétit viendrait en mangeant. Ce fut une déception qui se mélangea néanmoins de satisfaction. Les mets les plus tentants, les plats aux fumets les plus alléchants furent dédaignés par les gens dont l'estomac demeurait implacablement muet. Ceux qui voulurent, malgré tout, ingurgiter quelque chose ne purent le conserver et, devant l'évidence formelle, il fallut bien s'incliner: désormais l'homme n'avait plus besoin de manger.

Cela s'accompagna sans doute d'un regret chez les «fines gueules» qui considéraient la boustifaille comme

une jouissance plutôt que comme une nécessité, mais cela fit pousser un énorme soupir de soulagement aux trois quarts et demi de la population terrestre et à la moitié de l'autre demi quart, donc à la majorité presque absolue.

Les salles à manger disparurent comme par enchantement des maisons ainsi que les... euh... comment dirai-je? les locaux à digérer. Cela donna de la place pouvant être utilement consacrée à autre chose et modifia vite l'art de la construction. Les maisons ne comportant plus de cuisine, de salle à manger ni de... oui, parfaitement, furent plus petites, et les loyers moins chers; premier avantage qui devait être suivi par une multitude d'autres.

De même qu'un homme qui ne fait pas usage de tabac n'a pas besoin de pipe, ceux qui ne mangent plus n'ont pas besoin de vaisselle. Encore une économie et pas une mince dans certaines familles où l'on avait la fâcheuse habitude de se jeter les assiettes à la tête.

Naturellement les déchets ménagers subirent également une baisse notable et le service des vidanges réduit des neuf dixièmes fut une charge beaucoup moindre pour les villes.

Les restaurants disparurent, depuis les petites boîtes gaillonnes jusqu'aux grands hôtels où le client s'empiffrait encore plus de luxe que de manger. Chose curieuse, l'nombre des chats et des chiens augmenta vite dans des proportions extraordinaires. Des gens considérés pourtant comme sérieux prétendirent que c'était parce qu'on ne vendait plus de «hot dogs» et qu'on ne préparait plus certains ragoûts mystérieux comme origine.

On aurait pu croire que le nouvel état de choses allait ruiner une quantité de commerces, depuis celui du petit épicier jusqu'à celui de la grosse compagnie de transport de grains et ceux des immenses fermes d'élevage pour le bétail. Il n'en fut rien.

La ruine était en effet maintenant un mot qui ne faisait plus peur à personne parce qu'il n'évoquait plus de réalité malheureuse. L'homme ne travaille à vrai dire que pour sa gueule; il crèvera de faim mais il ne crèvera jamais d'aller en guenilles; que l'on supprime ses frais d'alimentation et il n'aura besoin que de fort peu d'argent pour faire quand même figure de civilisé dans le monde comme accoutrement.

Se loger et se vêtir devinrent donc les uniques préoccupations de l'homme nouvelle mode et il lui suffit désormais de travailler un mois par an pour y arriver convenablement. Onze mois de vacances par an, qui eût osé rêver cela auparavant, à part ceux qui exerçaient le métier de chômeurs?

Les dépenses étant réduites des neuf dixièmes, l'argent exerça dès lors une attraction considérablement affaiblie sur les hommes; les soucis de la vieillesse s'envolèrent comme par enchantement, les banques perdirent la presque totalité de leurs clients, ce qui eut pour excellent effet de faire disparaître, lentement mais sûrement, l'idée du vol du cerveau des spécialistes en la matière. On put donc diminuer considérablement le nombre des prisons.

C'est inimaginable ce qu'il y a de commerces, d'industries, d'ateliers, de machineries, de laboratoires, d'entrepôts, de voitures, de moteurs, etc., rattachés au service de l'estomac humain! tout cela se fondit, s'évanouit, disparut en entraînant dans le néant toutes les combines plus ou moins propres des «trusts» de la mangeaille; beaucoup de gens devinrent honnêtes malgré eux, par la force des choses.

L'agriculture qui se plaignait auparavant de manquer de bras n'eut plus qu'à se les croiser devant les champs devenus inutiles. Le cultivateur qui était déjà auparavant le plus heureux des hommes et presque toujours le plus sage, celui qui vivait le plus normalement, devint l'être privilégié par excellence. Possesseur d'une maison agréablement située à la campagne, libre de tout souci relativement à la vie matérielle, il employa tout juste, désormais, un coin de champ à semer du tabac car il faut bien reconnaître que l'air, pour être nutritif, n'était tout de même pas devenu fumable.

Les besoins très restreints de l'homme ne lui imposant qu'un travail autant dire insignifiant et lui laissant

des loisirs considérables, le caractère général en fut heureusement modifié. L'habitude de l'oisiveté donna le goût et l'amour du repos, de la tranquillité; on sait en effet qu'une personne qui ne travaille plus depuis un certain temps se sauve de tout effort à faire comme d'un chien enragé et le monde entier devint un immense camp de chômage où les ronflements des gens assoupis dans la béatitude remplacèrent heureusement les chicanes trop fréquentes autrefois.

On sait fort bien, en anatomie, qu'un organe qui ne fonctionne plus parce qu'il est devenu inutile finit par s'atrophier et disparaître; c'est ce qui arriva aux estomacs des hommes ainsi qu'à leurs accessoires, intestins, etc. La conséquence de cette disparition fut des plus heureuses pour la santé générale.

Plus d'estomac, donc plus de maux ni de maladies dudit, depuis la simple colique et la constipation jusqu'à la néphrite, la typhoïde et le vomito tout ce qu'il y a de plus negro. Les grosses bedaines des obèses étaient devenues un souvenir du passé et l'on ne voyait partout plus que des hommes souples, vifs et bien portants. Or, une personne qui se porte bien est rarement de mauvaise humeur et les gens se regardèrent beaucoup moins qu'auparavant en chien de faïence.

L'idée de la paix universelle était réellement en marche cette fois.

Une preuve incontestable que l'homme était réellement devenu meilleur depuis la mirifique invention du Savantissime, c'est que, tout naturellement, un péché capital était disparue de la fameuse liste des sept: la gourmandise. Cela se traduisit par beaucoup de mensonges et de vols en moins.

Toutefois, le nouvel état de choses rendit perplexes pour un temps les docteurs de l'Eglise: le jeûne devenait une pénitence illusoire mais il est vrai que l'humanité s'étant considérablement améliorée pouvait, sans dommages, bénéficier de cette adoucissement à son régime.

Si les gens étaient devenus plus propres moralement, il est indéniable que physiquement c'était la même chose. Plus de taches de graisse sur les vêtements ni de parcelles d'œufs dans la barbe des gens pourvus de cet ornement facial. Plus d'ivrognes non plus.

L'air nutritif l'était en effet totalement; de même qu'il avait supprimé la faim il avait fait disparaître la soif et c'est peut-être là le seul grand regret d'une partie de l'humanité quand elle pensait aux temps qui avaient précédé la découverte du Savantissime. Quelques fanatiques essayèrent bien d'en revenir aux anciens procédés dans l'espoir d'y trouver quelque plaisir mais ils en furent tellement malades qu'ils jurèrent bien de ne jamais recommencer.

On s'habitue vite aux bonnes choses et le bien-être général causé par la suppression du besoin de manger transforma rapidement le monde qui se plongea, s'enlisa en quelque sorte dans une agréable indolence dont rien désormais n'aurait pu le faire sortir. Les passions fortement émoussées finirent par s'éteindre et, avec elles, les haines qui existaient autrefois entre peuples divers.

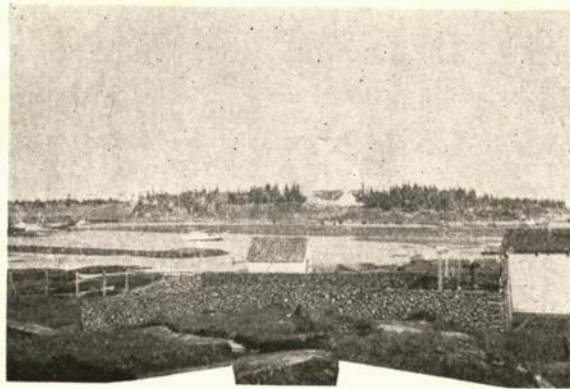
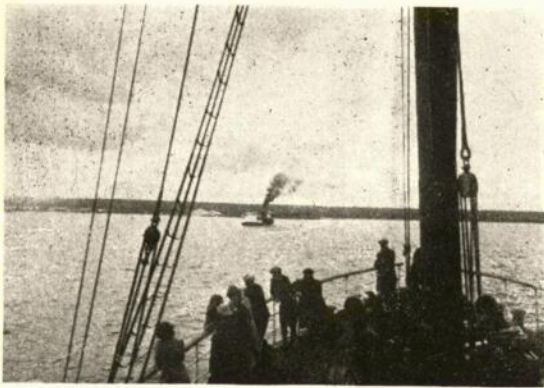
Ce que les plus généreuses et plus folles propagandes n'avaient pu obtenir se réalisa tout naturellement: la paix universelle, ce qui amena inévitablement un progrès étonnant dans les sciences. Celles-ci, toutefois, ne furent plus appliquées à la guerre et comme elles n'avaient plus besoin de l'être à la nourriture de l'humanité, elles tendirent uniquement à son élévation morale.

Ce fut bien beau, très beau, tellement beau que cela parut un rêve et c'est très probablement ce que mes lecteurs penseront eux-mêmes de cette chronique.

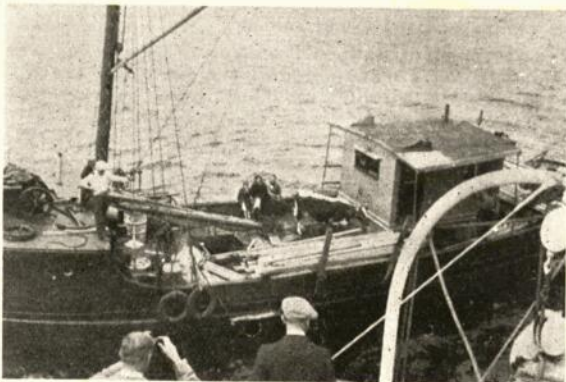
Au fait, ils n'auront pas tort et la preuve c'est que ce rêve sera suivi d'un autre, mais du genre cauchemar sur le même sujet exactement et qu'ils trouveront dans le prochain numéro de *La Revue Populaire*.

Ce qui prouvera, une fois de plus, que toutes les hypothèses, comme d'ailleurs toutes les réalités sont comme les étoffes, c'est-à-dire qu'elles ont toujours un envers et un endroit.

Dans cet article, l'air nutritif transforme notre planète en une sorte de paradis terrestre; dans le prochain il en fera un véritable enfer avec autant de sincère argumentation.



De gauche à droite et de haut en bas :  
Le « Sable I » arrive dans la passe de Natashquan. — L'entrée à marée basse de la Petite Natashquan et les belles embarcations fraîchement peintes. — Sur la grève, une modeste croix noire plantée par des pêcheurs, il y a de nombreuses années. — Deux Montagnaises et leur marmaille, devant la tente : on dirait de pures Mongoles. — Le plus vieux couple de Natashquan : M. et Mme Alfred Vigneault, 63 années de mariage.



Un magasin typique de la Côte Nord. — Construite pour servir d'école, cette grande maison est devenu le presbytère de Natashquan. — La « maison d'été » des Indiens : peu de confort mais beaucoup d'air pur ! — Le phare de la pointe de Natashquan : une importante station radiotélégraphique. — Un petit caboteur accoste le « Sable I » pour y prendre passagers et marchandises.

Photos de La Revue Populaire  
Kodak Eastman 620 — Film Verichrome

## NATASHQUAN

**N**ATASHQUAN est un vieux mot indien signifiant « la rivière où l'ours abonde ».

Le village de Natashquan, situé vis-à-vis la pointe est de l'île Anticosti, ne renferme que des pêcheurs, des trafiquants de fourrure et quelques marchands. Il n'y a en tout que 64 familles, soit environ 350 personnes.

Les maisons, toutes propres et confortables, sont distribuées au hasard des buttes, à cause de la neige qui recouvre abondamment le pays en hiver. Il ne faut pas oublier que la végétation y est celle de l'Ungava, c'est-à-dire des sapins rachitiques et, en bordure de la forêt, des arbres serrés les uns sur les autres pour mieux résister au vent.

Natashquan est le dernier endroit de la Côte Nord érigé en municipalité, avec commission scolaire (deux écoles) et missionnaire résident. L'église, fort modeste, repose des extravagances de nos paroisses « riches ».

Il est sans doute peu de villages aussi paisibles dans notre province. Le greffier et les deux constables n'ont vraiment pas grand'chose à faire : en l'espace de sept ou huit ans, il n'y eut qu'une seule cause, et encore peu importante. On comprend que l'élection du maire et des cinq conseillers se fait dans le plus grand calme. Les électeurs se réunissent, on procède au cérémonial imposé par la loi, quelques orateurs débitent leur boniment. C'est tout. Le résultat proclamé, on fume une

touche avec les adversaires (?) et la démocratie est satisfaite.

Un tel esprit pacifique provient sans doute du peu de « profits » que rapportent ces charges officielles. A Natashquan, pas de rues : rien que des sentiers puisqu'il n'y a qu'un seul cheval. Pas de trottoirs, ou si peu : trois planches ici et là. Pas d'aqueduc, pas de parc. Enfin rien qui pourrait tenter la convoitise des représentants du peuple !

A Natashquan, tout le monde serait heureux si le gouvernement songeait un peu aux besoins des pêcheurs. Pourquoi, par exemple, ne pas leur accorder l'entrepôt frigorifique réclamé depuis si longtemps ?

## CHARLES BOYER

UNE VEDETTE FRANÇAISE en passe de devenir une vedette mondiale. Quand on l'a vu, et surtout entendu, dans *Le Bonheur*, avec Gaby Morlay, on ne peut oublier l'expression tragique et si humaine de ses yeux, le timbre musical de sa voix unique. Charles Boyer, ce n'est pas l'insupportable « beau ténébreux » ; c'est l'intellectuel fiévreux qui veut tirer de la vie tout ce qu'elle peut donner. Le cinéma américain gardera-t-il longtemps un artiste d'un tempérament aussi latin ? Ses films terminés Charles Boyer se hâte de retourner en France. Il ne sera jamais chez lui, à Hollywood.



## MARCELLE CHANTAL

RICHE, JOLIE elle est entrée au théâtre, puis au cinéma, par goût de l'action... et peut-être de la gloire. Elle a débuté à l'écran dans *Le Collier de la Reine*, qui fut sans conteste un triomphe. Tourna ensuite plusieurs films dont *Au nom de la Loi*, *L'Ordonnance*. Et *Amok*, qui, espérons-le, sera montré au Canada. Marcelle Chantal parle aussi bien l'anglais que le français, joue le piano pour les intimes (préfère Chopin et Beethoven), lit beaucoup, surtout Julien Green. Elle habite, à Paris, tout le septième étage d'un magnifique immeuble : pièces luxueuses, collections rares. Très sportive, elle pratique de préférence l'alpinisme.



NOTRE ROMAN D'AMOUR

# UN SINGULIER AMOUR

par Louis DERTHAL — Illustrations de F. L. NICOLET

Chapitre Premier

Combe-Nègre, avril 19...

« Ma chère cousine,

« Voudriez-vous avoir la bonté de me recevoir au plus tôt ? J'aurais à vous entretenir d'une affaire délicate et importante qui vous étonnera quelque peu, j'en suis bien certain. Mais vous seule, chère amie, vous pouvez, en la circonstance, me venir en aide, me conseiller et surtout, — du moins je l'espère, — me comprendre... un peu.

« Dans l'attente d'un mot qui m'appellera près de vous, daignez recevoir, chère cousine et amie, mes respectueux hommages et l'expression de ma sincère et très vive amitié.

« ARNOLD, Comte de Nozières. »

Depuis la réception de ce mot laconique, c'était bien au moins pour la troisième fois que Mme de Ribbes le relisait. Au moment même de recevoir son cousin, la vieille dame se demandait encore quel mystère pouvait bien cacher ce billet si bref.

Que lui voulait donc ce grand diable d'Arnold qui, depuis plus de six mois, n'avait donné signe de vie ! La dernière lettre reçue de lui arrivait tout droit du pays des Druses, et celle-ci, qui portait le cachet de Saint-Jacques-des-Blats, prouvait que le jeune homme était de retour en France et remonté dans son manoir de Combe-Nègre.

Encore une originalité, ce château, véritable nid d'aigle que le grand-père d'Arnold avait fait construire — au prix de quelles difficultés ! — à 1300 mètres d'altitude, au col du Lioran, en plein massif cantalien.

Pendant plus de six mois de l'année, les chemins étaient impraticables et il fallait des domestiques tout à fait spéciaux pour vivre là-bas, à la mauvaise saison. En vérité, le personnel du manoir se réduisait à peu : deux hommes, deux montagnards qui, dans leur jeunesse, avaient fréquenté les burons, et une seule femme, native de Saint-Flour et nourrice du comte de Nozières. Catherine Chevenasse — maman Cathé pour Arnold — était une grande gaillarde de cinquante-huit ans, solidement charpentée et dure à la besogne.

Mme de Ribbes n'était encore allée qu'une fois à ce manoir de Combe-Nègre, mais elle se souvenait toujours d'une vue splendide et surtout d'une solitude monastique parmi des sites sauvages et désolés. Quel caractère singulier fallait-il pour vivre seul dans cette montagne, comme le faisait souvent M. de Nozières, au milieu de ces pâturages, de ces bois, de ces torrents, de ces ravins profonds dont le souvenir réveillait encore un frisson de crainte au cœur de la vieille dame.

A la vérité, la baronne de Ribbes appréciait fort peu la campagne et encore moins la solitude. Sa maison de Saint-Flour, très belle et très spacieuse pourtant, ne la voyait jamais au cœur de l'hiver, et souvent, même l'été, la vieille dame délaissait le plateau de la Planèze pour la Côte d'Argent.

Toutefois, par cette après-midi d'avril, où le soleil déjà chaud trônait dans un ciel de turquoise, la baronne

découvrait soudain que son petit salon, entièrement fleuri de jacinthes des bûches, était délicieux. Distraitement, par la fenêtre ouverte, ses regards voguaient au loin, sur les monts de la Margeride qui apparaissaient à l'horizon, ainsi que de grandes vagues très bleues.

Mais soudain, la sonnerie du porche de l'hôtel la fit tressaillir et bientôt, le valet de chambre s'effaçait à l'entrée du boudoir pour laisser passer le comte de Nozières.

Celui-ci s'inclina respectueusement devant Mme de Ribbes dont il baisa la main, puis :

— Chère amie, dit-il, vous êtes bonne d'avoir répondu si vite à mon appel.

— Comment vouliez-vous qu'il en fût autrement ? Ai-je l'habitude de vous refuser mon aide ?

« Cependant, votre lettre a failli ne pas me trouver ici. Voilà dix jours à peine que je suis revenue de la Côte d'Azur.

« Et vous-même, Arnold, depuis quand êtes-vous à Combe-Nègre ?

— Hum !... un mois, environ...

— Et vous rentrez d'Arabie ?

— Pas précisément. Avant de m'enfermer dans mon vieux manoir, je suis passé par Paris. Oh ! un séjour fort restreint, obligatoire, simplement pour discuter avec mes éditeurs, car vous n'êtes pas sans connaître combien j'ai Paris en grippe !

La baronne coula un regard scrutateur dans la direction du jeune homme, puis elle lança, un peu enjouée :

— Vous, mon cher Arnold, vous avez toute l'humanité en grippe ! Si l'on vous écoutait, on deviendrait vite misanthrope !



une tête fine, volontaire, casquée d'une stricte chevelure d'un brun sombre. Le visage hâlé, à l'expression énergique et indomptable, autant donnée par la bouche au dessin ferme que par le menton creusé d'une fossette, retenait immédiatement l'attention.

Mais ses yeux gris-vert, encadrés de longs cils noirs, étaient plus remarquables encore. Dans ces yeux-là, à part la douceur et la gaieté, il y avait de tout : du rêve, de l'ironie, de la froideur, de la tristesse et beaucoup d'intelligence.

Pour le moment, ils décelaient un brin de moquerie, comme si M. de Nozières s'était raillé lui-même.

Après s'être emparé d'un siège qu'il approcha de celui de la baronne, il dit à brûle-pourpoint :

— Ma chère cousine, je veux me remarier, mais pour cela, il me faut votre aide.

La vieille dame réprima un brusque haut-le-corps, mais elle ne put retenir cette exclamation :

— Une troisième fois !... Oh ! mon cher Arnold, vous aurez du mal à y parvenir !

Sous cette apostrophe, le comte eut un frémissement des lèvres et ses yeux lancèrent des éclairs mais il riposta d'un ton froid, très calme en apparence :

— Je pardonne votre étonnement, ma chère cousine, mais tout de même, vous êtes bien loin d'être aimable !

— Mon enfant, fit remarquer la baronne d'une voix très douce, je n'ai pas voulu vous choquer, croyez-le bien, et je m'excuse de la vivacité de ma réponse. Pourtant...

— Pourtant ?...

— Pourtant, je n'ai pu refréner un moment de surprise, bien légitime, avouez-le, soulevé par votre ténacité. Vos deux premiers mariages ont été si malheureux qu'il ne faut pas m'en garder rancune si je m'étonne devant votre désir de recommencer.

Le comte se prit à rire amèrement.

— Il est certain, qu'en la circonstance, c'est faire preuve d'un fameux courage !

— Oui, oui. Mais enfin, vous n'avez que trente-six ans ! mon cher Arnold, dit doucement Mme de Ribbes.

Un involontaire tressaillement secoua tous les muscles du visage d'Arnold, tandis qu'une flamme de colère jaillissait de ses prunelles.

— Chère Baronne, vous qui connaissez parfaitement ma triste vie, vous devriez au moins être la dernière à parler de cette façon ! s'écria-t-il d'une voix basse et dure.

— Arnold, ne vous fâchez pas, reprit la vieille dame, non sans un indulgent sourire. Si je vous ai fait cette remarque, ce n'est que pour votre bien. Je voudrais tellement vous voir plus calme, moins révolté, plus oublieux aussi d'un passé qui ne vous a pas toujours été clément, je vous le concède.

— C'est heureux ! trancha le comte, railleur.

— Oui, mon enfant, continua la baronne sans se démonter, je vous le concède, mais vous pourriez au moins accepter la vie qui vous est échue en bon chrétien et ne pas toujours rejeter sur les autres le mal que souvent vous vous êtes fait vous-même !

— Chère amie, objecta M. de Nozières ironique, et tout en reprenant son chapeau qu'il avait déposé sur un siège, j'étais venu pour vous demander un conseil, mais non pour entendre un sermon.

— C'est juste ! riposta la baronne avec un franc éclat de rire. J'oublie toujours que vous êtes intraitable, mon pauvre Arnold.

« Voyons, reposez ce couvre-chef, et expliquez-moi ce que vous attendez de votre vieille cousine, termina-t-elle en fixant, de son regard encore vif, les grands yeux vert-de-mer de son petit cousin.

Un instant, le jeune homme garda le silence, et il parut même à Mme de Ribbes qu'il semblait légèrement embarrassé. Du geste, elle lui indiqua un fauteuil, mais au lieu de s'asseoir immédiatement, le comte se dirigea vers la fenêtre ouverte.

— Vous permettez ? dit-il, en se tournant vers la baronne et après avoir posé ses longues mains sur l'espagnolette. Les oreilles indiscretes sont toujours à redouter.

Ce préambule excita encore davantage la curiosité aux abois de Mme de Ribbes qui, du regard, suivait dans tous ses mouvements la haute silhouette de M. de Nozières.

Très grand et fort distingué, malgré une carrure qui dénotait une force peu commune, le comte offrait



Il ne put que serrer sur son cœur sa chère Geneviève et couvrir de baisers fous les bruns cheveux de sa femme.

— Et si vous saviez, combien, depuis quelques mois, j'éprouve la sensation de ma solitude morale ! murmura le comte, d'un air accablé.

— Et vous pensez que le mariage va...

— Je ne pense rien, je ne crois rien, je n'espère rien ! interrompit Arnold avec violence. Mais dans cette affaire — car mon mariage sera une affaire, rien de plus — je ne demande qu'une chose : l'enfant ! Vous savez, chère amie, si j'ai aimé mon petit Richard ! ajouta-t-il d'une voix basse, un peu tremblée.

Au rappel de l'enfant mort, la baronne et M. de Nozières restèrent un instant silencieux, sourdement émus.

— La vie ne vous a pas été clémente, en effet, reprit Mme de Ribbes. Si encore elle vous avait épargné dans votre amour paternel !

— Oh ! alors, je ne parlerais pas de convoler en troisièmes nocces ! jeta le comte avec amertume. Si vous saviez, ma cousine, comme je méprise les femmes ! Elles sont toutes plus ou moins des poupées sans cervelles, futiles à l'excès, frivoles et coquettes. Elles ramènent tout à leur petite personne, dans un égoïsme raffiné.

— Ah ! non, Arnold ! assez, je vous en prie, sur l'égoïsme féminin ; que dire alors, de celui des hommes !

— Rien de plus, je pense ! dit M. de Nozières avec raillerie.

— Mon pauvre enfant, reprit la baronne, je vous l'ai déjà dit bien des fois, il ne faut pas juger toutes les femmes par celles que vous avez épousées. Il en est de très bonnes, de très douces et de fort dévouées ; mais, voilà, peut-être n'en sauriez-vous pas apprécier toute la valeur !

— Je vous en prie, chère cousine, laissons ces idées générales pour revenir à la question qui nous occupe. Voulez-vous m'accorder votre aide ?

— Je ne demande pas mieux, mais en l'occurrence, je crains bien ne pas réussir.

— Oui... oui... je produis en quelque sorte l'effet d'épouvantail ! Je porte malheur à toutes les pauvres comtesses de Nozières ! Il vous faudra sans doute chercher très loin la créature assez courageuse pour envisager une telle union, dit-il dans une ironie mordante.

— Arnold, ne raillez pas et parlons sérieusement. D'abord, avez-vous fait part de vos intentions à Gertrude ?

— Ma sœur ! pas le moins du monde ! Elle les connaîtra toujours assez tôt. Vous savez combien, à toutes les fois, elle s'est montrée hostile ?

— Oui. C'est assez curieux, cette jalousie. Si encore, lorsque vous n'êtes pas en puissance de femme, vous restiez près d'elle ! Mais soit en voyage, soit à Combe-Nègre, votre hôtel de la place d'Armes a rarement l'honneur de vous abriter.

— Gertrude est une déshéritée de la vie, il ne faut pas l'oublier, ma cousine. Son infirmité, son célibat, tout contribue à la rendre maussade.

« Mais, revenons à mon mariage possible. Vous ne voyez aucune jeune personne, dans toutes vos relations, susceptible de devenir comtesse de Nozières ?

— Je cherche. Vous me prenez tellement à l'improviste, mon cher enfant. J'y réfléchirai tête reposée.

— C'est vrai, je vous harcèle, excusez-moi, chère amie, répondit le comte en baisant humblement la main de la vieille dame.

— Et puis, Arnold, expliquez-moi un peu ce que vous comptiez faire, une fois marié ? Vous ne serez pas toujours à l'étranger, je suppose !

— Non. Je veux surtout vivre à Combe-Nègre, dans le calme que j'aime pour travailler intellectuellement. Il ne faudra donc pas que cette personne redoute la solitude, comme Mlle de Grandmaison qui, au début d'un an de mariage, délaissa son mari et château pour retourner dans sa famille ! lança le comte avec une âpreté très vive.

— Convenons, aussi, que votre manoir de Combe-Nègre est une retraite fort peu engageante, riposta Mme de Ribbes. Pour ma part, je ne saurais y vivre.

— Pardon, Baronne, vous vous écarterez du sujet, je crois, fit remarquer froidement M. de Nozières.

— Je disais donc, continua-t-il, que cette personne ne devra point redouter la

solitude. De plus, je l'aimerais pleine de bon sens, afin qu'elle comprît parfaitement son rôle dans ce mariage de raison. Dès lors, point de coquetterie inutile, ni de sentimentalité ridicule. Nous serons deux associés dans la vie, ni plus, ni moins.

— Ciel ! quel programme ! s'exclama Mme de Ribbes effarée. Vous rendez-vous compte, Arnold, de l'effet qu'il peut produire sur une jeune fille désireuse, avant tout, de trouver le bonheur.

— Mais qui l'empêchera de l'avoir, ce bonheur ! Tout dépend de l'idée qu'on s'en fait !

— Hum ! Un mariage sans l'ombre même de l'amour.

— Pour ce que cela m'a servi, à moi, d'y mettre l'amour ! s'écria le comte dans un rire sarcastique.

« Rappelez-vous ma première union avec Suzanne dont j'étais littéralement toqué ! Trois mois de « lune de miel »

A cette riposte, le comte, qui avait parlé tout en se promenant à travers la pièce, s'arrêta net. Son teint semblait avoir pâli sous le hâle et une nuance d'inquiétude avait l'habitude froideur de son visage.

— Chère amie, vous vous moquez de moi, et vous avez raison. Au fond, je comprends bien que je ne suis pas mariable. Il me faudra donc rester avec ma misère morale et ma sombre solitude !

— Qui vous parle de cela, Arnold ! s'écria la bonne dame, toute remuée par la réplique désabusée de son jeune cousin. Ne vous découragez pas aussi vite ; je vais me mettre dès demain en campagne, je vous le promets.

— Merci. Votre cœur est pitoyable et je n'attendais pas moins de vous, dit M. de Nozières en baisant dévotement la main de la baronne.

— Mais... reprit le comte au bout d'un certain temps pendant lequel il rê-

— Assez ?... Vous êtes modeste !  
« Mais, fit observer Mme de Ribbes avec un malicieux sourire, cela prouve sans doute que Geneviève possède encore quelques illusions. Au reste, cette jeune fille est une nature d'élite ; et, comme elle est sincèrement chrétienne, elle ne voudrait pas, bien sûr, épouser un mécréant.

« Vous voyez donc, mon cher Arnold, qu'il serait bien inutile de songer à elle.

— Pas tant que cela, chère amie. Au contraire, Mlle Langlard offrirait bien toutes les garanties morales que je désire.

— Pardon, mon cher cousin. Mais, vous apercevez-vous, qu'en la circonstance, vous voulez tout recevoir et ne rien donner ! Ce n'est pas juste, cela !

— Que me restet-il à donner, grand Dieu ! s'écria M. de Nozières dans un profond accent d'amertume.

« Mais, n'insistons plus, chère cousine, et puisque vous connaissez maintenant mes conditions, tâchez d'arranger un mariage avec cela.

— Fiez-vous à moi, Arnold. Je vais réfléchir à votre affaire et dans une huitaine au plus, je vous rendrai compte de mes premiers résultats.

« Vous retournez à Combe-Nègre ?  
— Oui, dès demain, et je m'y tiendrai à votre disposition, chère amie, ajouta le comte en s'inclinant respectueusement.

### Chaire II

— Je vous en prie, madame Carol, ne vous tourmentez plus ainsi au sujet de votre petite, dit Geneviève Langlard, tout en rhabillant une fillette de cinq ans, malingre et pâlotte. N'oubliez pas que vous avez un autre bébé qu'il vous faut nourrir et, par conséquent, ménager votre santé.

— Alors, mademoiselle, c'est donc bien sûr que ma petite Madeleine va beaucoup mieux ?

— Parfaitement. Au reste, le docteur vous le confirmera et vous le lui demanderez.

— C'est que je n'ose pas. Il m'intimide.

— En voilà une idée ! s'exclama la jeune fille dans un petit rire discret. Le docteur Ferval n'est pourtant pas intimidant !

« Mais, je vous le répète, continua-t-elle, ne gardez plus d'inquiétude. D'ailleurs, les beaux jours termineront la guérison de cette enfant, acheva Mlle Langlard en déposant un baiser sur la joue pâle de la fillette, ravie d'un tel honneur.

Au dispensaire des Dames de la Croix-Rouge, Geneviève Langlard, infirmière bénévole, était franchement aimée. Sa douceur, son amabilité, son intelligence même la rendaient précieuse à tous les braves gens qui venaient gratuitement en consultation. Les enfants surtout en raffolaient, et c'était toujours à Geneviève qu'incombait la tâche de faire tenir sagement tout ce petit monde, soit à l'auscultation, soit à la radiographie.

Son blanc visage aux grands yeux noirs lumineux et tendres plaisait sans doute à ces petits êtres conduits par l'instinct. Inconsciemment, ils devinaient qu'une grande bonté, doublée de charité, guidait la jolie demoiselle « aux beaux cheveux bouclés ».

Après le départ de la dernière consultante, Geneviève passa dans un vaste lavabo étincelant de blancheur et de netteté. Là, elle se brossa les mains avec soin, quitta sa blouse d'infirmière, se couvra son abondante chevelure aux reflets dorés, puis elle allait s'emparer de son chapeau lorsque la porte s'ouvrit vivement et le docteur Ferval entra.

— Vous partez déjà, Geneviève ?

— Auriez-vous besoin de moi, Gabriel ?

— Non, non, je venais seulement vous demander de bien vouloir profiter de ma voiture pour vous rendre chez vous.

— Vous êtes bien gentil... mais... il fait si beau que j'éprouve plutôt l'envie de rentrer à pied.

— A votre aise. J'aurais eu pourtant un réel plaisir à parler avec vous, Geneviève, tandis que maintenant, je vais m'en aller tout seul.

La jeune fille éclata de rire.

— Ne faites donc pas le fat, mon ami.

— Tout de même, vous, si compatissante avec les malades et les malheureux, vous devriez bien l'être un peu avec moi... votre cousin.

— Gabriel, vous n'êtes ni malade, ni malheureux, donc...



## PASTEL

(Gracieuse offrande à ma femme)

*J'aime ce calme frais qu'on ressent sur les routes  
Quand on voit qu'agonise à l'automne l'été :  
La nature, on dirait, belle encore sans doute,  
Semble se recueillir avant de succomber.*

*Dans l'enclos monotone, au loin, la vache broute ;  
Cependant qu'à l'école un groupe d'écoliers  
Fait entendre des voix aux sons clairs que j'écoute  
Avec un cœur d'aïeul où songe mon passé.*

*Comme des ostensoirs aux superbes dorures,  
De beaux grands tournesols font moqueuse figure  
Aux fleurs qui tendrement échangent des baisers.*

*J'aime aussi la villa près du lac argenté,  
Dans sa noble posture avec ses portes closes  
Et ces arbres autour qui s'effeuillent moroses...*

ROSARIO VENNE.

Extrait d'un œuvre en préparation : « La poésie des heures ».

et trois ans d'enfer ! Ai-je été assez malheureux, jaloux, déçu, trompé !

« Et pourtant, elle, Suzanne, n'avait pas à me reprocher ma solitude de Combe-Nègre, puisque nous n'avons vécu qu'à Paris et sur les plages à la mode ! Non, non, ne me parlez pas d'amour ! Pour mon compte, j'en suis irrémédiablement guéri !

« Cette fois, si jamais j'épouse, ce ne sera que dans le but de posséder un enfant qui perpétuera et mon nom et ma vie ; pour sentir sur mes vieux jours une affection filiale et un dévouement à toute épreuve. Dans ces conditions, il vous suffira de me trouver une jeune fille sérieuse et de bonne famille. Je ne lui demande ni d'être riche, ni d'être jolie ; mais surtout, qu'elle ne soit point romanesque !

— Si elle vous accepte, cette jeune fille, convenez mon cher Arnold, qu'elle ne le sera guère ! décocha Mme de Ribbes, un peu narquoise. Vous n'aurez donc pas à vous inquiéter sur ce point.

va, qu'est donc devenue Geneviève Langlard ?

— Auriez-vous l'audace de penser à elle ?

— Pourquoi non !

— Pauvre petite, elle mérite mieux, je vous assure.

— Bien, bien, n'insistez plus ! jeta froidement M. de Nozières. Le souvenir de cette jeune fille est venu soudain me traverser l'esprit, mais de là à esquisser des projets ! Au reste, Mlle Langlard ne m'accepterait sans doute pas.

— Je le crois sans peine, mon ami.

— Et son père ? Il est toujours de ce monde ?

— Le général ? Je pense bien ! Il possède un corps de fer. A soixante-dix ans, il en paraît à peine soixante !

— Et Geneviève Langlard n'est toujours pas mariée ?

— Non toujours demoiselle.

— C'est assez curieux. Car, si j'ai bonne mémoire, il me semble qu'elle était assez gentille !

Donc, je ne dois attendre aucune de vos charités ! Merci bien ! Alors, je ne vois pas du tout à quoi sert l'amitié, si je ne n'ai plus le droit de vous parler, de me confier à vous.

— Vous avez à me confier quelque chose ? interrogea-t-elle avec un mouvement délicieux des paupières qui, en se soulevant, découvraient les larges prunelles sombres.

— Non, rien que vous ne sachiez déjà. Mais en qualité de parent et d'ami, je désirais vous poser une question à laquelle je ne cesse de penser, depuis hier.

— Une question ?

— Oui... Pourquoi avez-vous refusé M. Darmonville ?

— Mais, parce qu'il ne me plaît pas, voilà tout !

— Quel enfantillage ! Si vous continuez ainsi, ma chère Geneviève, vous finirez par devenir une vieille fille !

— Mais j'y suis déjà ! fit-elle remarquer en riant doucement.

— Ah ! non ! Geneviève ! Je vous en prie, ne dites donc pas de telles absurdités. Qui donc oserait vous taxer de vieille fille ! s'écria avec feu le docteur Ferval.

Et de fait, Mlle Langlard, trop jeune d'ailleurs pour se qualifier de vieille fille, était, cependant, encore bien loin de paraître ses vingt-huit ans.

De corps menu et souple, Geneviève offrait une allure juvénile incontestable. Avec ses magnifiques cheveux châtains courts et bouclés, son visage merveilleusement frais d'un blanc mat, ses larges yeux étonnamment expressifs, ses dents éblouissantes que révélait le sourire des lèvres saines et exquises de contours, Mlle Langlard se montrait à la fois bien moderne et bien jeune fille.

D'un coup d'œil admiratif, le docteur l'enveloppait toute, puis il reprit d'une voix un peu basse :

Mais qu'attendez-vous donc pour vous marier, Geneviève ? Le merle blanc ?

— Je vous en prie, Gabriel, ne raillez pas ainsi, vous qui savez combien je suis raisonnable.

— Trop, peut-être. Que de partis n'avez-vous pas déjà refusés, depuis l'âge de vingt ans !

Et en exprimant cette réflexion, Gabriel Ferval pensait à lui-même qui, tout comme les autres, avait été éconduit quelque quatre ans plus tôt. Comme prétexte, Mlle Langlard, qui était à la fois son amie d'enfance et sa petite cousine, lui avait avoué qu'elle le connaissait trop, que jamais son affection tranquille ne saurait se changer en un sentiment plus tendre. « D'ailleurs, avait-elle ajouté, je n'approuve pas les unions entre cousins, même issus de germains, comme nous le sommes ! »

Il n'avait pu lui en tenir rigueur, car il l'aimait trop foncièrement, trop amicalement aussi. Jamais il ne lui avait reproché de son amour, mais tout au fond de lui-même il conservait une lueur d'espoir : qui sait, si sa cousine ne changerait pas d'idée un jour !

Tout en se coiffant d'un petit chapeau rose et noir qui lui allait à ravir, Geneviève reprit :

— Si je n'ai pas épousé M. Darmonville, c'est d'abord parce qu'il m'est trop indifférent.

— Tout dernièrement, vous admettiez les mariages de raison.

— Parfaitement et je les admetts encore. Toutefois, il faut, au moins, que le prétendant présente de sérieuses qualités intellectuelles et morales très saillantes.

— Un génie, quoi ! raille le docteur.

— Sans être un génie, il pourrait être une originalité ! tandis que M. Darmonville !

Ici, Geneviève esquissa une petite moue dédaigneuse qui lui allait fort bien, puis elle continua :

— Qu'est-il, ce M. Darmonville ? Un industriel sans importance, qui n'a rien fait pour le devenir, puisqu'il n'a eu que la peine de remplacer son père auquel revient tout le mérite de l'usine ! De plus, il n'a aucun défaut, paraît-il et, tous les jours, régulièrement, entre cinq et six, il quitte le Faubourg Sainte-Christine, prend la rue des Tuilles, — jamais une autre — pour monter à la ville faire sa partie de billard. Non, vrai, Gabriel, me voyez-vous la femme d'un tel homme ?

— Oh ! croyez bien, Geneviève, que je ne tiens pas du tout à vous y voir ! s'écria le docteur. Au reste, vous n'êtes pas sans

l'ignorer, ajouta-t-il plus bas et en aidant la jeune fille à passer sa jaquette.

Dans ce costume tailleur de couleur sombre, avec sa blouse d'un rose tendre, qu'on apercevait entre les revers du vêtement, Geneviève était plus fine encore et d'une réelle et sobre distinction.

— Alors, tout est bien dans le domaine des dieux, lança-t-elle, un brin mutine. Et, d'un pas allègre, elle se dirigea vers la porte.

— Geneviève ! je vous en prie, ne partez pas ainsi, venez, que je vous remercie pour vos soins apportés à mes malades.

Alors, doucement, le docteur s'empara de la main gantée de sa cousine et, retroussant un peu le bord de la manche, il l'embrassa au poignet où il apercevait un peu de chair rose.

Une fois dehors, sous les ombrages reverdisant des Promenades, Geneviève pensa aux paroles de Gabriel Ferval.

« Le cher garçon, se dit-elle, je crois qu'il m'aime bien, mais c'est curieux comme j'éprouve peu le désir de m'en faire un compagnon pour la vie ! Ni lui, ni un autre, d'ailleurs ! »

Au fait, la jeune fille ne savait trop ce qu'elle attendait. Mais ce dont elle était certaine, c'est que l'homme ordinaire, sans aucun relief, ne l'intéressait pas. Le docteur Ferval, pourtant, n'était pas sans qualités intellectuelles, mais à ses yeux, il offrait le défaut d'être son cousin et son ami d'enfance.

Geneviève en était là de ses réflexions lorsque Mme de Ribbes, qui traversait les Promenades, vint à elle et dit en lui touchant le bras :

— Eh bien, chère petite, on est dans les nuages !

— Oh ! pardon... chère marraine ! s'écria Mlle Langlard qui avait sursauté, je rêvais... alors !

— Oui, oui... c'est bien ce que j'ai remarqué ! dit la baronne souriante. Mais d'où venez-vous ainsi ? ajouta-t-elle.

— Du dispensaire. C'était jour de consultation, aujourd'hui.

— Toujours dévouée...

— Il faut bien se rendre utile ! Quelle vie insipide je mènerais si je n'avais pas quelques occupations de ce genre !

— Evidemment... marmonna la baronne devenue soudain rêveuse.

En silence, elles reprirent leur marche, dans l'allée demi-ensoleillée, puis, Mme de Ribbes questionna avec une certaine vivacité :

— Que faites-vous, maintenant, Geneviève ? Vous rentrez ?

— J'allais droit devant moi, il fait si beau.

— Alors, vous pouvez disposer de quelques instants ?

— Certainement, marraine.

— Il ne vous déplairait pas trop de m'accompagner jusqu'à ma demeure ? Et comme nous voilà presque arrivées, vous devriez bien rentrer un peu. J'ai un travail de broderie à vous montrer, que je destine à notre autel de la Vierge.

— J'en éprouverai certainement beaucoup de plaisir, chère marraine, répondit la jeune fille.

La baronne, elle, qui était toujours sous l'impression de la visite d'Arnold, venait d'être saisie par une idée soudaine. Pourquoi ne tenterait-elle pas une démarche près de sa filleule ? Maintenant, que le premier moment de surprise était passé, la bonne dame se sentait prête à se dévouer pour le comte, à lui rendre le service qu'il était venu lui demander ! Qui sait, pensait-elle, si, sous l'influence de cette jeune fille aussi bonne qu'intelligente, Arnold ne deviendrait pas meilleur et s'il n'oublierait pas tous ses déboires et toutes ses souffrances !

Certes, la baronne ne se serait pas rendue chez sa filleule pour lui transmettre la pensée de son cousin, mais puisque la Providence avait voulu qu'elle la rencontrât, eh bien, elle lui avouerait tout !

Aussi, dès que Geneviève fut installée dans le petit salon où, la veille, la baronne avait reçu le comte, elle commença, ne se possédant plus :

— Geneviève, vous souvenez-vous de mon petit cousin, Arnold de Nozières ?

Surprise par cette interrogation inattendue, Mlle Langlard, d'un mouvement très vif, souleva ses longues paupières mates pour découvrir un regard des plus étonnés.

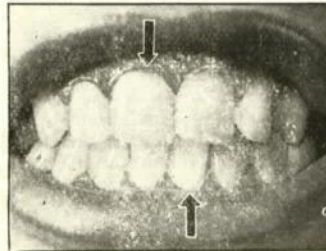
# Trompée

au sujet de son haleine —  
et elle ne le savait pas !

Supposons que VOUS  
faites cette épreuve  
avec un cure-dents !



Brossez les dents supérieures de haut en bas



Brossez les dents inférieures de bas en haut

Le nettoyage de vos dents suivant la méthode Colgate enlève la cause la plus commune de la mauvaise haleine

PRENEZ un cure-dents ou un fil à dents inodore et nettoyez entre vos dents. Y trouvez-vous des dépôts d'aliments ? Sentez. Y a-t-il une mauvaise odeur ? Ces dépôts — cette odeur, signifient que vos dents ne sont pas nettoyées comme il faut, et c'est là la principale cause de la mauvaise haleine et de la carie des dents, à ce que disent les dentistes. Le nettoyage de vos dents suivant la méthode Colgate, avec de la Crème à Dents Colgate, élimine cette condition.

### Nettoyez vos dents suivant la méthode Colgate

Matin et soir, brossez-vous parfaitement les dents avec de la Crème à Dents Colgate. Brossez les dents supérieures de haut en bas, les dents inférieures de bas en haut. Rincez-vous la bouche. Mettez ensuite un peu de Colgate sur votre langue et prenez une autre gorgée d'eau. Remuez cette eau dans votre bouche ! Faites passer l'eau entre vos dents. Rincez-vous de nouveau à l'eau claire. C'est tout.

La mousse pénétrante de Colgate va dans toutes les petites crevasses, entre les dents et même où la brosse à dents ne peut atteindre. Elle dissout tout dépôt capable de causer des odeurs, entre les dents, elle les fait disparaître, laissant chaque partie de la bouche et toutes les dents parfaitement propres.

### Vous obtenez ces trois résultats Colgate

Premièrement, vos dents sont parfaitement propres. Deuxièmement, l'ingrédient de polissage du Colgate, le même que votre dentiste emploie, garde vos dents blanches et brillantes. Troisièmement, la délicieuse saveur de menthe du Colgate laisse votre bouche fraîche et votre haleine parfumée.

### VOTRE ARGENT REMIS EN DOUBLE

Employez un tube de Colgate. Après cela, si vos dents ne sont pas plus nettes, plus brillantes qu'auparavant, retournez le tube vide à Colgate-Palmolive-Peet Co., Limited, Toronto, Ont. Nous vous rembourserons deux fois son prix.

A ceux qui la préfèrent, la Poudre à Dents Colgate donnera les mêmes résultats. Grande boîte 20c.



Grand Tube régulier 20c  
FORMAT DOUBLE DE FAMILLE 35c

— Quelle question, marraine ! Serait-il possible à Saint-Flour d'oublier M. de Nozières !

— Je ne le pense pas, en effet. Par toutes ses mésaventures, le pauvre enfant est devenu presque célèbre !

Il peut l'être aussi par ses ouvrages, fit observer la jeune fille.

— Comment, vous êtes au courant de ce qu'il écrit ! s'exclama la baronne. Ses livres vous intéressent donc ?

— Ils vous intéresseraient également, chère marraine, si vous vouliez prendre la peine de les parcourir. Ils ne sont pas aussi arides que vous vous l'imaginez. L'histoire de votre Catal, pour n'en citer qu'un, vous plairait, assurément. C'est plus une œuvre d'art qu'un ouvrage purement scientifique et historique. Le côté instructif y est noyé dans la poésie.

— Dommage qu'Arnold ne soit pas là pour vous entendre ! Je crois sincèrement que cela lui ferait plaisir.

— Je ne sais... mais, il me semble que, s'il était ici, je ne lui cacherais pas mes impressions.

— Eh bien, j'ai eu hier sa visite !

— Tiens, je le croyais à l'étranger... dit Mlle Langlard pensive.

— Ses études au pays des Druses sont sans doute terminées, puisque, depuis plus d'un mois déjà, il est rentré en France.

— Pas à Saint-Flour, j'en aurais entendu parler !

— Non, pas à Saint-Flour. Mais, il y est revenu hier et si vous pouviez savoir pourquoi !

— Comment pourrais-je deviner ?

— Évidemment ; aussi vais-je vous le dire, moi : Arnold est venue me supplier de lui trouver une femme.

— Ah ! par exemple ! s'exclama Mlle Langlard profondément stupéfaite.

— Oui... il veut de nouveau se remarier.

— Comment peut-il encore se sentir le courage ! murmura Geneviève.

— C'est ce que je lui ai fait remarquer immédiatement. Mais ensuite, Arnold m'a expliqué... et... mon Dieu ! j'ai fini par comprendre.

« Si le Ciel lui avait laissé son fils, ce petit Richard qu'il a tant aimé, certainement, il ne songerait plus au mariage. Mais, il est seul, et il croit, avec juste raison, que le comte de Nozières ne peut se passer de descendants. En fin de compte, malgré tout son amour-propre, il n'a pu s'empêcher de m'avouer que sa solitude morale était immense.

— Oui... c'est très bien tout cela, mais pour se remarier...

— Il faut être deux, c'est entendu.

La baronne n'acheva pas, toute pensive, mais surtout fort en peine sur la manière de formuler sa requête.

Alors, il se fit un profond silence dans l'étroit salon qui sentait le printemps, grâce aux centaines de petites cassolettes bleues des jacinthes sauvages qui continuaient à lancer dans l'air attiédi des senteurs exquises et grisantes.

Ce fut Geneviève qui, inconsciemment, vint au secours de Mme de Ribbes.

— Et alors... il vous a chargé de lui trouver une épouse ?

— Oui et non. C'est-à-dire... il m'a nommé une personne déjà choisie par lui et il m'a prié d'intercéder, si je n'y voyais aucun empêchement.

« Vous ne devinez pas, Geneviève ?

— Comment pourrais-je deviner ! Elle est de Saint-Flour, cette personne ?

— Oui, mon enfant, et, moi, je l'aime beaucoup.

Un léger tremblement agita la jeune fille et son cœur éperdu se mit à battre avec violence. Ses yeux, au regard un peu effrayé, se posèrent sur Mme de Ribbes, tandis qu'elle balbutiait !

— Mon Dieu ! s'agirait-il de moi ?

— Oui, Geneviève, de vous-même, dit la baronne, en pressant dans les siennes les mains de sa filleule.

— Et vous lui avez promis votre aide ! s'écria Geneviève dans un accent de reproche.

— Pour être franche, je dois vous avouer, mon enfant, que je l'ai dissuadé de penser à vous. J'avais également décidé de ne vous parler de rien, et si je ne vous avais pas rencontrée tout à l'heure sur la Promenade, je vous aurais laissée dans l'ignorance de ces faits. Mais dès l'instant que vous m'êtes apparue, j'ai éprouvé le besoin de vous confier l'idée d'Arnold et, depuis que nous sommes ici, dans ce même salon où je l'ai

reçu hier, je me sens toute prête à plaider sa cause.

Encore un long silence. Très pâle, Mlle Langlard réfléchissait, puis enfin d'une voix assourdie !

— Marraine... murmurait-elle, avouez donc avec moi que ce serait une folie d'accepter.

— Peut-être... je ne sais... Arnold est plus malheureux que méchant.

— Ce n'est pas ce que l'on dit.

— Faites la part de la médisance, ma petite enfant. Songez aux caractères de ses deux premières épouses, qui frivoles, puériles et aussi insignifiantes l'une que l'autre, étaient bien dans l'impossibilité de comprendre une personnalité comme celle de M. de Nozières !

— Mais il ne m'aime pas ! s'écria plaintivement la jeune fille.

Elle n'ajouta pas : et je ne l'aime pas ! Mais Mme de Ribbes, tout à son plaisir, ne remarqua point cette nuance et elle reprit :

— Geneviève, ma chère petite, je vous crois capable de comprendre honnêtement un mariage de raison, surtout du genre de celui-ci. En épousant Arnold, je suis à peu près certaine que vous sauverez une âme ! Je vous sais bonne, compatissante à ceux qui souffrent et Arnold est malheureux.

« Son cas très particulier m'inquiète. Si vous n'acceptez pas, Geneviève, quelle autre jeune fille trouvera-t-il, digne de devenir la mère de ses enfants ?

La baronne s'arrêta sur ces derniers mots, ne voulant pas s'expliquer davantage pour laisser ainsi toute latitude au rêve et aux illusions. Si elle avait avoué à sa filleule que M. de Nozières haïssait toutes les femmes, sans exception, qu'il ne désirait même pas, dans ce mariage, un simple échange de sympathies, il eût été fort probable que Geneviève aurait nettement refusé.

Le coude sur ses genoux, la tête appuyée sur sa main qu'elle tenait au-dessus de ses yeux, la jeune fille, remuée jusque à l'angoisse par les dernières paroles de Mme de Ribbes, ne pouvait articuler un mot.

Au reste, qu'aurait-elle dit ? En son esprit et dans son cœur, se pressaient des pensées et des sentiments si divers qu'il lui fallait se reprendre pour voir clair en elle.

Cependant, elle finit par lever les yeux sur la baronne et elle dit avec beaucoup de gravité :

— Chère marraine, vous comprenez bien, n'est-ce pas, qu'il m'est impossible de vous répondre en ce moment ?

— Vous voulez sans doute vous renseigner encore sur tout le passé d'Arnold ? Mais à Saint-Flour, le pauvre enfant est si fortement calomnié ! Je me demande si, ensuite, vous ne serez pas encore plus embarrassée !

— Je le connais, son passé, — autant qu'on peut le savoir par les bavardages. Je n'ignore pas que M. de Nozières n'a pas été tendre avec ses deux épouses. Je sais aussi que la malignité publique est allée jusqu'à l'accuser d'un crime après l'accident de la première comtesse.

La baronne esquissa un geste de dénégation que Geneviève réprima aussitôt, en reprenant très vite :

— Mais je n'y ai jamais ajouté foi. Jadis, dans ma prime jeunesse, j'ai beaucoup connu le comte, rappelez-vous, marraine. Je l'ai rencontré souvent chez vous et le souvenir que j'en ai gardé m'a toujours rendue circonspecte en face de toutes ces médisances.

« De plus, je songe bien que si vous me proposez Arnold, c'est que vous, son amie, vous le jugez meilleur que ne l'offrent les apparences. Donc, chère marraine, demain, quelle qu'elle soit, vous aurez ma réponse.

— Merci, chère enfant, répondit chaudement Mme de Ribbes. Dites-vous qu'entre vos petites mains si délicates, vous tenez tout l'avenir de mon pauvre cousin.

« A bientôt, et que Dieu vous inspire ! »

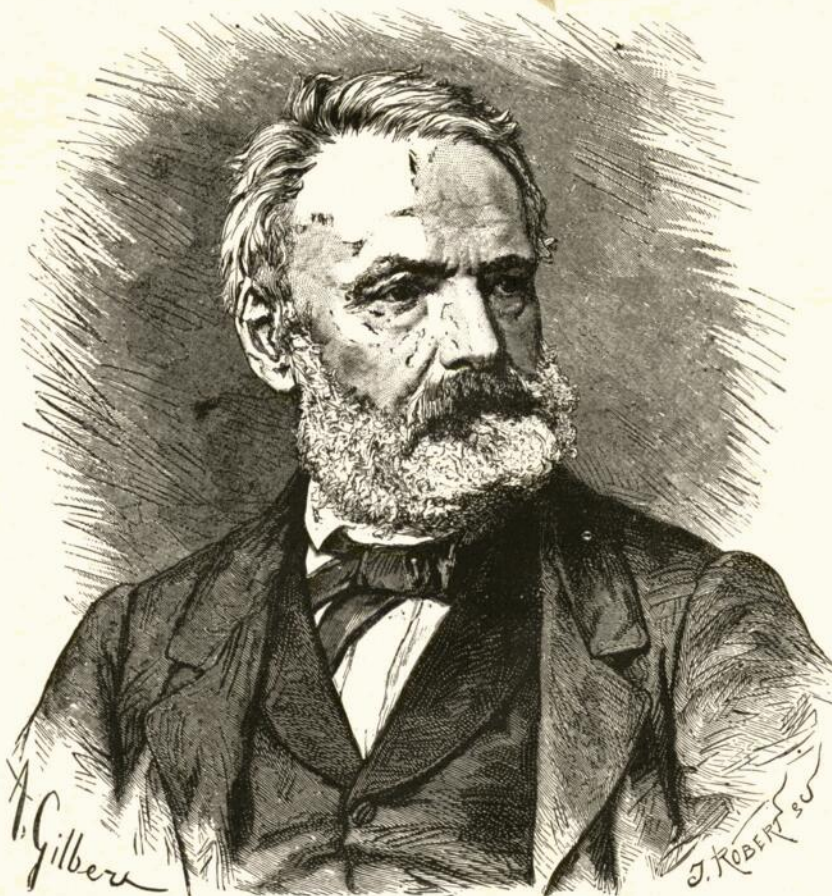
### Chapitre III

#### Journal de Geneviève

10 avril.

Ce que je viens d'apprendre est inouï, incroyable et bouleversant pour moi.

Aussi, me faut-il recourir à mon *Cahier mauve*, mon cher confident, pour mettre un peu d'ordre dans mes pensées et définir plus clairement les impressions qui m'agitent.



## VICTOR HUGO

Le cinquantenaire de la mort du grand poète, célébré cette année, suscite en France de violentes polémiques autour de son nom.

Mon Dieu... ce que j'éprouve ? Eh bien ! après la surprise du premier moment, c'est, avouons-le, une sensation de contentement très doux, comme si ce que marraine vient de me confier devait fatalement arriver.

Jamais, pourtant, au cours de mon existence, je n'ai songé sérieusement à devenir la femme du comte de Nozières. Malgré le sentiment très tendre que je lui ai voué autrefois, au temps de ma toute jeunesse, mon esprit n'aurait osé s'arrêter sur cette possibilité.

Plus tard, lorsqu'il fut marié, puis devenu veuf, cette pensée ne l'effleure même pas. Alors, pourquoi soudain, depuis que marraine a parlé, cette satisfaction intérieure, si surprenante ? Mon cœur, à son insu, gardait-il donc pour Arnold le meilleur de lui-même ?

Mon manque d'enthousiasme pour tous ces prétendants qui m'ont été successivement offerts depuis bientôt dix années, venait donc de ce que inconsciemment, mes pensées sentimentales étaient toutes pour lui ?

A dire vrai, depuis fort longtemps, je ne cesse de m'occuper de M. de Nozières. Ma curiosité a toujours été fortement excitée par tout le mal que j'entendais dire de lui. Il m'a toujours semblé difficile qu'un homme fût décrié avec une pareille ardeur, sans qu'il y eût beaucoup d'injustice ou d'exagération. Je me suis donc habituée peu à peu à le considérer comme une sorte de victime et j'ai sans cesse pensé qu'il valait mieux que sa réputation.

J'avoue que le mérite n'est pas grand, car sa réputation est exécrable !

Pauvre Arnold ! On le dit violent, sarcastique, brutal, sans cœur. N'a-t-on pas été jusqu'à l'accuser d'avoir aidé la comtesse, sa femme, à tomber dans un ravin où elle a trouvé la mort ?

A cette époque, il faut l'avouer, le jeune ménage allait fort mal ; cette mécontente était alors connue de tous, et... une dispute venait justement d'avoir lieu, lorsque l'accident est survenu.

Il ne s'est guère mieux accordé avec sa seconde épouse. Celle-ci, qu'il ramena d'autorité à Combe-Nègre, après une fugue chez ses parents, mourut, encore, aux dires de l'opinion générale, de chagrin, et d'ennui, séquestrée au fond du vieux manoir.

Mais, moi, qui ai connu Arnold jeune homme autoritaire sans doute, mais si intelligent, si aimable, si délicat, je me suis toujours refusée à croire qu'il fût devenu une telle brute. Qu'avec les épreuves successives, son caractère, son cœur, son âme se soient désavantageusement transformés, c'est bien possible, mais qui sait si, sous une bonne influence, ce grand coupable ne deviendrait pas meilleur ?

Voilà ce que je ne cesse de penser depuis que marraine m'a parlé, mais si ma sentimentalité me dicte ce jugement plein d'indulgence, ma raison clame qu'il n'est pas de plus grand danger pour un esprit généreux, que ce désir de ramener au bien un être perverti. Cela conduit aux pires exagérations et favorise tous les excès.

Répondre *oui* à marraine, c'est-à-dire Arnold, ne serait-ce pas à vrai dire une absurdité, une extravagance ?

Grand Dieu ! que cette rivalité entre mon esprit et mon cœur est donc pénible ! Qui va l'emporter des deux ?

11 avril.

Ma nuit s'est écoulée d'une façon lamentable ! Mon esprit n'a cessé de se débattre pour savoir laquelle triompherait de ma sage raison ou de ma folle sentimentalité !

Pauvre docteur Ferval ! si sincère, si bon, si simple, et l'avoir refusé, lui, pour accepter maintenant un comte de Nozières, deux fois veuf, autoritaire et violent. Vrai, c'est de la démençe !

Arnold, lui, ne m'aime pas ; il ne m'aimera jamais, parce que trop désabusé et meurtri par la vie. Et, cependant, c'est vers lui, je le sens bien, que tendent toutes les fibres de mon être et tout ce qu'il y a de bon en moi.

Dans le mariage, lorsqu'il n'y a pas réciprocité d'amour, où se trouve donc notre part de bonheur ? Aimer ou être aimé ? Pour mon compte, puisque l'occasion se présente, je préfère aimer. Ainsi, mon sacrifice sera moins dur, mon dévouement tout simple et, enfin, moi,

tout au moins, je sentirai battre mon cœur.

Mais que va dire père? Que dira Gabriel? Que va penser le monde?

Arnold! Arnold! pourquoi vous êtes-vous souvenu de mon nom? Si vous n'aviez point parlé, je ne pensais pas à vous.

Je vivais bien tranquille dans la paix de mon cœur endormi. Et voilà que votre timide allusion a réveillé en moi tous les souvenirs d'antan, lorsque je n'étais guère plus qu'une adolescente. Dix années ont passé sur ce cœur de toute jeune fille et je constate avec consternation qu'il est toujours vôtre.

15 avril.

Voilà quatre jours que j'ai envoyé ma réponse à marraine et, ce matin, je reçois un billet de cette dernière qui me prie de vouloir bien passer chez elle, entre quatre et cinq, afin de me présenter à Arnold: le comte veut s'entretenir avec moi, avant de soumettre sa demande au général Langlard.

Je n'ai encore rien confié à père. A quoi bon! Tous ces projets, après tout peuvent ne pas réussir. Et puis, mon pauvre papa manifeste bien trop d'égoïsme pour être capable de me conseiller!

Quant à Gabriel... Mon Dieu, j'hésite vraiment à lui parler de cette demande en mariage. Son amitié amoureuse ne pourrait qu'en être choquée et je devine d'avance l'assaut que j'aurai à subir. Il apprendra toujours assez vite ma si folle détermination.

Maintenant que le moment de revoir M. de Nozières approche, je me sens toute tremblante et prête à perdre courage. Mais il ne faut tout de même pas qu'il devine cette puissance de sentimentalité qui est en moi, car lui, assurément, n'éprouve même pas l'ombre d'une émotion!

Sans doute aussi, aurais-je dû, avant cette entrevue qui va être définitive, aller me confier à mon cher chanoine Mercier. Jusqu'à ce jour, ses avis m'ont toujours été salutaires, et, en toute circonstance, je les ai scrupuleusement observés.

Mais... justement, cette fois, je me sens incapable de suivre ses conseils s'ils sont contraires à mes idées. Je sais bien que si je lui parle d'Arnold, il saura devenir éloquent pour me démontrer ma folie!

Dans ce mariage, oh! je vois clairement tout ce que j'ai à perdre et le peu que j'ai à gagner, et cependant je cours à ma défaite, dominée par cette pensée qu'en me montrant charitable envers M. de Nozières, j'accomplis une bonne action.

Est-ce vrai, mon Dieu? Il est parfois si dangereux, et si décevant aussi, de faire du prosélytisme!



Très bas, le comte s'inclina sur la main de Mme de Ribbes qu'il baisa avec beaucoup de respect, puis:

— Je vous remercie, chère amie. Quelle habile diplomate vous êtes vraiment! Jamais je n'aurais osé espérer un résultat aussi prompt.

— Tout n'est pas terminé, mon cher Arnold, peut-être ne convient-il pas de se réjouir trop vite. Mais, enfin, Geneviève a bien voulu envisager sérieusement ce mariage. Voilà, certes, un grand point d'acquis!

Visiblement nerveux, malgré son attitude hautaine et froide, le comte se mit à marcher de long en large dans le petit salon tout fleuri, cette fois, de nombreuses touffes de muguet aux parfums pénétrants et doux.

— Mon cher Arnold, reprit la baronne d'un air narquois, vous me feriez infiment plaisir si vous consentiez à vous tenir tranquille. Votre promenade est en train de me donner la migraine.

— Oh! pardon! chère amie! s'écria M. de Nozières consterné et en arrêtant brusquement sa marche fébrile. Vrai, je me comporte comme un manant! C'est ridicule, et je ne me reconnais plus!

« Mais, aussi, ajouta-t-il en s'adressant tout près de Mme de Ribbes, je voudrais tant que cette affaire fût réglée! Cela m'enlève tout désir d'occupation intellectuelle; mon esprit est aux abois et je ne suis plus moi-même. J'ai cependant un gros travail à fournir pour met-

tre sur pied le livre que j'ai conçu là-bas au pays des Druses.

— Sans doute... Arnold. Mais, fit observer la baronne, un brin malicieuse, il faudra bien que vous nous réserviez quelques parcelles de votre temps. Car, somme toute, ce mariage ne saurait s'accomplir sans vous.

— Oui, malheureusement.

— Quel drôle de prétendant vous êtes!

— Peut-être. Mais c'est ainsi que je suis, et Mlle Langlard fera bien de m'accepter tel quel! Aussi, je crains bien, d'après la promptitude de sa réponse, que vous ayez, ô ma bonne cousine, embellit quelque peu la situation. Je suis à peu près certain que vous ne lui avez pas dit la dixième partie de ce que je vous ai confié. Et voilà bien pourquoi je désire tant, aujourd'hui, m'entretenir avec cette jeune fille!

— Si c'est pour lui faire connaître tout ce que vous m'avez expliqué l'autre jour, vous feriez mieux de garder votre langue, mon cher Arnold!

— Ah! non, Baronne, je veux être loyal, moi! Au moins, si je ne suis pas très tendre dans l'avenir, ma femme n'aura pas à me reprocher de l'avoir prise en traître.

« Je veux qu'elle sache à quoi elle s'engage et, au demeurant, c'est bien la seule façon, je crois, de gagner ma tranquillité future!

Mme de Ribbes allait riposter avec chaleur, mais elle en fut empêchée par un coup de sonnette qu'elle reconnut pour être celui de Geneviève et, soudain agitée, elle se leva vivement pour recevoir sa filleule.

Simplement vêtue d'un irréprochable tailleur marine, un renard argenté autour de ses épaules, la jeune fille apparut au seuil du salon, puis, avec un sourire, elle se dirigea vers la baronne.

Mais son cœur battait très vite, parce qu'elle venait d'apercevoir, un peu en retrait, un homme de haute stature, qui ne pouvait être que M. de Nozières.

Dès qu'elle eut embrassé sa filleule, Mme de Ribbes se tourna vers Arnold:

— Mon cher cousin, lui dit-elle, je vous présente Geneviève Langlard, votre ancienne camarade de jeunesse que vous auriez bien reconnue, je pense?

— Ce n'est pas très sûr, chère Baronne, répondit le comte tout en s'inclinant profondément devant la jeune fille. Mademoiselle a infiniment changé et voilà bien cinq ans, je crois, que je n'ai eu l'honneur de me retrouver en sa présence.

— Peut-être... en effet... répondit Geneviève en tendant sa main à M. de Nozières.

Sans empressement, Arnold la saisit, mais il la retint un instant dans la sienne, pendant que de ses yeux vifs, à l'expression hautaine, il examinait la jeune fille.

Alors, il parut à Geneviève que son regard chercheur et pénétrant devait scruter les recoins les plus cachés de son cœur, car à cette pensée, un grand trouble s'empara d'elle. Mais, appelant à l'aide toute sa volonté, elle dissimula avec soin ses sentiments trop vifs et cet émoi violent qui venait de l'envahir.

— Mademoiselle, dit le comte froidement, je pense que mon premier devoir est de vous remercier pour votre bonté, votre indulgence...

Une légère rougeur aviva soudain le blanc visage de Geneviève.

— Monsieur, répondit-elle, et sa voix était profondément calme, marraine m'a longuement entretenu de vous, ces jours-ci, et je crois tout simplement avoir compris votre délicate situation.

Cette riposte, prononcée avec un sang-froid imperturbable, surprit tellement le comte, qu'il ne put réprimer un léger tressaillement. L'indifférence volontaire de la jeune fille avait si habilement cinglé la sienne, qu'il en était presque choqué.

Maintenant, avec un intérêt plus vif, il se reprit à examiner Geneviève. Cela lui fut aisé, du reste, car Mme de Ribbes pria sa filleule d'enlever sa jaquette et son chapeau, afin de leur servir le thé.

Quelque chose dans la démarche de la jeune fille, dans l'attitude fière de sa tête fine, le frappa aussitôt.

Moulée dans sa jupe bleu foncé, qu'elle portait avec une blouse de dentelle crème, Geneviève offrait une ligne très pure de la nuque aux talons. Le comte, qui



## TOUTE VOTRE PEAU PEUT ETRE FRAICHE ET JEUNE

Suivez cette méthode de beauté Palmolive facile et gardez la beauté de tout votre corps.

POURQUOI envier le beau teint d'autres femmes? Vous pouvez avoir la peau tout aussi jeune et agréable — un "teint d'écolière". Et non seulement sur le visage et la gorge... mais sur tout votre corps.

Essayez ce traitement de beauté Palmolive

Servez-vous-en pour la figure, la gorge et les épaules, et dans le bain. Massez doucement votre peau avec une riche mousse chaude de Palmolive. Nettoyez parfaitement vos pores. Rincez-vous ensuite et terminez par un peu d'eau froide. Cela paraît facile... n'est-ce pas? Il n'y a rien de plus simple, bien qu'il n'y ait pas de plus sûr moyen d'obtenir la beauté de toute votre peau.

Il aide votre peau de trois manières

Fait d'un mélange secret d'huiles naturelles de beauté — les huiles de palme et d'olive — le Palmolive nettoie doucement les pores, adoucit et embellit la peau... lui donnant la fraîcheur et la santé d'une jeunesse radieuse. Alors, ne manquez pas de recourir à ce traitement de beauté pour le bain, aussi bien que pour la figure, la gorge et les épaules. Rappelez-vous que le Palmolive vous donnera un "teint d'écolière" partout.

L'HEURE DE RADIO PALMOLIVE

Le vendredi soir est soir d'opéra au théâtre de beauté Palmolive. Goûtez toute une heure de glorieuse mélodie avec des vedettes de la scène et du micro. Réseau N.B.C. d'un océan à l'autre, tous les vendredis, de 9 à 10 p.m. H.N.E.



Plus de 20,000 spécialistes en beauté vous recommandent de toujours donner à votre visage, à votre cou et à vos épaules leur traitement de beauté Palmolive quotidien.



Il mousse parfaitement à l'eau dure ou douce



possédait un goût très vif pour la perfection des formes, en fut délicieusement charmé.

Un instant, il arrêta ses regards sur les beaux cheveux aux chauds reflets de bronze florentin que la jeune fille portait en longues bouclettes souples qui recouvraient à demi la nuque mince et laiteuse... sur le doux rayonnement des prunelles veloutées... sur tout l'ensemble si délicatement harmonieux. Et tout de suite, Arnold se reprocha cette contemplation qu'il jugea trop admirative. A cette minute, il déplorait intensément que Mlle Langlard fût si jolie, car il eût désiré ne porter aucune admiration à la jeune fille qui pouvait devenir sa femme.

Il se disait également que cette Geneviève si séduisante, avec ce quelque chose de fin et d'onduleux qui soulignait la grâce de son jeune corps, était sans doute aussi perfide que ses sœurs. Comme les déceptions d'autrefois avaient introduit en lui le poison de la méfiance, dès cet instant le comte se défia de Geneviève.

Irrité par tant de charme inattendu, soudainement M. de Nozières devint nerveux et, aussitôt, il souhaila que ce mariage, qu'il avait pourtant convoité, ne puisse plus s'accomplir.

Dès lors, il chercha un moyen de déplaire à la jeune fille. Sous l'effort de la réflexion, son visage se durcissait, ses yeux couleur de mer devenaient presque noirs et prenaient une expression glaciale et déconcertante.

— Je crois que vous quittez rarement Saint-Flour, n'est-ce pas, mademoiselle ? interrogea le comte d'une voix brève.

— En effet, monsieur, mon père n'aime plus les déplacements. Quoique très alerte encore et d'excellente santé, il ne se plaît que dans sa ville natale et dans la vallée du Lander.

— Le général a-t-il déjà envisagé la séparation inévitable qui ne pourra manquer d'avoir lieu, un jour, lorsque vous vous marierez, mademoiselle ?

— Hum ! dit Geneviève souriante, il ne s'est jamais bien donné cette peine, je pense ! Cependant, malgré son égoïsme, mon père n'irait pas jusqu'à attenter à ma liberté. Pour lui, certes, tous les partis qui se présentent ne sont point de son goût ; il use de son influence paternelle pour me rebuter dès le commencement, mais il a toujours clamé très haut que j'étais libre, entièrement libre de choisir. C'est beaucoup, cela !

— Si vraiment votre choix se porte vers mon indigne personne, je crois bien la lutte sera chaude ! fit remarquer M. de Nozières avec une légère ironie.

— Je le crois aussi, déclara tranquillement Mlle Langlard, mais cette lutte ne m'effraie pas.

— Vous êtes réellement courageuse, dit Arnold, en s'inclinant légèrement devant la jeune fille ; vous l'êtes d'autant plus que vous semblez envisager cette union sans frayeur.

Une pénible impression passa sur l'âme de Geneviève et jeta une ombre sur son beau regard lumineux. Toutefois, elle eut un doux sourire pour riposter :

— Je pense, monsieur, que vous aimez à vous montrer plus terrible que vous ne l'êtes réellement. Vous vous plaisez à faire figure de croquemitaine.

— N'est-ce pas là l'opinion publique ? lança le comte d'une voix amère.

— Bah ! Qui donc peut se vanter de n'avoir jamais été atteint par la calomnie !

— Sans doute ! Mais, je ne voudrais pas que votre esprit d'indulgence allât jusqu'à vous égarer, mademoiselle. La vie que vous aurez près de moi sera peut-être bien loin de ressembler à celle que vous avez imaginée !

— Je n'ai rien imaginé, objecta Geneviève, les yeux fixés sur les fleurs du tapis.

Ils n'étaient plus que tous les deux dans le petit salon de la baronne de Ribbes. Discrètement, cette dernière s'était éloignée et Arnold qui venait de s'approcher de Geneviève, se dressait tout près d'elle, dominateur et impérieux.

Debout, elle aussi, et gracieusement accoudée au piano où s'épanouissaient dans des corbeilles les muguet parfumés, elle attendait, le cœur battant, la fin de cette conversation.

Les yeux énigmatiques du comte la troublaient plus qu'elle ne l'eût désiré

# DELLY



POUR REPONDRE A LA DEMANDE DE CENTAINES DE LECTEURS ET DE LECTRICES, NOUS AVONS OBTENU DE DELLY L'AUTOBISATION TOUTE SPECIALE DE REPRODUIRE AU COMPLET SANS EN RETRANCER UNE LIGNE, SON PLUS RECENT ROMAN :

## UN MARQUIS DE CARABAS

DANS

## LA REVUE POPULAIRE

DE NOVEMBRE

UNE AUTORISATION DE CE GENRE COUTE TRES CHER, MAIS NOUS NE REÇULONS DEVANT AUCUNE DEPENSE POUR PLAIRE A NOTRE NOMBREUSE ET SYMPATHIQUE CLIENTELE.

# DELLY

et cependant, malgré les airs hautains et glacés du jeune homme, elle était prête à le suivre n'importe où.

Mystère des attirances invincibles ! Qu'avait-il donc de plus que les autres, cet Arnold ? Les autres, qui jamais n'avaient pu émuoir son cœur !

— Mademoiselle, reprenait tout près de Geneviève, la voix assourdie de M. de Nozières, je veux, envers vous, me montrer loyal et très franc.

« Apprenez donc, dès maintenant, que je ne crois plus à rien, ni à Dieu, ni à diable, ni à personne, ni au bonheur quel qu'il soit. Je sais que toute existence — bien que nous essayions mutuellement de nous le cacher — n'est qu'une lamentable tragédie. Tôt ou tard, nous perdons nos illusions. Rien ne dure, ni la jeunesse, ni la santé, ni la gloire, ni même la fortune !

— Quelle profonde misanthropie ! s'écria Geneviève, avec un frère sourire. Mais son visage offrait la blancheur laiteuse des clochettes de muguet qu'elle égrenait distraitemment.

— Pardonnez-moi cette rudesse, mademoiselle, mais il faut bien, n'est-ce pas, que vous sachiez ce à quoi vous vous engagez ? Si je suis par trop décevant, il vaut mieux, croyez-le, que ce soit tout de suite que plus tard, alors que vous serez liée par les promesses du mariage.

« Votre bonté native vous a sans doute portée vers moi, parce que vous me devinez malheureux ? Je vous en suis gré, mais apprenez que je ne suis pas convertible, qu'il vous est inutile d'espérer me rendre meilleur ou plus heureux.

« Il ne reste plus rien de bon en moi ; mon cœur est en lambeaux, mon âme est obscurcie, mes sens sont émoussés. Je n'ai plus qu'un désir, bien humain : me sentir revivre dans un enfant, un enfant que je pétrirai à ma façon, dont je formerai le caractère pour qu'il puisse lutter, plus tard, contre les perfidies des femmes et les jalousies des hommes !

« Mon travail me procure encore quelque jouissance, il me faut bien l'avouer ; ma solitude de Combe-Nègre également, solitude sauvage et austère que vous devez subir en toute saison, s'il est vrai que vous m'acceptez avec tous mes horribles défauts.

« Je serai pour vous, n'en doutez pas, le protecteur physique dont toute femme a besoin, mais non un protecteur moral, car je ne crois pas pouvoir vous donner ces sortes de satisfactions qui dérivent de la sentimentalité.

« Vous voyez : encore une illusion que je vous enlève, dit le comte avec sarcasme. Il faudra donc vous montrer sans exigence d'aucune sorte. Votre vie, si vous le voulez, s'écoulera paisible, mais exempte de tous ces plaisirs frivoles et mondains et de toutes ces sensibleries dont raffolent les femmes.

« Si vous êtes docile et discrète, je serai pour vous un ami, un peu grave, sans doute, mais tout de même un ami.

Un long silence suivit cette franche confession. Geneviève, toujours accoudée au piano, avait écouté avec une attention intense. Après avoir arraché, une à une, les petites corolles d'un brin de muguet, maintenant, elle mordillait la tige nue entre ses dents blanches.

Cette longue tirade l'avait laissée sans voix, le cœur serré, l'esprit en déroute.

M. de Nozières, lui, s'était silencieusement éloigné de la jeune fille et devant la fenêtre il semblait rêver. Il savait qu'il venait de jouer imprudemment son dernier autout ; qu'il s'était montré fort téméraire en s'expliquant avec une si incroyable franchise et aussi, peut-être, avec un peu d'exagération. Cela le plongeait dans une impression bizarre faite à la fois d'âpre désespérance et de joie méchante.

En se confessant, tout à l'heure, il avait pris plaisir à se blesser lui-même, en même temps qu'il s'était acharné à désillusionner la jeune fille qui avait, pourtant, si charitablement répondu à son appel. Et maintenant, sceptique et moqueur, il attendait la réponse qui allait décider de tout son avenir.

— Monsieur de Nozières... En grande hâte, le comte se rapprocha de Geneviève qui venait de parler. Lorsqu'il fut devant elle, il s'arrêta, le regard scrutateur fouillant les grands yeux noirs.

— Monsieur, reprit calmement la jeune fille dont le cœur cependant battait

à se rompre, je vous remercie de votre franchise. De cette façon, au moins, on sait tout de suite à quoi s'en tenir. Vous ne laissez, dans l'esprit, aucune place pour l'imagination, ni pour le rêve, ni pour ces excès de sensibilité si particuliers à la nature féminine. Et bien, malgré cette diatribe décevante, je suis toujours disposée à devenir votre compagne, votre associée, plutôt, si vous le désirez encore.

L'espace d'une seconde, le visage d'Arnold se contracta comme sous l'impulsion d'un sentiment intense. Mais bien vite, le comte se reprit et lorsqu'il parla, toute trace d'émotion avait disparu.

— J'avais bien raison, mademoiselle, dit-il, et sa voix était moins amère, d'affirmer que vous étiez bonne! Daignez donc accepter les remerciements chaleureux du mécène que je suis, acheva-t-il en s'inclinant.

Mais déjà sa voix était redevenue railleuse et il reprit sur ce même ton : — Ainsi, je ne vous fais pas trop peur? Vous me suivrez sans crainte en mon vieux château de Combe-Nègre?

— Oui... dit faiblement Geneviève qui s'efforçait de dissimuler son trouble.

— Eh bien! donnez-moi votre main, continua-t-il, pour signer notre pacte d'amitié.

Elle mit sa menotte dans la main tendue, en levant sur Arnold le beau regard velouté de ses grands yeux sombres.

— Quel contraste avec la mienne! dit le jeune homme en examinant attentivement la petite main blanche qui palpitait. Voyez, ajouta-t-il en pressant un peu sur les doigts fluets, je pourrais la briser d'une étreinte, votre menotte si délicate!

Un sourire illumina quelques secondes le visage pensif de Mlle Langlard.

— N'essayez pas, je vous en prie, ce serait un trop mauvais début pour notre entente.

A ce moment, Mme de Ribbes revenait dans le salon. En les apercevant ainsi, l'un près de l'autre, la main dans la main, la bonne dame crut défaillir de joie. C'était, évidemment, beaucoup plus qu'elle ne l'avait espéré, et cette vue calma les appréhensions qu'elle venait de subir, regrettant presque de s'être laissé entraîner à l'ébauche de ce mariage. Mais du moment qu'ils paraissaient si bien d'accord, ses scrupules s'évoquèrent aussitôt et ce fut avec un bon sourire aux lèvres qu'elle s'approcha des deux jeunes gens.

— Eh bien, dit-elle, vous avez fini de vous expliquer? L'entente est entre vous?

— Oui, chère cousine, répondit vivement Arnold, non sans quelque ironie, nous sommes d'accord; Mlle Langlard est une jeune personne si généreuse et si conciliante que le diable lui-même deviendrait son ami!

— Je vous en prie, Comte, objecta Geneviève un peu froissée, ne vous moquez donc pas de la sorte.

— Bien loin de moi toute idée de moquerie, mais si vous tenez à interpréter ces paroles dans ce sens, mon Dieu, libre à vous! lança le comte avec un léger dédain.

« Voyons, mademoiselle, continua-t-il en s'inclinant, maintenant parlons d'affaires, si vous le voulez bien. Il faut que les questions inhérentes à notre mariage soient définitivement réglées entre nous dès aujourd'hui.

Et s'emparant d'un siège qu'il rapprocha des deux femmes, Arnold commença en fixant son regard sur la baronne :

— Chère amie, ne serait-ce pas trop montrer d'exigence, que de vous prier d'aller, dès ce soir, chez le général Langlard demander pour le triste sire de Nozières, la main de sa ravissante fille?

— Pas le moins du monde! répondit Mme de Ribbes.

« A quelle heure pourrai-je trouver votre père, ma petite Geneviève? interrogea-t-elle en se tournant vers sa filleule.

— A l'heure du dîner, chère marraine; vous pourrez alors venir sans crainte.

— Bien! dit Arnold catégorique. Et... vous croyez que je serai accepté? ajouta-t-il.

— Il ne faut certes pas vous attendre à l'être d'emblée! Mme de Ribbes s'en apercevra bien déjà, tout à l'heure. Mais je suis là, moi. Et cette affaire me regarde particulièrement.

— Vous saurez lutter?

— Ne vous tourmentez pas, Comte, je suis très, très entêtée et quand je veux quelque chose...

— Tiens, tiens, tiens! s'exclama M. de Nozières sur un ton narquois, on ne le dirait jamais à votre visage paisible et souriant.

— Les apparences sont trompeuses, ne l'oubliez pas, mon cher Arnold, jeta la baronne taquine.

— Oui... murmura-t-il pensif.

Puis, redressant sa tête d'un geste altier, il reprit sur un ton de légère ironie :

— Mais qu'importe le caractère réel ou fictif de Mademoiselle. Nous ne serons pas des époux ordinaires, nous! Chacun sera libre de conserver intégralement sa personnalité, puisque nous ne désirons ni fusions des cœurs, ni fusions des âmes.

Mécontente de cette répartie, la baronne s'agita sur son siège et elle foudroya du regard son beau cousin qui n'eut pas l'air de le remarquer.

Geneviève, elle, s'était penchée vers une botte de mugets et semblait vouloir en aspirer tout l'arôme.

— Marraine, dit-elle doucement, d'une voix impassible, vous possédez vraiment le secret de l'ornementation. Vous êtes une véritable fée. Ici, en une nuit, les fleurs jaillissent comme par enchantement.

— Ah! je voudrais bien détenir le pouvoir que vous m'attribuez, ma petite enfant, bougonna Mme de Ribbes. Je toucherais alors de ma baguette, magique ce vilain comte de Nozières pour lui apprendre à se montrer beaucoup plus poli!

— Hypocrite! voulez-vous dire ma cousine, objecta sèchement le comte.

Puis, presque immédiatement :

— Continuons, si vous le voulez bien, mesdames.

Ni la baronne, ni Geneviève ne répondirent et le comte reprit d'une voix nette :

— Je vous ai déjà expliqué, à vous, Baronne, que je ne disposais que de fort peu de temps pour ce mariage, n'est-ce pas?

« Alors, mademoiselle, pensez-vous que nous pourrions terminer tout cela en un mois?

— C'est un peu rapide, mais non impossible. Et... si vous y tenez...

— J'y tiens!

— Eh bien, Comte, soyez satisfait. Moi-même, j'aimerais autant en avoir fini.

— Avant de commencer! trancha la baronne qui ne se possédait plus. Mon Dieu, mes enfants, jamais je ne m'habituerai à votre stupide mariage de raison!

— Quelle femme romanesque! jeta le comte d'un air de pitié dédaigneuse. Heureusement, ma cousine, que Mlle Langlard est beaucoup plus raisonnable que vous!

Une flamme ardente traversa les yeux de Geneviève. Mais vite elle abaissa ses paupières sur les prunelles lumineuses, et Arnold reprit.

— Maintenant, si vous n'y voyez aucun inconvénient, mademoiselle, je désirerais, avant tout, que notre union fut célébrée, dans la plus stricte intimité, à Saint-Jacques-des-Blats, la petite commune qui dessert Combe-Nègre. Je ne me soucie guère, ajouta-t-il avec apreté, de devenir le point de mire de toute cette population de Saint-Mire qui m'est si hostile et que j'exècre de toute la puissance de mon être!

— Mon pauvre Arnold! lança la baronne moqueuse, vous feriez mieux de réserver toute votre énergie pour des sentiments meilleurs et plus plausibles!

— Comment! plus plausibles! objecta le comte avec violence. Vous voudriez peut-être que je les aime, vos mauvaises langues de Saint-Flour qui, si elles l'avaient pu, m'auraient conduit au baignoire!

En prononçant ces dernières paroles, une vive rougeur monta au front de M. de Nozières et un instant il resta silencieux, les sourcils contractés, un pli amer au coin des lèvres.

— Cher Comte... dit alors Geneviève en s'inclinant un peu vers Arnold, oubliez généreusement tout cela, voulez-vous? Au reste, il ne saurait être question de célébrer notre mariage ici, car tout comme vous, j'ai en horreur ces sortes d'assistances mondaines, curieuses et bavardes. Une bénédiction nuptiale demande le calme et le recueillement.



Les voisins disent: "SEPT ENFANTS — et toujours avec des vêtements immaculés!"

"Tous les vêtements illustrés ci-dessus ont plus de deux ans d'usage."

"Mon quatrième enfant était bébé quand je commençai à employer le Chipso", dit Mme Homer Clark. "Et combien je trouvais plus facile de faire mes gros lavages avec le Chipso! Je fis beaucoup MOINS DE FROT-TAGE... le blanc devint PLUS BLANC... les couleurs NE CHANGERENT PLUS."

savon pour garder l'eau savonneuse. "Mais ce qui rend Chipso le plus économique c'est qu'il est SUR POUR TOUT. Je puis faire tous mes lavages avec ce seul savon — même pour les choses les plus délicates. Et je tiens à vous dire que Chipso est aussi excellent pour les couvertures! Quand Chipso a détaché la saleté, je n'ai pas à frotter: les couvertures ne rétrécissent donc pas."



"Je finis à bonne heure ce gros lavage"

"Chipso élimine tant de besoins qui étaient toujours fatigants! Ce qui devait tremper toute une nuit n'a qu'à rester 15 minutes dans l'eau de Chipso. Les durs frottages et l'ennui constant du bouillage sont désormais inutiles. Et l'on admire beaucoup la blancheur de mon linge lavé. 'Votre linge est si joli sur la corde', disent mes voisines. 'Il a l'air si propre.'"

"Pour laver vite la vaisselle, sans briser les mains — employez Chipso"

"Il est très économique de se servir de Chipso pour le lavage de la vaisselle parce qu'un peu de Chipso donne beaucoup d'eau savonneuse. Après avoir utilisé Chipso pendant neuf années, je dis que si un savon peut garder aussi bien que Chipso les mains douces malgré le lavage quotidien de la vaisselle, vous pouvez être certain qu'il est tout à fait sûr pour tout le linge."

Achetez du Chipso cette semaine. Chipso est PLUS SAVONNEUX. C'est pourquoi il opère aussi sûrement que rapidement en toute occasion.



CHIPSO prolonge la durée du linge

FABRIQUE AU CANADA

Saint-Jacques-des-Blats me convient beaucoup mieux, je vous le certifie.

Après ces dernières paroles, le comte tourna vivement les yeux sur la jeune fille et, pendant quelques secondes, il l'examina attentivement d'un regard presque doux. Puis, d'un air grave, il s'inclina lentement, tandis qu'un « merci » prononcé avec une certaine ferveur tombait de ses lèvres.

Bientôt, M. de Nozières reprit la discussion, mais Geneviève n'écoutait plus. Il lui semblait soudain qu'elle venait d'être empoignée par la marée montante, que les vagues l'emportaient loin, bien loin, vers les gouffres de la mer. Une sorte de vertige intérieur l'avait saisie et elle se demandait avec terreur si elle allait parvenir à cacher sa détresse.

Alors, pour se donner du courage, elle reporta ses regards sur le visage distingué de M. de Nozières, ce visage qu'elle aimait tant, ainsi que toute sa personne et d'où ressortait une impression de force et d'autorité qui en faisait un homme supérieure, conscient de sa valeur.

Rien n'attire les femmes comme les tâches difficiles ! et c'en était une, vraiment, Geneviève le comprenait, que d'être la femme d'Arnold ! Et cependant, comme cette aventure l'attirait avec son inconnu plein d'un effrayant mystère !

#### Chapitre IV

##### Journal de Geneviève

16 avril.

Arnold avait raison, la lutte a été chaude. Mon père aurait presque jeté Marraine à la porte, hier soir, quand elle est venue lui demander ma main pour M. de Nozières. Mais où son étonnement est arrivé à son comble, c'est lorsqu'il comprit que je ne repoussais pas cette demande en mariage.

Tout d'abord, il a cru que je ne devais point posséder toute ma raison et peut-être éprouve-t-il encore ce sentiment, tellement les regards qu'il abaisse sur moi moi sont empreints de surprise anxieuse.

Jamais encore il ne m'était arrivé de soutenir un assaut aussi rude avec autant de calme et de doux entêtement. J'ai entendu les pires choses sur M. de Nozières, sans que pour cela je me sois départie d'une belle sérénité qui a été ma force.

Avec Gabriel, la discussion s'est montrée plus pénible, quoique moins violente. Je comprends si bien que ma résolution l'offense et le peine tout ensemble ! Mais, tout comme père, il n'a pu que s'incliner devant une volonté inébranlable.

Dans cette détermination, il me semble bien que j'ai été soutenue par Dieu même. La réalisation de ce mariage était peut-être inscrite au grand registre du Ciel, de toute éternité. La Providence, dans un but qui me reste inconnu, me réservait sans doute cet Arnold de Nozières ? Mais j'ai beau me répéter tout cela à satiété, je n'en reste pas moins inquiète et légèrement tremblante en face de l'avenir, maintenant que mon mariage est définitivement décidé.

Quelle influence aurai-je sur le comte ? Bonne ou mauvaise ? Ah ! je voudrais tant changer son âme et son cœur ! Détruire aussi ce scepticisme malsain qui est en lui ! Mais il se montre si rebelle que, déjà, à la seule pensée d'intervenir dans sa vie, mon beau zèle m'abandonne.

Au reste, on n'entreprend pas une conversion contre la volonté d'un être pensant à moins d'en avoir le droit. Et ce droit, je ne puis le tenir que d'Arnold lui-même... et j'ai peur, bien peur qu'il ne me le donne jamais !

Tout mon être se contracte devant son implacable froideur. Je voudrais être éloquente et je ne suis que déplorablement banale, presque aussi indifférente, en apparence, que lui-même.

Pourtant, hier, chez Marraine, à la fin de cette première, et décisive entrevue, mon cœur se serrait dans l'attente vaine du mot affectueux qui m'eût été si doux à recevoir. Mais hélas ! il m'a doué avec une impassibilité presque offensante pour moi, comme si nous n'avions dû jamais nous revoir.

Et cependant, mon Dieu ! nous étions déjà presque fiancés !

19 mai.

Encore un jour et je serai sa femme !

Si je n'étais pas aussi sottement pétrie de sentimentalité, je n'aurais guère eu la possibilité, pendant nos si courtes fiançailles, de m'attacher au comte de Nozières. Durant ce mois écoulé, c'est à peine si je l'ai vu quatre misérables fois !

Ah ! non, il n'a rien exagéré en m'avouant un jour qu'il s'appliquerait à détruire toutes mes illusions ! S'il m'en reste encore, c'est bien qu'elles sont tenaces ! Et malgré tout, je sens intensément que si Arnold le désirait, il serait celui que j'aimerais de tout mon être. J'ai toujours préféré les forts, les violents, les hommes capables de porter sans fléchir le poids d'une volonté. Est-ce ma faute ?

Mais suis-je franche, en écrivant qu'il serait celui que j'aimerais ? Ne devrais-je pas plutôt m'avouer que je l'aime déjà éperdument !

Et les yeux fermés devant le vertige, je m'écrie : « Où vais-je ? mon Dieu, où vais je ! »



Les cloches de la modeste église de Saint-Jacques-des-Blats carillonnaient à toutes volées et devant le porche, déjà une foule de montagnards étaient groupés dans l'attente.

Le mariage du comte de Nozières, en la petite paroisse de Saint-Jacques, avait non seulement surpris toute la population, mais encore délié toutes les langues. Si l'on connaissait peu Arnold, qui s'était toujours montré fort distant, l'on n'ignorait rien des histoires de son passé, qui se chuchotaient de burons en burons, de villages en villages. Selon le caractère de chacun, on le décriait ou on le défendait, mais à cette minute, tout ce monde rassemblé là était animé de la même curiosité dominante, anxieuse de

connaître la troisième épouse du riche propriétaire de Combe-Nègre.

Un remous se fit soudain dans la masse compacte des spectateurs, car les grandes portes de l'église, en s'ouvrant, grincèrent sur leurs gonds et, bientôt, la haute stature du comte de Nozières apparut sous la voûte ogivale.

A son bras, une jeune femme très fine, très jolie, très élégante dans sa vaporeuse toilette blanche, souriait à tous ces montagnards réunis là, sur la petite place rustique, et son sourire était si doux qu'un murmure de satisfaction parcourut toute la foule.

C'était bien, vraiment, la première des comtesses de Nozières qui offrit cet air bienveillant et simple, cette mansuétude du regard qui charmait malgré soi.

Mais le comte, lui, présentait, tout comme par le passé, une physionomie hautaine et froide qui en imposait. Pour tous ces braves gens accourus par curiosité, il n'eut aucun regard. Une contraction de sourcils ombrageux leur fit même comprendre son mécontentement de les trouver là, et il esquissa un geste d'impatience au chauffeur qui ne rangeait pas assez vite, à son gré, la voiture contre le seuil même de l'église.

Quelques rares personnes suivaient le couple et bientôt, la dernière automobile disparue, tout redevint calme dans le paisible village de Saint-Jacques-des-Blats.

Geneviève, qui ne connaissait de cette contrée que Vic et ses alentours, contemplait avec un ravissement profond cette partie si pittoresque de la haute vallée de la Cère, encadrée de montagnes élevées. A un moment, l'espace d'une seconde, elle aperçut, au-dessus d'autres monts, le sommet du Plomb encore recouvert de neige. Elle aurait bien voulu interroger Arnold sur tout ce pays qui allait devenir sien, mais le comte, profondément rêveur, ne semblait pas se soucier de sa présence : ses regards éni-

matiques étaient fixés obstinément sur la gorge sauvage que la voiture côtoyait.

A quoi ou à qui pensait-il ? A elle, Geneviève ? Ou à son orageux passé ? Un instant, la jeune femme se le demanda avec une âpreté et une jalousie encore jamais éprouvées.

Pour se remettre un peu, elle se pencha à la portière, où elle aspira profondément l'air frais tout imprégné de ces senteurs aromatiques qui sont l'âme même de ce pays. Sous la rude caresse du vent, son visage pâle se rosissait un peu, mais c'était bien plutôt sous l'impulsion d'une idée soudaine, d'une idée dominante qui venait de surgir en son esprit : Pour Geneviève, il ne suffisait plus d'aimer, elle désirait encore être aimée ! Et quelle victoire cela serait, de rendre amoureux cet homme volontaire, dédaigneux et glacial ! A cette pensée, la jeune femme sentait sa tête se perdre, et l'ardent désir qu'elle avait nourri à son insu, lui mordait le cœur et lui séchait la gorge.

Bientôt l'automobile s'arrêtait à la station du Lioran, devant l'hôtel des Touristes, où un lunch attendait les invités de M. de Nozières.

Ces invités n'étaient autres que le général Langlard, Mme de Ribbes ; Mlle Gertrude, la sœur d'Arnold ; Gabriel Ferval ; l'ami intime de Geneviève, Antoinette Mareuil et son ami ; enfin M. de Rocilhac, un vieil ami des de Nozières.

Tandis que Geneviève, en compagnie d'Antoinette, s'éloignait un instant, pour retirer son grand voile de dentelle, le général, avec des mines de conspirateur, abordait la baronne.

— Chère amie, dit-il presque bas, j'accours près de vous afin que vous rassuriez mon inquiétude paternelle. Je subis tellement l'impression que Geneviève, en épousant M. de Nozières, vient de commettre la plus grande sottise de sa vie !

— Allons, allons, Général, un peu de calme ! riposta Mme de Ribbes. Voilà une heure à peine que votre fille est comtesse de Nozières, quelle crainte pouvez-vous donc déjà imaginer ?

— En tout cas, mon ami, vous n'aurez rien à vous reprocher, puisque c'est Geneviève elle-même qui a voulu ce mariage.

— Elle l'a voulu... elle l'a voulu. Pardon, Baronne, soyez franche. Ne l'avez-vous pas un peu incitée à cette malheureuse détermination ?

— Ah ! non Général ! je tiens à me disculper sur l'heure ! Je vous certifie qu'après lui avoir fait part des intentions de mon cousin, j'ai laissé ma filleule entièrement libre. Elle s'est donnée une nuit pour réfléchir et, le lendemain, je recevais sa réponse.

— Voyez-vous, chère amie, déclara le général en se grattant le crâne, jamais je n'ai compris la mentalité des femmes et je pense ne jamais y parvenir.

« Refuser tant et tant de partis convenables, parfaits en tous points, pour finir par accepter M. de Nozières ! Eh bien ! cela dépasse mon entendement ! Ma parole ! il faut que Geneviève ait quelque peu perdu la raison. »

Au même instant, celle-ci réapparaissait au seuil de la grande salle fleurie. Dans sa toilette d'un blanc crémeux, Geneviève était idéalement belle. Arnold l'enveloppa d'un long regard, tandis qu'elle avançait d'un pas lent, rythmé et souple.

M. de Rocilhac, qui n'attendait plus que la jeune femme pour commencer un toast, dès l'apparition de cette dernière, leva son verre et, en quelques phrases habilement tournées, sut exprimer, d'une manière discrète et fort courtoise, des vœux ardents pour le bonheur des nouveaux époux.

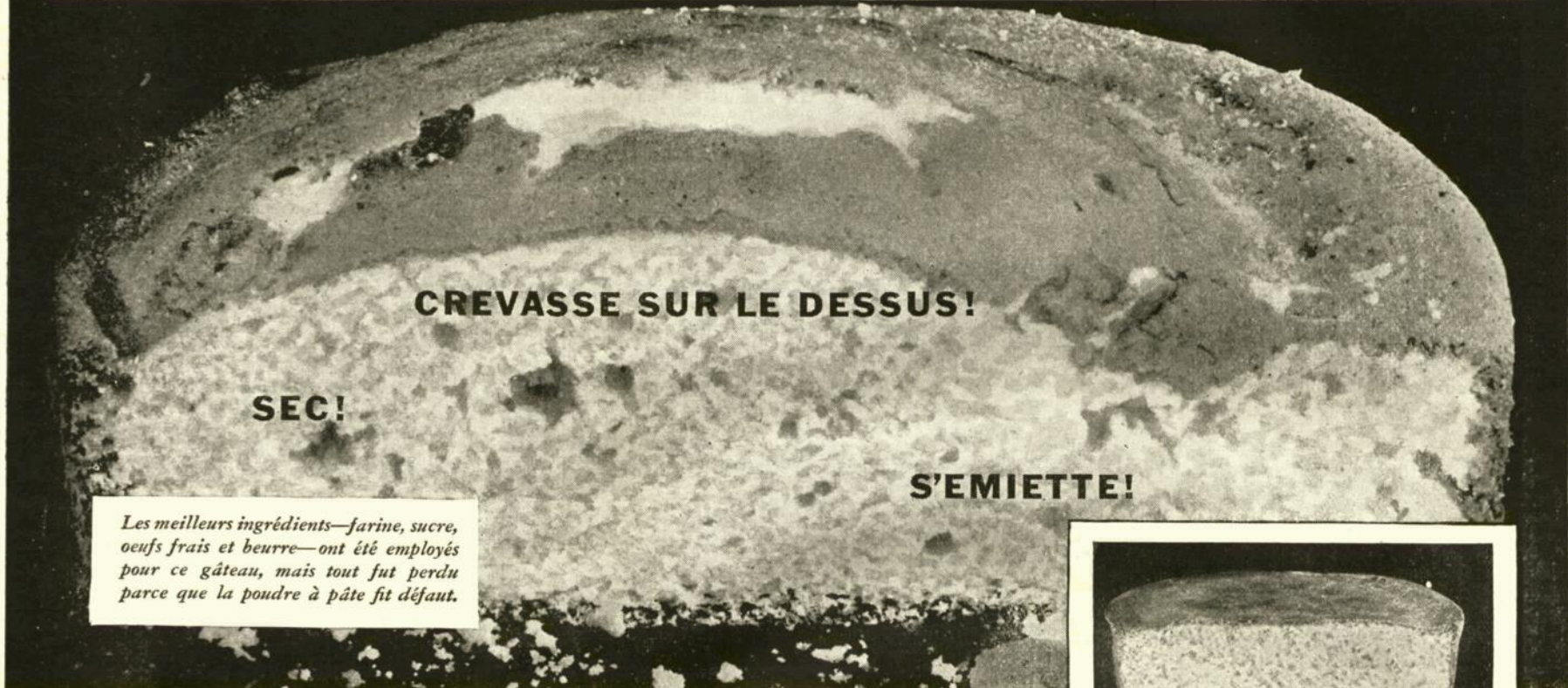
Arnold écoutait avec un vague sourire moqueur aux lèvres et un brin d'ironie dans le regard. Geneviève, elle, offrait un visage de sphinx. Ses traits fins et réguliers empruntaient une expression énigmatique aux deux grands yeux graves, étrangement fixés. Elle semblait n'être pas là dans cette salle mais loin, bien loin de tous ceux qui l'entouraient et, cependant, lorsque M. de Rocilhac approcha sa coupe de cristal de celle de Geneviève, celle-ci n'esquissa aucun geste de surprise, elle n'eut vraiment pas l'air de sortir d'un rêve.

Maintenant, elle buvait avec délices, à petits coups, son vin glacé, en levant sa jolie figure pâle aux lèvres très rouges, aux dents très blanches.



GINGER ROGERS et FRED ASTAIRE. — Les deux vedettes du cinéma et danseurs qui obtiennent en ce moment le plus de succès au cinéma.

Ne vous exposez pas à un pareil fiasco—  
**Moins de 1¢ de "Magic" suffit**  
 à protéger vos gâteaux

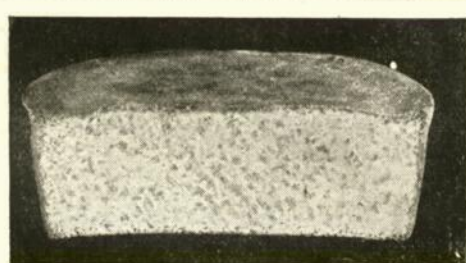


**CREVASSE SUR LE DESSUS!**

**SEC!**

**S'EMIETTE!**

*Les meilleurs ingrédients—farine, sucre, oeufs frais et beurre—ont été employés pour ce gâteau, mais tout fut perdu parce que la poudre à pâte fit défaut.*



**FAIT AVEC LA "MAGIC"**

Avec la Poudre à Pâte "Magic", votre pâte lève toujours à la perfection. Vous obtenez ainsi des gâteaux comme celui-ci, légers, de consistance égale et délicieux!

Rien ne sert de confier de coûteux ingrédients à une poudre à pâte douteuse—alors que la "MAGIC" coûte si peu cher

VOUS mettez tout naturellement dans votre gâteau du sucre, du beurre, des œufs, du lait et de la farine de bonne qualité . . .

Mais choisissez-vous avec autant de soin votre poudre à pâte ?

Vous y perdez à employer une poudre à pâte inférieure. Elle ne peut que vous donner un gâteau sec et sans goût . . . quand elle ne vous fait pas rater complètement votre gâteau—et gaspiller tous ces ingrédients!

C'est pourquoi les bonnes ménagères fières de leurs gâteaux ne connaissent pas autre chose que la Poudre à Pâte "Magic".

On peut se fier absolument à la "Magic". Elle fait toujours lever la pâte à la perfection et donne de beaux gâteaux savoureux et d'une fine texture.

Pourtant, la "Magic" coûte si peu cher que tout le monde peut se la payer. Il vous en faut pour moins de 1¢ pour réussir un gros gâteau à trois étages!

Ne vous exposez pas à des échecs alors qu'il est si facile de réussir tous vos gâteaux avec la —Poudre à Pâte "Magic". Commandez-en une boîte chez votre épicière—dès aujourd'hui!

**NE CONTIENT PAS D'ALUM**—Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alum, ni aucun ingrédient nuisible. FABRIQUEE AU CANADA



*Demandez le nouveau Livre de Cuisine "Magic" pour cuire à la maison. Nombreuses recettes éprouvées . . . Postez le coupon!*

GILLET PRODUCTS LP-10  
 Fraser Avenue, Toronto 2

**Veillez m'envoyer gratuitement un exemplaire de votre fameux Livre de Cuisine "Magic".**

Nom \_\_\_\_\_  
 Rue \_\_\_\_\_  
 Ville \_\_\_\_\_  
 Prov. \_\_\_\_\_

*Les plus grandes autorités culinaires du Canada emploient et recommandent la Poudre à Pâte "Magic"*

Voici ce qu'en dit Miss Ann Adam, la chroniqueuse culinaire bien connue du "Canadian Home Journal": "Dans le choix des ingrédients destinés à mes recettes, je songe à trois choses essentielles—l'économie, la valeur nutritive et la réussite. La Poudre à Pâte "Magic" remplit ces trois conditions. On n'y regagne jamais à utiliser une poudre à pâte douteuse. J'emploie et je recommande la "Magic" parce que je sais, d'expérience, qu'elle est absolument recommandable."

**Essayez ce délicieux Gâteau "Magic" aux abricots**

**GATEAU:** Mesurez 1½ tasse de farine à pâtisserie tamisée une fois; ajoutez ½ tasse de "cornstarch", 3 c. à thé de Poudre à Pâte "Magic" et ¼ de c. à thé de sel. Tamisez ensemble 3 fois. Défaites en crème ½ tasse de beurre jusqu'à consistance blanche et légère, en ajoutant graduellement 1 tasse de sucre fin; ajoutez le jaune d'un œuf et mélangez. Ajoutez 1 c. à soupe de purée d'abricots, puis les ingrédients secs tamisés en alternant avec ¾ de tasse de lait. Ajoutez 1 c. à thé d'extrait

d'amandes. Une fois le mélange bien lisse, incorporez-y les blancs de 3 œufs battus ferme. Faites cuire dans 2 moules à gâteau bien graissés, de 15 à 20 minutes, au four modéré de 250° F. Laissez refroidir.  
**GLACAGE:** Battez 3 c. à soupe de beurre jusqu'à consistance légère, ajoutez 1 jaune d'œuf et battez. Ajoutez graduellement du sucre en poudre tamisé (environ 4 tasses) et 4 c. à soupe de purée d'abricots. Ajoutez 1 c. à thé d'extrait d'amandes. Battez jusqu'à ce

que le mélange garde sa forme. Étendez entre les étages ainsi que sur le dessus et les côtés du gâteau.  
**PUREE:** Lavez comme il faut ¼ de liv. d'abricots évaporés. Faites tremper dans juste assez d'eau tiède pour recouvrir. Une fois mous, ajoutez ½ tasse de sucre granulé et cuisez de 15 à 20 minutes ou jusqu'à ce qu'assez mous pour passer par la passoire. (Cette purée se conserve quelque temps dans un pot en verre, toujours ainsi prête à servir.)



## Le Soda "Cow Brand" CONSERVE aux DENTS tout leur éclat

Versez simplement un peu de "Cow Brand" dans votre main, recueillez-le avec une brosse à dents humectée puis brossez-vous copieusement les dents de bas en haut et de haut en bas. Après que vous les aurez ainsi brossées régulièrement pendant quelques jours au "Cow Brand", vos dents acquerront une beauté et un éclat nouveaux. Vous vous sentirez aussi la bouche propre et fraîche. La douce alcalinité du soda est suffisante pour faire disparaître les taches et les décorations sans détériorer l'émail délicat des dents.

Quand l'on a besoin de Bicarbonate de Soude, l'on peut en toute confiance employer le "Cow Brand". Sa pureté insurpassée est une garantie de sécurité à qui s'en sert pour fins médicinales. Seulement quelques cents le paquet.



Gardez un paquet supplémentaire de "Cow Brand" dans la salle de bain.

## PAIN D'ÉPICE AU LAIT SUR

Versez une tasse de lait sur dans un bol à mélanger et tamisez-y 1 3/4 cuillerée à thé de Soda "Cow Brand". Lorsque bien mélangés, ajoutez 1 tasse de mélasse, 2 1/2 tasses de farine tamisée avec 2 cuillerées à thé de gingembre et 1/2 cuillerée à thé de sel. Ajoutez alors 4 cuillerées à soupe de graisse composée fondue et battez copieusement.

Versez dans une casserole ou une lèche-frite graissée, ou bien dans des moules à muffins graissés et faites cuire vingt-cinq minutes au four, à 350 degrés F. Servez tel quel ou avec crème fouettée, sauce à la guimauve, chocolat chaud ou sauce aux pommes. Les recettes qui paraissent dans nos annonces ainsi que celles qui se trouvent dans notre brochure "Bonnes Choses à Manger" ont été éprouvées dans notre propre cuisine-laboratoire.

ENVOYEZ CE COUPON PAR POSTE

CHURCH & DWIGHT LIMITED,  
2715, rue Reading, Montréal.

Veuillez m'envoyer vos brochures gratuites décrivant les utilisations du Soda à Pâte "Cow Brand" pour fins médicinales et culinaires.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

51P

METTEZ VOS NOMS ET ADRESSE EN IMPRIMÉ

R-20

Gabriel Ferval, qui se trouvait non loin d'elle, s'oubliait à la contempler et ses yeux étaient à la fois emplis de reproches et pleins de tristesse.

Le comte, qui surprit ce regard, éprouva un vif mécontentement et un pli de colère vint barrer son front.

Si lui, Arnold, jugeait à propos de n'être pas amoureux de sa femme, il n'entendait pas qu'un autre le fût, et ce petit docteur, qui ressemblait fort à un prétendant éconduit, possédait le don de lui donner sur les nerfs.

Au reste, en aurait-on bientôt fini avec ce lunch qui paraissait vouloir s'éterniser ! Mareuil venait d'entamer une conversation ridicule sur l'économie politique et comme le général ne partageait pas ses vues, il discutait avec des éclats de voix de stentor.

Visiblement énervé, M. de Nozières, se penchant vers Geneviève, demanda brièvement, d'une voix basse :

— Vos vêtements de voyage sont bien ici, à cet hôtel, ainsi que j'en avais témoigné le désir ?

— Oui, oui, soyez tranquille.

— Très bien. Et maintenant, il faut que vous sachiez que nous ne monterons pas à Combe-Nègre ce soir. Nous allons partir immédiatement en auto pour rejoindre un rapide, soit à Lyon, soit à Tarascon. Je vais consulter un indicateur dans un instant je vous préviendrai.

— Comment ! s'exclama Geneviève, nous partons en voyage ?

— Apparemment !

— Pourquoi ne m'en avoir point parlé plus tôt ?

— J'aurais été bien en peine de le faire ! riposta Arnold, car j'ignorais moi-même que je déciderais ce voyage ! Mais maintenant, j'ai hâte de partir d'ici.

La jeune femme ne put réprimer un geste d'émoi et pendant quelques secondes, elle promena autour d'elle un regard chargé d'inquiétude, presque angoissé.

Le comte, auquel rien n'échappait, s'écria d'une voix sarcastique :

— Vous hésitez à me suivre ? Je vous fais peur ?

Alors, Geneviève redressa la tête et, l'enveloppant du charme de son sourire

et de son regard, elle murmura, très calme :

— Que voulez-vous, Arnold, je ne puis vous cacher que pour les débuts de notre intimité, la solitude de Combe-Nègre m'attirait tout particulièrement.

Accoudée sur une crédence ancienne, il y avait une grâce pensive dans l'attitude de la jeune femme. Un rayon de soleil glissant entre les stores, caressait la blancheur du cou incliné et détachait en lumière les bouclettes de ses cheveux châtains.

Irrité par tant de grâce et de beauté, Arnold détourna vivement les yeux du blanc visage et il murmura d'une voix mordante :

— Il me plaît d'agir ainsi, vous n'avez donc plus qu'à hâter vos préparatifs !

Avec une légère ironie, Geneviève s'inclina mais elle sentit son cœur se crispier et elle ferma les yeux pour dérober au comte de Nozières la douloureuse déception que venaient d'y jeter ses dures paroles.

Mais quand elle les rouvrit, Arnold avait disparu. Rêveuse, elle regarda autour d'elle et, dans leur incursion à travers la salle, ses yeux rencontrèrent ceux du docteur qui semblaient la contempler avec une tendre pitié, et aussi les regards de Mlle Gertrude, dans lesquels Geneviève crut déchiffrer une expression de raillerie méchante.

Exaspérée par ces deux attitudes, brusquement la jeune femme quitta la pièce pour gagner sa chambre, où elle se déshabilla avec une ardeur qui frisait la colère.

Désirant rester seule, elle renvoya Catherine Chenevasse qui avait reçu l'ordre de se tenir à la disposition de la comtesse de Nozières. Mais, pour l'instant, Geneviève n'était pas d'humeur à supporter une femme de chambre. Elle avait besoin de se reprendre, de se composer un visage où personne ne verrait le reflet de ses pensées et de ses sentiments.

Et pourtant, quelle idée fixe martelait son front depuis cette minute où elle avait décidé, soudain, qu'il lui fallait à tout prix conquérir le cœur d'Arnold.

Comment s'y prendrait-elle ? Ce n'était ni le lieu, ni le moment de s'en inquié-

ter, mais elle n'ignorait pas que la persévérance de chaque jour, de chaque heure, à souvent raison des plus grandes difficultés.

D'une volonté ardente, malgré ses dehors de bienveillante douceur, Geneviève était de ces femmes qui poursuivent une idée, un désir, sans se rebuter devant les pénibles débuts et la lenteur des moyens. Elle aimait Arnold et elle voulait s'en faire aimer. Cela était passé en son esprit à l'état de gageure. Allait-elle donc dès le premier jour, se décourager définitivement ?

Vaillante, elle se redressa, étendit un léger soupçon de rose sur ses joues trop pâles, donna une chiquenaude à la colerette plissée de sa blouse de soie jonquille, passa la veste de son tailleur marine, puis après s'être emparée de ses gants et de son manteau de voyage, elle sortit de sa chambre.

Entre temps, la baronne de Ribbes avait accaparé le comte.

— Mon cher Arnold, lui disait-elle en lui tapotant familièrement le bras de son face-à-main, promettez-moi que vous ne merez jamais regretter de m'être occupée de votre mariage ?

« Je vous ai trouvé une petite femme délicieusement jolie, douce et charmante, n'allez pas nous la transformer en un tournaïen.

— De grâce, chère cousine, expliquez-vous, dit le jeune homme en s'inclinant ironiquement.

— Votre misanthropie est si décevante, Arnold, que je vous demande de bien vouloir la délaisser un peu lorsque vous serez aux côtés de Geneviève. Vous la décourageriez dès le premier instant, cette petite ! Laissez-lui donc l'espoir, qu'elle a sans doute conçu, de vous faire un peu de bien.

— Le seul bien que ma femme puisse me procurer, chère amie, serait surtout de ne pas empiéter sur ma vie intime. Je crois m'être assez expliqué sur ce sujet pour penser que Geneviève me laissera tranquille.

« Me faire du bien ! continua-t-il avec un petit rire sarcastique, quelle idée, vraiment ! Mais apprenez donc que je n'ai jamais demandé l'aumône de la plus petite parcelle de pitié ! J'ai horreur des indiscrets et des dévouements inutiles. J'espère que Geneviève le comprendra, si elle ne l'a déjà compris.

Mme de Ribbes examina son cousin avec beaucoup d'insistance et une ombre d'inquiétude s'abattit soudain sur tout son visage.

— Mon cher enfant, vous m'effrayez ! s'écria-t-elle. Vous vous engagez dans votre nouvelle voie avec un autoritarisme qui ne me dit rien qui vaille ! Mon Dieu ! serait-il possible qu'il ne restât plus en vous un atome de bonté ! Que l'Arnold de vos vingt ans ne subsistât plus !

— Baronne, souvenez-vous des vers du poète :

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,  
Traversé çà et là par de brillants soleils ;  
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,  
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits  
[vermeils.]

— Arnold, tout de même, vous n'allez pas m'obliger à penser que vous êtes un homme aussi blasé que l'était Baudelaire et que votre âme soit aussi sombre ! Laissez-là les vers impeccables de ce mauvais sujet, pour attendre avec sérénité les douceurs que la destinée vous réserve peut-être encore.

— Chère cousine, riposta le comte avec un sourire mi-malicieux, mi-railleur, laissez, si vous me le permettez, cette conversation romanesque pour nous dire au revoir. J'aperçois Geneviève, là-bas, qui m'attend pour le départ. Et si nous voulons rejoindre un rapide à Lyon, il n'est que temps de filer en auto.

— Comment, vous n'allez donc plus à Combe-Nègre ?

— Non, chère amie, dit le comte un brin moqueur, nous allons, Geneviève et moi, effectuer un classique voyage de noces.

— Ah ! par exemple, Arnold, vous êtes part trop déconcertant ! s'écria Mme de Ribbes. Vous aviez hâte d'en avoir fini avec votre mariage, pour remonter travailler dans le calme de votre pittoresque manoir, et voilà que vous avez décidé tout à coup d'un petit voyage !

— Je redoute la solitude de Combe-Nègre, trancha M. de Nozières, avec ce ton d'ironie courtoise qui laissait tou-



Une belle tête de Marocaine de la race des Berbères.

jours ses interlocuteurs indécis sur le fond de sa pensée.

Et comme Mme de Ribbes le regardait avec des yeux pleins d'étonnement, il ajouta dans un petit rire nerveux :

— Votre filleule est trop séduisante, chère amie et je ne vous cache pas que je l'eusse préférée plus ordinaire.

— Ah ! cela ne s'est jamais vu ! s'exclama la baronne en riant. Se plaindre que la mariée est trop belle !

Puis, redevenant soudain sérieuse, elle ajouta tout près de son petit cousin et en plantant droit son regard dans ses yeux :

— Arnold... auriez-vous peur de vous laisser séduire, par hasard ?

Le comte souleva légèrement les épaules.

— Séduire, non, riposta-t-il avec une nuance de dédain, mais agacer, peut-être...

Puis, brusquement :  
— Permettez que je m'éloigne, chère cousine, j'ai deux mots à dire à mon chauffeur.

D'un mouvement de tête, la baronne acquiesça et, fort perplexe dans ses réflexions, elle suivit d'un regard profondément scrutateur le comte Arnold de Nozières.



Installée dans un sleeping-car qui se rendait en Italie, Geneviève rêvait, tout en contemplant le ciel qui se teintait d'orange. Un instant, elle suivit des yeux le paysage lyonnais, mais bientôt elle les ferma comme prise de lassitude.

A vrai dire, leur randonnée en auto de Saint-Flour à Lyon avait un peu rompu son corps. Conducteur irréprochable, amateur de vitesse, M. de Nozières avait tenu à diriger lui-même sa voiture; aussi, fut-ce d'une allure un peu folle que Geneviève partit vers sa nouvelle destinée.

Une demi-heure avant le passage du rapide de Perrache. Néanmoins, ils avaient eu le temps de diner et maintenant, le train qui allait à Gênes, emportait vers l'inconnu Geneviève Langlard, comtesse de Nozières.

A travers la porte vitrée, elle apercevait son mari qui, debout dans le couloir, fumait un cigare. Sa tête altière se découpait sur le fond clair du ciel et, un instant, la jeune femme contempla son fin profil aristocratique et la grâce forte de son corps qui lui donnait tant d'aisance dans les mouvements.

Un soupir s'échappa de sa poitrine. Alors, brusquement, elle saisit un sac de cuir qui était placé sur une tablette tout près d'elle et en retira son cher cahier mauve. Avec une petite clef d'or, elle ouvrit le fermoir à serrure et se mit à écrire :

21 mai, 8 h. 1/2 du soir.

« Ah ! quel repos et quelle douceur ce serait de ne plus lutter pour retenir le masque qui m'opprime, qui m'étouffe ! De lui avouer que je l'aime, que je suis une pauvre petite chose qui cache sa désespérance infinie, parce qu'elle n'est pas aimée, elle... »

« A cette minute, je ne me sens qu'une frêle enfant, ivre du désir de reposer ma faiblesse contre sa force, d'appuyer sur son épaule, sur son cœur, ma tête endolorie et de me laisser bercer par les mots très tendres qu'il devrait me murmurer. »

« Hélas ! rien de tout cela ne sera. Les mots très tendres ne tomberont pas de ses lèvres dédaigneuses et moi, je dois appeler à l'aide mon orgueil, tout mon orgueil qui est ma seule défense. »

Un claquement sec; c'est le cahier qui se referme sous les doigts fébriles de Geneviève. Elle vient d'apercevoir le comte qui, après avoir jeté son cigare, a remonté la vitre et fait mine de s'approcher de leur compartiment.

Vite, la jeune femme glisse le « cher confident » dans le sac de cuir fauve; elle redresse le buste et tourne de nouveau ses yeux vers le ciel que les reflets du couchant éclairaient encore.

Un pas souple sur le tapis: c'est Arnold qui pénètre dans le compartiment qu'il a retenu pour leur double solitude. En face de Geneviève, il s'assied. Alors, comme son cœur bat un peu moins vite, la jeune femme tourne la tête vers lui :

— Cette journée à demi ennuagée ne nous promettait pas un soir aussi splendide. Voyez donc, Arnold, comme le ciel est pur et comme cette étoile d'argent brille avec éclat dans l'or pâle du crépuscule !

Avant de répondre, le comte regarda profondément la jeune femme et, à cette minute, ses yeux offraient une expression attirante à donner le vertige.

Sous ce regard, un instant, Geneviève abaissa ses paupières aux longs cils foncés.

— Vous venez de me dévoiler un enthousiasme que je ne vous connaissais pas, Geneviève, dit M. de Nozières, sans trop d'ironie dans l'accent. Je suis heureux que vous sentiez aussi bien les beautés de la nature. car, de cette manière, à Menton où nous descendrons demain matin, vous pourrez jouir en toute plénitude des charmes toujours renouvelés de ce charmant pays.

« Là-bas, vous aurez lieu d'être enthousiaste. Le ciel vous offrira toutes les couleurs et toutes les lumières de l'Orient. « Il semble, disait Saint-Genest, qu'en ce point la nature s'est recueillie et que, par un sublime caprice, elle a appelé, du Nord et du Midi, ses plus merveilleuses créations pour former une œuvre incomparable. »

— Je suis bien aise de savoir enfin où vous m'emmenez, dit Geneviève avec un sourire légèrement malicieux.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas interrogé plus tôt ? riposta vivement Arnold ?

— Et le moyen ? je vous prie ! continua-t-elle un brin taquine.

« Lorsqu'à l'hôtel, vous m'avez prévenue que je devais me préparer à partir en voyage, m'avez-vous donné le temps de vous interroger ? Convenez qu'il ne me restait plus qu'à obéir. D'ailleurs, impossible de vous résister, vous parlez avec une telle habitude de commandement !

Arnold ouvrit ses yeux profonds; un sourire amusé passa sur son visage :

— Vous me semblez dangereusement perspicace, Geneviève, riposta le comte avec un redoublement d'intérêt dans le regard.

C'étaient des yeux bien étranges que les yeux d'Arnold ! Gris, nuancés de vert, tantôt plus clairs, tantôt plus foncés et qui tour à tour devenaient d'un sombre opaque ou lançaient de longs jets de lumière.

L'expression du regard n'était pas moins changeante que la couleur des yeux. Et cette expression qui, à cette minute, s'offrait presque douce, faisait palpiter d'émoi le cœur aimant de la jeune femme. Au reste, chaque fois que les yeux du comte s'appuyaient un peu longuement sur les siens, Geneviève sentait le vertige la gagner.

— Connaissez-vous Menton ? interrogea M. de Nozières.

— Pas du tout. Mes connaissances de la Côte d'Azur se bornent à Beaulieu, mais j'en ai entendu raconter des merveilles.

— Je possède dans cette ville des cousins de ma mère qui depuis fort longtemps attendent ma visite: le vicomte et la vicomtesse de Sergy. J'ai pensé que vous ne vous refuseriez pas de leur être présentée ?

— J'aurais mauvaise grâce, vraiment ! Mais ils sont prévenus de notre arrivée ?

— Oui, par un télégramme que je leur ai envoyé tout à l'heure, de Lyon.

— Et ce vicomte et cette vicomtesse de Sergy sont jeunes ? demanda Geneviève ?

— Deux aimables vieillards, au contraire, qui habitent toute l'année leur superbe villa Daniela. Mais le plus souvent, ils sont entourés de leurs enfants et petits-enfants.

« Ils ignorent totalement notre mariage, votre vue leur sera donc une surprise. Mais je vous prierais de ne pas leur apprendre, demain, que notre union date seulement de la veille. J'abomine ces sortes de taquineries équivoques qui, généralement, se débitent dans ces occasions. Pour des amoureux, passe encore, mais pour un couple raisonnable comme le nôtre, cela deviendrait ridicule !

M. de Nozières avait haché ces mots avec un accent plein de dureté, qui donna le frisson à Geneviève.

Soudainement devenus sombres, les yeux d'Arnold ne conservaient plus au-

(Suite à la page 35)

*Je cachais toujours mes mains rudés et gercées...*

# avant que j'apprisse que la Peau des Mains est *différente*



LES MAINS n'ont pas, comme la figure, une huile protectrice. Elles gercent et deviennent rudés quand elles s'assèchent.



## “QUE TES PETITES MAINS SONT DOUCES”

LE jardinage, les travaux domestiques, le vent d'automne ont-ils endommagé vos mains ? Vent, poussière, saleté, savon, eau, tout cela enlève l'humidité naturelle de vos mains.

Cette absence d'humidité fait perdre à vos mains leur jeunesse: devenues rudés et gercées, elles vieillissent. Les mains, en effet, n'ont pas, comme la figure, une huile protectrice.

Mais ce n'est pas une excuse pour avoir des mains crevassées et rougies. La Lotion Jergens remplace cette humidité perdue...

Ce liquide parfumé pénètre dans les cellules mêmes de la peau, là où l'humidité manque le plus... elle pénètre si bien qu'elle n'est nullement collante!

La Jergens revigore presque instantanément les cellules affaiblies... vos mains

rajeunissent aussitôt, s'adoucissent — l'épiderme rude et calleux devient lisse.

Des épreuves de laboratoire établissent que la Jergens pénètre dans la peau plus efficacement qu'aucune autre lotion éprouvée. Elle ne contient que les meilleurs ingrédients recommandés par les spécialistes pour l'adoucissement et le blanchiment de la peau.

En vente à 25¢, 50¢ et \$1 dans les pharmacies et les grands magasins. Il y a aussi une bouteille commode à 10¢.



**Conserve les mains jeunes en remplaçant l'humidité**

Cette lotion parfumée n'est jamais collante parce qu'elle est toute absorbée — ne reste pas à la surface. Elle redonne l'humidité indispensable aux mains pour être douces et toujours jeunes.

Fabriquée au Canada

# Lotion Jergens

**GRATIS** Un généreux échantillon. Signez et envoyez ce coupon à : The Andrew Jergens Co., Ltd., LP-10

Rue Sherbrooke, Perth, Ontario

Que Jergens rende vos mains douces et souples. Voyez comme elle pénètre dans la peau!

Nom \_\_\_\_\_ (En lettres carrées)  
Adresse \_\_\_\_\_

## QUELQUES ROBES POUR LES STENOS



1822



8235



1823

1826—Une simple toilette pour gr. 14 à 20. Pour 16 : 3 $\frac{3}{4}$  v. de 35", 3 $\frac{1}{2}$  v. de 39" ou 2 $\frac{1}{2}$  v. de 54". 25 cents.

1828—Robe d'un bel effet. Gr. 32 à 40. Pour un 34 : 5 $\frac{1}{2}$  v. de 35" ou 5 v. de 39". Contrastant : 3 $\frac{1}{8}$  v. de 35" ou 39". 25 cents.



1826

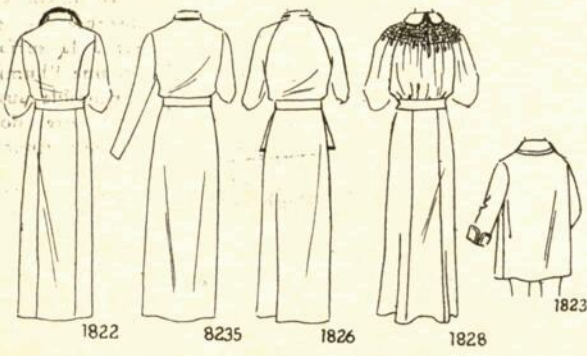


1828

1822—Un joli manteau pour gr. 36 à 52. Un 38 demande : 4 $\frac{1}{8}$  v. de 54". Fourrure si désirée : 1 $\frac{1}{2}$  v. 20 cents.

1823—Manteau de garçonnet. Gr. 1 à 8. Pour un 4 : 2 $\frac{1}{2}$  v. de 36" ou 1 $\frac{1}{8}$  v. de 54". 15 cents.

8235 — Robe pratique pour l'automne. Gr. 14 à 20. Pour un 16 : 3 $\frac{7}{8}$  v. de 35", 3 $\frac{1}{2}$  v. de 39" ou 2 $\frac{1}{2}$  v. de 54". Contrastant : 3 $\frac{1}{8}$  v. de 35". 30 cents.



1822      8235      1826      1828

PATRONS SIMPLICITY. — Si votre marchand ne peut vous les fournir, commandez-les, avec votre remise, à l'adresse suivante : PATRONS SIMPLICITY, Département « P », 8368, rue St-Denis, Montréal, P.Q.



Bâton de Rouge Naturel, Poli à ongles Rose et Mauve



Bâton de Rouge Corail, Poli à ongles Corail



Bâton de Rouge Cardinal, Poli à ongles Cardinal



Bâton de Rouge Rubis, Poli à ongles Rubis



• MME FRANCIS L. ROBBINS, Jr., portant le Poli à ongles Cutex Rubis et le Bâton de Rouge Cutex également Rubis. Mme Robbins est une des beautés les plus populaires de la société new-yorkaise.

# La Mode Décrète:

## HARMONISEZ ONGLES ET LEVRES

**L**EVRES ET ONGLES doivent s'assortir — c'est la dernière mode en maquillage! Et si vous ne vous y conformez pas, vous ne serez certainement pas à la page.

Cela peut vous sembler une difficulté de plus. Mais non. Désormais vous pouvez assortir les deux en un clin d'œil. En effet, Cutex a lancé toute une gradation de bâtons de rouge et de pols à ongles qui s'harmonisent.

### 6 nuances assorties

Choisissez seulement la jolie nuance de Poli Liquide Cutex qui convient le mieux à votre toilette — vous avez le choix entre Naturel, Rose, Mauve, Corail, Cardinal et Rubis.

Cutex est un poli qui s'étend uniformément, sans rayure aucune. Il ne s'efface ni ne s'écaille. Des ongles — même les ongles des orteils, si vous voulez faire du *grand chic* — décorés au Cutex conserveront très bien leur douceur et leur brillant.

Aujourd'hui vous n'avez qu'à compléter la couleur de l'ensemble avec un Bâton de Rouge Cutex qui convient à votre poli à ongles. Le Bâton de rouge Naturel va avec le Poli Naturel, Rose et Mauve. Les Bâtons de rouge Corail, Cardinal et Rubis s'assortissent au Poli Corail, Cardinal et Rubis. Ce n'est pas plus compliqué que cela.

Et n'oubliez pas — le Bâton de Rouge Cutex a la célèbre qualité Cutex. Il est doux et velouté — jamais graisseux. Il s'applique aisément et reste en place. Et vous pouvez être sûre qu'il n'assèchera pas vos jolies lèvres. Rien d'étonnant à ce que cette idée d'assortir les nuances ait séduit le monde entier!

Le Poli Liquide Cutex... Crème ou Clair, avec le pinceau aux poils indéracinables, se vend 35¢ la bouteille à votre magasin habituel. Le Bâton de Rouge assorti Cutex, dans son joli étui émaillé noir, ne se vend que 75¢!

Procurez-vous tout l'assortiment, ou, pour commencer, votre nuance préférée de poli et de bâton de rouge.

Northam Warren, Montréal, New-York, Paris



FABRIQUÉ AU CANADA

Votre nuance préférée de Poli Liquide Cutex et un échantillon de Bâton de Rouge Cutex assorti, avec 3 articles de manucure, pour 14¢...

NORTHAM WARREN LIMITED, Dépt. 5A-10  
980, rue St-Antoine, Montréal, Canada

Ci-joint 14¢ pour l'assortiment Cutex comprenant une nuance de poli et un échantillon de bâton de rouge, tel qu'indiqué: Naturel  Corail  Cardinal  Rubis

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

*Poli à ongles et Bâton de rouge* **CUTEX**

## Le chez soi confortable

*Quand vous rajeunirez votre Cuisine, profitez-en pour y aménager une alcôve à déjeuner. Vous pouvez à peu de frais revêtir ce coin de « tuiles ».*

*Vous pouvez aménager une pièce comme celle-ci dans le sous-sol de votre maison. Cela se fait aisément avec des matériaux de lambrisage en amiante.*





BUFFET FROID OU REVEILLON

Photo 1847 Rogers Bros. Coutellerie du modèle Sylvia.

## LE BUFFET FROID

**S**I VOUS n'avez jamais donné de réception avec buffet, nous vous y engageons, car il ne se peut rien de plus amusant. Cete réception n'exige aucun cérémonial, et, de nos jours où nous n'avons plus la domesticité d'antan, il faut se résigner à recevoir avec moins de faste.

Vous savez qu'il y a trois genres de réception avec buffet. D'abord le service du buffet, en usage pour les grandes réceptions où les invités se tiennent debout. Le menu est nécessairement restreint aux friandises et la tasse est déposée sur l'assiette, parce qu'il faut que les invités aient une main libre. (Ce service n'est plus de bonne compagnie). Cependant il exige que le buffet soit abondamment pourvu, puisque les invités peuvent revenir souvent à la table.

On considère comme service au buffet la distribution de petites tables dont les invités se servent à volonté, ou encore de tables gigognes sur lesquelles ils déposent leurs assiettes.

Enfin il existe un dernier genre de réception avec buffet, le plus apprécié des trois : celui où l'on utilise les tables à cartes, garnies de l'orfèvrerie voulue. Les invités vont chercher les mets qui leur plaisent sur la table de la salle à manger et les apportent sur la table qui leur est échue.

**LINGE DE TABLE :** — Pour la réception avec buffet, on garnit la table comme pour une réception ordinaire, ou comme pour un grand thé. L'usage veut qu'on emploie la plus belle nappe — toute en dentelle, bordée de dentelle ou de toile pur fil. Elles sont plus décoratives que les nappes damassées.

**SURTOUT :** — Il consiste en un bol ou une pièce de milieu en argent, garni de fleurs fraîchement cueillies, (jamais artificielles), disposées aussi naturellement que possible.

**CHANDELIERS OU CANDELABRES :** — Cette garniture peut se composer de quatre flambeaux ragots (bas) ou de deux candélabres à tige longue et unie. Les chandeliers appropriés seront longues, de couleur pastel ou ivoire, sans décor. Si l'hôtesse ne possède qu'un seul candélabre, elle le place au milieu de la table et le fait accompagner de deux paniers de fleurs fraîches, placés de chaque côté.

**COUPES ET PETITS PLATS A AMANDES :** — On en met à chaque bout ou de chaque côté de la table, de façon qu'ils soient facilement accessibles aux convives. Pour le dîner sans cérémonie ou pour le lunch, on autorise les bonbons ou les pastilles de menthe. Mais la table du buffet s'accommode fort bien des bonbons au chocolat et c'est de bon goût.

# Tout ce qu'il faut pour l'automne



1817



1817 — Chapeau, gants et manteau court pour jeune fille. Gr. 14 à 20. Pour un 16:  $3\frac{3}{4}$  v. de 35",  $3\frac{3}{8}$  v. de 39" ou  $2\frac{3}{8}$  v. de 54". 20 cents.

1812 — Robe toute simple pour jeune fille. Gr. 14 à 20. Pour un 16 :  $4\frac{1}{8}$  v. de 35",  $3\frac{3}{4}$  v. de 39" ou  $2\frac{3}{4}$  v. de 54". Contrastant :  $\frac{5}{8}$  v. de 35 ou 39". 20 cents.

1815 — Manteau et robe pour fillette de 10 à 16. Pour un 12 :  $7\frac{1}{2}$  v. de 35",  $4\frac{3}{8}$  v. de 54" 20 cents.

1813 — Très élégante robe pour gr. 14 à 20. Un 16 demande :  $5\frac{1}{8}$  v. de 35",  $4\frac{5}{8}$  v. de 39" ou  $3\frac{3}{8}$  v. de 54". 20 cents.

8236 — Robe de jeune fille de 14 à 20. Pour un 16 :  $3\frac{3}{4}$  v. de 35",  $3\frac{1}{2}$  v. de 39" ou  $2\frac{1}{2}$  v. de 54". Contrastant :  $\frac{3}{4}$  v. de 35" ou 39". 30 cents.

**PATRONS SIMPLICITY** — Si votre marchand ne peut vous les fournir, commandez-les, avec votre remise, à l'adresse suivante :

**PATRONS SIMPLICITY**, Département « P », 8368, rue St-Denis, Montréal, P.Q.



1812



1813



1815



8236



1817

1812

1815

1813

8236

# Toilettes de rue et de sport

1833 — Robe élégante pour gr. 38 à 50.  
 Pour un 40 : 5v. de 35", 4 $\frac{3}{8}$  v. de 39"  
 ou 3 v. de 54".  $\frac{7}{8}$  v. de froncé de 1 $\frac{1}{4}$ ".  
 Contrastant :  $\frac{5}{8}$  v. 20 cents.

1820 — Un mackinaw très pratique pour  
 l'hiver. Gr. 4 à 18. Matériel pour gr. 12 :  
 2 $\frac{1}{4}$  v. de 36" ou 1 $\frac{1}{2}$  v. de 54". 19 pouces  
 de fermeture-éclair. 20 cents.

8240 — Pour dame ou jeune fille, une  
 robe de 32 à 40. Pour 34 : 4 $\frac{3}{4}$  v. de 35",  
 4 $\frac{1}{8}$  v. de 39" ou 3 v. de 54". Contrastant :  
 $\frac{3}{4}$  v. de 35" ou  $\frac{1}{2}$  v. de 39". 30 cents.

1821 — Un manteau très  
 pratique. Gr. 34 à 50.  
 Pour un 40 : 3 $\frac{1}{8}$  v. de  
 54". 1 $\frac{1}{8}$  v. de fourrure.  
 20 cents.

1819 — Un délicieux cos-  
 tume de ski. Gr. de buste  
 32 à 42. Pour 36 : le gi-  
 let, 3 v. de 36" ou 2 v.  
 de 54". Pantalons : 3 v.  
 de 36" ou 2 $\frac{1}{4}$  v. de 54".  
 20 cents.



1833

8240

1821

1819

1820

1833 8240 1821 1819

PATRONS SIMPLICITY — Si votre marchand ne peut vous les fournir, commandez-les, avec votre remise, à l'adresse suivante :  
 PATRONS SIMPLICITY, Département « P », 8368, rue St-Denis, Montréal, P.Q.



## La peau a subi de dures épreuves en été

Avec les premières brises fraîches de l'automne, vous songez davantage aux soins de beauté. Vous faites le bilan de votre garde-robe car dans peu de temps ce sera la saison mondaine; plus que jamais il vous faudra soigner votre teint, et votre apparence personnelle en général.

Dans quelques semaines, vous mettrez définitivement au rancart costumes de bain et équipement de tennis. Malheureusement, il ne vous est pas si facile de vous débarrasser des marques laissées par la chaude saison. Vous traverserez une période de transition où votre peau s'adaptera à un climat plus rigoureux. Période dangereuse ! Toutefois, quelques soins particuliers raviveront les couleurs de la jeunesse et de la bonne santé.

### L'IMPORTANCE DU SAVON

Il peut paraître banal de dire que la peau doit être soigneusement nettoyée. Mais la propreté est si importante et un si grand nombre de femmes ignorent la véritable façon de se laver qu'il n'est nullement malséant d'en parler.

Pendant tout l'été, les glandes sébacées ont eu fort à faire pour combattre et remplacer les cellules mortes de votre peau brûlée par le soleil. Tant que cette surface durcie n'a pas été enlevée par l'usage régulier d'un excellent savon, les glandes ne peuvent donner leur plein rendement.

Le savon destiné à ce traitement contient des huiles douces et certains curatifs qui attendrissent la peau et nettoient à fond toutes les pores. La mousse a aussi pour effet de resserrer les pores, condition indispensable pour avoir une peau fraîche. Ce simple traitement au savon et à l'eau a parfois suffi — en moins de 30 jours — pour faire disparaître comédons, rugosités et autres affections causées par le vent et le soleil.

### CREMES vs PEAU SECHE

Pour celles qui veulent enlever rapidement toute trace de l'été sur la peau, la nécessité d'une bonne crème de beauté sera bientôt évidente.

On vend maintenant, dans tous les bons magasins, des crèmes éprouvées qui stimulent réellement l'action des glandes sébacées. En effet, un ingrédient spécial connu sous le nom d'Elément 576 et incorporé à cette crème, nourrit véritablement la peau et empêche l'apparition prématurée des rides.

### IMPERFECTIONS DE LA PEAU

Pour ma part, je bénis chaque jour celui qui a inventé les nouvelles crèmes à l'épreuve des microbes. Les médecins spécialisés ont découvert que les imperfections de la peau sont le plus souvent causées par l'action infectieuse de certains microbes. On conçoit dès lors l'importance d'employer une crème qui non seulement ne renferme aucun microbe mais aussi les combat efficacement.

Ces crèmes ont le grand avantage de ne jamais nourrir de microbes, même exposées à l'air. Ceci a été prouvé par plus d'une centaines de dermatologistes éminents, dans les laboratoires et dans les cliniques. Ils s'accordent à dire que l'usage d'une crème « stérile » diminue grandement les risques d'infection et empêchent la formation de boutons et autres imperfections de la peau.

Inutile de dire que la fabrication de telles crèmes est toujours confiée à de véritables experts de grande expérience.

Donc, si vous voulez donner à votre peau séchée une vie nouvelle aux approches de l'hiver, ne tardez pas à la nettoyer parfaitement au moyen d'un savon approprié et à la protéger avec une crème antimicrobe. Le salut de votre beauté vaut la peine que vous ne négligiez pas ces petits soins.



Les explications données ici se rapportent aux illustrations vues de haut en bas et de gauche à droite : Vous vous lavez d'abord la figure à l'eau chaude, puis vous faites une bonne mousse de savon que vous faites bien pénétrer dans la peau. Vous rincez ensuite à l'eau chaude, puis à l'eau froide. Appliquez ensuite du cold-cream pour adoucir la peau et de la crème de visage avant la poudre.



# CONSEILS DE BEAUTÉ

S'il est extrêmement important de conserver votre ligne, Madame, il ne l'est pas moins de garder la jeunesse de votre visage.

Combien de sourires s'attristent à la découverte du premier sillon qui creuse les yeux, qui marque les lèvres, qui plisse le front !

Il est deux moyens de combattre les premières atteintes du temps :

1° La médication de l'épiderme :

2° Le massage facial.

Il importe avant tout de garder à la peau son élasticité, sa fermeté. Certains traitements électriques peuvent être préconisés, mais ils ne peuvent être appliqués que par des spécialistes; aussi n'est-ce pas ceux-là qui nous intéressent, mais bien ceux que vous pouvez exécuter vous-même, avec un peu de patience et de discipline. Ne oubliez pas, la discipline est indispensable à l'efficacité de tout régime, de tout traitement. Si vous voulez obtenir un résultat satisfaisant, il faut opérer avec continuité et sans interruption.

C'est surtout le soir, après la journée de fatigue, qu'il importe de soigner son visage, de le débarrasser des impuretés, et rien n'est mauvais comme de s'endormir avec un visage pollué par la poussière, par les matières plus ou moins nocives qui viennent s'y coller.

Il faut donc s'endormir avec une peau nette. On peut procéder à ce nettoyage avec une mousse de savon et de l'eau tiède. Certaines crèmes appropriées peuvent également être employées.

Une fois le démaquillage opéré, il faut, pour le raffermissement des chairs, une réaction qui activera la circulation du sang.

Deux moyens sont préconisés: celui qui consiste à se frotter légèrement tout le visage et particulièrement les pommettes, près du nez, et le front (endroits où apparaissent généralement les premières rides) avec une brosse à poils souples, si cependant la peau, trop délicate, ne peut supporter ce traitement, il en reste un autre: avec le plat de la main, le poignet restant très souple, on produit la réaction par de petites claques données sur tout le visage.

Soit avec l'un, soit avec l'autre de ces moyens l'effet est immédiat

et aussitôt la peau se colore agréablement. Au bout de huit jours les chairs ont repris une fermeté toute juvénile. Pour obtenir ce résultat, il suffit de trois ou quatre minutes par jour. Les tissus devenant ainsi plus vigoureux, les rides rencontrent une résistance et ne peuvent se creuser, comme dans une chair amollie et flasque.

Pour compléter l'effet de cette réaction, on emploiera le système de la douche écossaise. Préparez deux compresses de fine toile ou de ouate hydrophile; trempez l'une dans l'eau froide et l'autre dans l'eau aussi chaude que vous pourrez la supporter, et appliquez-les à tour de rôle sur le visage. Ce changement rapide de température tonifiera vos muscles et leur redonnera vigueur et élasticité.

Pour le visage, comme pour le corps, le point important est de rester souple. L'ankylose, la raideur sont à redouter pour toutes les parties du corps. Ce sont les signes précurseurs de la vieillesse.

La peau chaque soir bien nettoyée, raffermie, pourra ensuite subir les massages indispensables pour effacer les rides naissantes. Le massage est de toute première importance, mais pour que son efficacité soit absolue, il faut savoir le pratiquer, et un massage qui n'est pas fait selon les règles risque de contrarier les muscles et de donner un résultat diamétralement opposé à celui que l'on escomptait.

## HYGIENE DES YEUX

C'est dans les yeux surtout que réside la séduction de la femme et, s'il est impossible de rien changer à leur forme ou à leur couleur, il faut au moins faire ce qui dépend de nous pour conserver notre vue en parfait état et donner plus d'éclat au regard. Pour cela, il faut laver chaque jour les yeux avec un peu d'ouate imbibée d'eau bouillie. L'eau de bluet, l'eau de rose, les infusions de thé à petite dose sont conseillées pour adoucir et fortifier la vue ainsi que certains excellents produits annoncés. Il faudra surtout éviter les trop longues lectures au lit, les veilles prolongées et les minutieux travaux de couture à la lumière électrique. Les larmes provoquent l'inflammation des paupières et de la conjonctive; il faut donc éviter, autant que possible, d'en verser.

# Doublement protégée est la beauté qui reçoit ces soins à l'abri des Microbes

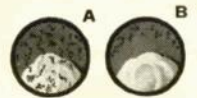


Les crèmes Woodbury donnent double protection à votre peau grâce à un principe nouveau et scientifique qui les garde — A L'ABRI DES MICROBES.

LES IMPERFECTIONS de la peau sont souvent causées par des infections microbiennes. Les crèmes Woodbury à l'abri des microbes empêchent leur apparition fréquente et les chassent peut-être pour toujours.

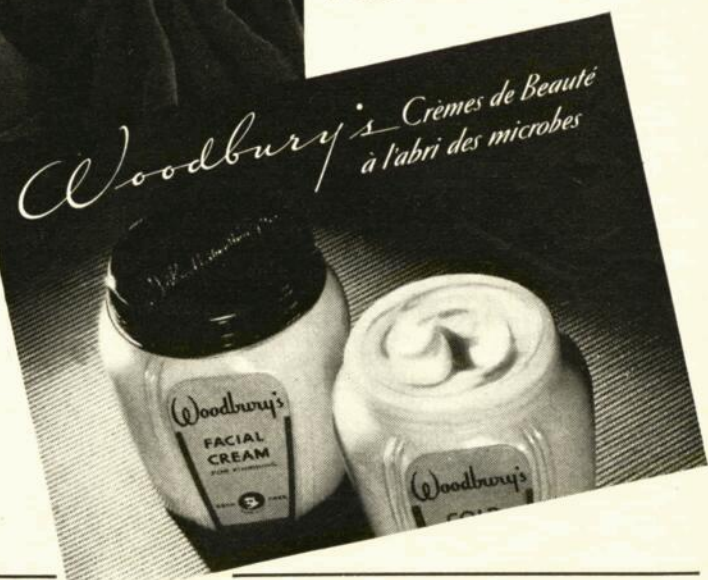
Le Cold Cream et la Crème pour le Visage Woodbury contiennent un élément exclusif qui les tient à l'abri des microbes. Ils ne nourriront pas les microbes qui causent l'infection et défigurent. 109 dermatologistes affirment qu'ils donnent deux fois plus de chance à votre teint d'être clair, sain et frais.

Woodbury empêche aussi la sécheresse au moyen d'un deuxième élément appelé le 576, qui accroît et répare la vitalité juvénile de la peau — conserve la figure jeune et pleine de sève. La Crème Woodbury pour le visage, qui forme une base discrète pour la poudre, protège contre le vent, la poussière et les affections cutanées. Les deux crèmes se vendent en pots de 50¢, de 25¢ et de 15¢ seulement; et en tubes de 25¢ et 10¢.



Preuve de leur stérilité

Diagramme montrant la réaction des crèmes de beauté dans l'agar-agar infecté de microbes. (A) Crème ordinaire — les microbes de l'agar-agar s'y sont reproduits. (B) Crème Woodbury — elle reste stérile; les microbes ne peuvent y vivre.



Voyez la tête et la signature John H. Woodbury, Ltd. sur tous produits Woodbury

## Réclamez aujourd'hui les quatre aides de beauté Woodbury

Ci-inclus 10¢. Veuillez m'envoyer le "Nécessaire de Beauté" Woodbury contenant un Savon pour le Visage, moyenne grosseur, de généreux tubes de Cold Cream et de Crème pour le Visage à l'abri des microbes et 6 paquets de Poudre pour le Visage — de chacune des six teintes. John H. Woodbury, Ltd., Dépt. 1523, Perth, Ontario.

Nom \_\_\_\_\_ Adresse \_\_\_\_\_  
 Ville \_\_\_\_\_ Province \_\_\_\_\_



COMEDIE EN UN ACTE  
**La Joie des Yeux**

par Antonin Proulx

ILLUSTRATION DE SAINT-LOUP

UNE LOGE AU THEATRE. PERSONNAGES:  
 LEONARD, LUCE, sa fille et CARDONNEL



SCENE I

LEONARD. — Ah ça mais on nous fait croquer le mar-mot ce soir ! Ça ne commencera donc jamais ! Et les trois coups, qu'est-ce qu'on en fait ?

LUCE. — Et nous ne sommes pas les seuls qui attendons... Les... Le théâtre est rempli. Et il y a des types dans l'auditoire qui ne se gênent guère pour passer leur temps... Regarde, par exemple, notre voisin...

LEONARD. — Où ça ?

LUCE. — Notre voisin de gauche... ici, tout près...

LEONARD. — Un grand blond, bien mis, fort bien de sa personne ?

LUCE. — Oui... Je ne sais pas. Je n'ai pas remarqué...

LUCE. — Il me... il nous regarde...

LEONARD. — Ce n'est pas défendu.

LUCE. — Pas défendu de nous regarder avec insistance, sans cesse, comme des phénomènes ? Encore s'il regardait ailleurs de temps à autre... sur la scène, par exemple...

LEONARD. — Il n'y a rien à voir sur la scène.

LUCE. — Ailleurs, en tout cas. Qu'est-ce qui lui prend ?

LEONARD. — Nous l'intéressons sans doute... Attendons le lever du rideau : peut-être alors regardera-t-il... ce qu'il était venu pour voir...

LUCE. — Espérons-le !

LEONARD. — Au fait, c'est peut-être le journaliste qu'on a chargé de rendre compte de la pièce... Il a les yeux sur tout et sur tous — excepté sur la scène selon l'usage. Est-ce que cela t'agace ?

LUCE. (hypocrite). — Quoi ?

LEONARD. — D'être regardée ainsi ?

LUCE. — Beaucoup.

LEONARD. — Ah ! (Un temps) Eh bien, moi, ça me ferait plaisir... Il est vrai que, moi, je suis un homme... un homme bien sage, n'est-ce pas, et plutôt... euh... Veux-tu que je fasse de gros yeux à ce... ce... cet apprenti magnétiseur ?

LUCE. (riant). — Ce ne serait peut-être pas terrible ! Tu peux toujours essayer... (Un temps).

LEONARD. — Voilà ! Il ne regarde plus ici ! Je lui ai fait son affaire... et rien qu'avec mes yeux ! Pas le moindre geste, le monde signe ! (Un temps).

LUCE. (nervusement). — Tu te trompes, père : il regarde toujours...

LEONARD. — Comme l'œil dans « Cain » alors ! Eh bien, ma petite, laisse-le regarder cet homme. Je ne vais pas casser les vitres pour l'en empêcher, n'est-ce pas ? Que nous importe après tout la curiosité de cet inconnu ? Si ça l'amuse, le pauvre, de regarder par ici plutôt qu'ailleurs ! Après tout, ce n'est peut-être pas toi qu'il contemple avec cette extase... Il songe peut-être, rêve, que sais-je ! Et puis ce serait nous — toi plutôt — on ne peut pas dire qu'il ait mauvais goût, sapristi ! J'en ferais autant ! Voyons, encore une fois, est-ce que, vraiment, ça ne te flatte pas ce... ce...

LUCE. — Comment, si ça me flatte !

LEONARD. — Laisse-moi lire le programme. N'en parlons plus. (Un temps).

LUCE. — C'est intolérable !

LEONARD. — Quoi donc ?

LUCE. — C'est encore cet homme...

LEONARD. — Il ne te fatigue pas ?

LUCE. — Le mal élevé !

LEONARD. — Diable ! C'est qu'il vous a des yeux, l'animal — très beaux d'ailleurs ! — C'est peut-être un fou ! A moins... à moins qu'il n'ait reçu le coup de foudre, et alors rien à faire...

LUCE. — Ne ris pas. Je suis excédée, exaspérée ; je n'en puis plus ! Il me sera impossible d'entendre la

pièce tout à l'heure. Si cela ne cesse pas, je crois que je vais sortir, retourner à la maison...

LEONARD. — L'imbécile ! Ce n'est pas à toi que je dis cela... Mais, Luce, c'est que je voudrais entendre la pièce, moi ! Je suis venu pour cela, j'ai payé pour cela... Voyons, petite, n'es-tu pas un peu nerveuse ce soir ? Ne pourrais-tu pas ignorer ce fâcheux, faire comme s'il n'était pas là ? Vrai, tu es d'une susceptibilité ! Intéresse-toi à la salle, aux toilettes, aux coiffures, aux manteaux de vision — ou de lapin ; — croque des chocolats, absorbe-toi dans un rêve — ce n'est pas les distractions qui manquent — et ton ennui cessera...

LUCE. — Je ne demanderais pas mieux, mais — je le sens — cela me sera impossible... ici du moins. Changeons de place...

LEONARD. — Changer de... ! Tu plaisantes. On est très bien ici.

LUCE. — Je ne plaisante pas : si tu restes ici je m'en vais, moi, je retourne chez nous.

LEONARD. — Fichtre ! Mais il n'y a pas un siège de libre ! Regarde !

LUCE. — Si. Il y en a un en arrière.

LEONARD. — En arrière ! Nous n'entendrons rien de la pièce alors... Jamais de la vie ! Et le dérangement que cela causerait ?

LUCE. — Alors, allons-nous-en.

LEONARD. — Eh bien, non et non ! Ecoute... j'aime encore mieux changer de place... Toutefois, attendons... attendons encore un peu. Peut-être l'homme va-t-il s'en aller, se fatiguer, s'endormir...

LUCE. — Attendons encore dix minutes.

LEONARD. — Attendons. (Soupire). Dis donc, petite, j'ai une idée... Ce type-là doit sortir pendant l'intermission ? Si j'attendais, pour le secouer, l'occasion de le rejoindre dans les coulisses ?

LUCE. — Attendons... Quand la pièce commencera peut-être l'homme regardera-t-il enfin ailleurs...

LEONARD. — C'est probable.

LUCE. — Pourtant si tu y tiens... on ne finirait plus vite alors.

LEONARD. — En allant lui parler ?

LUCE. — Mon Dieu !

LEONARD. — Je vais donc sortir tout à l'heure et lui servir sa leçon. Un peu de patience encore. (Un temps). L'imbécile qui vient au théâtre pour ne pas entendre !

LUCE. — Mais pour voir — à ce qu'il semble !

LEONARD. — Il n'a peut-être que des yeux, cet homme ! (Il rit) Regarde-le ! Le voilà qui sort sa lorgnette pour nous — pour te reluquer plus à l'aise ! Ma foi, je n'ai jamais vu effronterie pareille ! (Un temps). Ecoute, Luce, il y a une place près de lui, une place vide... Je vais aller l'occuper. Attends-moi.

LUCE. — Père, ne vas pas faire de scandale !... Ne te fâche pas plus qu'il est nécessaire...

LEONARD. — Il n'y aura pas de scandale. Je sais me contenir. Tu vas voir, d'ailleurs.

LUCE. — Eh bien, va. (Bruit de pas qui s'éloignent. Un temps).

SCENE II

LEONARD. — Pardon, monsieur. Puis-je vous demander comment vous aimez la pièce qui se joue ce soir et dont nous venons d'entendre le premier acte ?

CARDONNEL. — Et vous... monsieur ?

LEONARD. — Je l'aime beaucoup. Mais, Mais, moi, j'ai des raisons de l'aimer... Je regarde les acteurs, moi, je les écoute — deux choses très importantes pour en jouir pleinement — raisons que vous n'avez pas évidemment...

CARDONNEL. — Qu'en savez-vous ? Et ce que je pense de la pièce je n'ai pas à vous en rendre compte. D'ailleurs je n'en pense rien.

LEONARD. — Et cela vous amuse ?

CARDONNEL. (impatience). — Quoi ?

LEONARD. — De ne pas penser ?

CARDONNEL. — Quelquefois.

LEONARD. — Pourtant le théâtre est un spectacle...

CARDONNEL. — C'est aussi un endroit où l'on est libre de faire ce que bon nous semble.

LEONARD. — Pas tout... comme d'ennuyer les gens, par exemple...

CARDONNEL. — Hein ! (Un temps). Je vous ferai observer, monsieur, que ce n'est pas moi qui ennue quelqu'un en ce moment... Je ne vous connais pas, moi, monsieur ; je ne savais même pas que vous étiez là, près de moi... Je n'ai donc pas à vous faire part de ce que je fais, ferai ou ne ferai pas. Je ne me mêle jamais des affaires des autres, moi, monsieur !

LEONARD. — Moi non plus, monsieur... Mais je ne manque jamais de me mêler des miennes toutefois...

CARDONNEL. — Monsieur !

LEONARD. — Ainsi, vous fixez à pleins yeux, depuis plus d'une demi-heure, cette jeune fille, là-bas. De quel droit ? Ne voyez-vous pas que vous la gênez terriblement ?

CARDONNEL. — Ah ! c'est cela qui vous pique ! Que ne le disiez-vous pas plus tôt ! Eh bien, monsieur, je regarde cette jeune fille parce que cela me plaît, que je la trouve belle et que je suis dans un endroit public. Et je vous avertis, monsieur, que je vais continuer cette agréable occupation tant qu'il me sera possible de le faire... Quant à la gêne que je peux lui causer, je ne crois pas qu'elle soit aussi terrible que vous le supposez... Je ne lui demande pas de me regarder en retour, n'est-ce pas ? Que peut alors lui faire mon attention ? D'ailleurs ce n'est pas « elle » que je regarde en vérité : c'est sa beauté... La Beauté ! Est-ce que ce n'est pas un devoir pour quelqu'un qui en a le sens, de l'admirer là où il la rencontre, de s'en remplir les yeux et l'âme ? Dites ? (Un temps) Mais je suis bien bon de vous expliquer. Je suis sûr que vous ne me comprenez pas. Aussi, serviteur, monsieur...

LEONARD. — Mais si je la connaissais, moi, cette jeune fille ? Si...

CARDONNEL. (avec vivacité). — Son nom ?

LEONARD. — Ah ! ah ! voilà où je vous tiens ! Mais je ne vous le dirai pas ! Vous seriez trop content... CARDONNEL. — Vous croyez ? Vous en êtes peut-être amoureux vous-même... LEONARD. — Amoureux ! (Il a un petit rire heureux). En effet, j'en suis amoureux... plus qu'amoureux même...

CARDONNEL. — Et c'est pour ça sans doute qu'il est défendu — selon vous — de regarder cette demoiselle ?

LEONARD. — Peut-être.

CARDONNEL. — Ce n'est pas une raison. Et comme j'en suis, moi aussi, amoureux fou, permettez-moi d'ignorer la défense — et de continuer...

LEONARD. — Voilà. Mais je ne peux pas permettre ! Je suis jaloux...

CARDONNEL. — Raison de plus. Les jaloux sont mes bêtes noires...

LEONARD. (plus sec). — Et moi ce sont les impertinents !

CARDONNEL. (dédaigneux). — Oh ! vraiment ! Mais c'est assez, voulez-vous ? Voilà dix minutes que je n'ai pu, à cause de vous, regarder cette jeune fille... Elle est délicieuse cette jeune fille, déli... Hein ! Vous osez porter la main sur moi ! Lâchez-moi, monsieur ! A-t-on jamais vu...

LEONARD. — Je vous défends, vous m'entendez, je vous défends de fixer ainsi cette jeune personne !

CARDONNEL. — Ah ça !... mais vous êtes f... ! (Un temps). Mais enfin, de quel droit me donnez-vous des ordres ? Qui êtes-vous ? Que vous est cette jeune fille ?

LEONARD. — Vos yeux voraces insultent ma fille... Ma FILLE ! Vous comprenez ? Libre à vous d'aimer la beauté, mais, au moins, mettez-y un peu de discrétion, que diable !

(Suite à la page 36)

## UN SINGULIER AMOUR

(Suite de la page 25)

jeune femme se sentit tout à coup mortellement triste.

Un instant, un silence de plomb tomba entre eux, mais comme l'indéfinissable regard du comte revenait sans cesse à Geneviève, cette dernière prit le parti de chasser son trouble pour offrir une attitude désinvolte et indifférente.

Sans se soucier de son mari, elle se leva, secoua ses boucles devant le miroir du wagon, mais comme elle s'appêtait à descendre du filet une couverture de laine moelleuse et souple, M. de Nozières l'arrêta en posant vivement sa main sur la sienne.

— Que voulez-vous, Geneviève ? Dormir ?

— Mon Dieu, c'est ce qu'il y a de mieux à faire, je pense, jusqu'à demain matin ?

— Alors, pourquoi ne pas vous servir de la couchette. Je vais tirer ce rideau et vous serez tout à fait chez vous.

— J'ai horreur de ces lits improvisés, surtout lorsqu'il ne s'agit que d'une nuit. Non, vraiment : bien pelotonnée dans cet angle avec des oreillers et une bonne couverture sur les genoux, je serai parfaitement bien pour dormir.

— Laissez-moi au moins vous installer ! dit le comte.

— Avec des gestes beaucoup plus doux que Geneviève ne l'avait prévu, Arnold l'enveloppa dans les couvertures, disposa les coussins derrière ses épaules. Il se pencha un peu sur elle ; son regard était presque bleu, à cette minute où il murmura :

— Là, ainsi... vous serez bien, je pense ?

Comme elle le remerciait de sa sollicitude, il s'inclina encore davantage et, soudainement, il posa ses lèvres sur les longues paupières de la jeune femme.

Une sensation si vive bouleversa Geneviève, qu'elle crut s'évanouir. Mais heureusement, le comte s'était déjà éloigné, car jamais elle n'aurait pu lui cacher sa pâleur. Mais cet émoi violent dura peu. Bien vite Geneviève s'était reprise en songeant que ce geste d'Arnold ne prouvait pas grand-chose, que cette manifestation était encore bien loin de l'amour vrai qu'elle désirait tant voir naître au cœur de son mari.

Lorsque, au matin, Geneviève s'éveilla, elle était seule dans le compartiment où tous stores baissés dérobaient à sa vue la brillante clarté du jour qu'elle devinait derrière les rideaux bleus.

Vite, elle se dégagait de ses couvertures, étira ses jambes, étendit ses bras en tous sens, puis ouvrit les stores. Un radieux soleil enveloppait toutes choses de ses éclatants rayons, tandis qu'une végétation méridionale et luxuriante semblait avoir remplacé, comme par enchantement, les fraîches verdure de la campagne lyonnaise.

Alors Geneviève se rappela le comte de Nozières, son mari, et une fine rougeur nuança une seconde son blanc visage au souvenir du baiser reçu. Depuis cet instant, tout avait sombré dans le sommeil. Si Arnold s'était reposé, rien, autour d'elle ne confirmait cette supposition. Où était-il en ce moment ? Dans le couloir, sans doute, à fumer d'innombrables cigarettes !

Un vif désir de le revoir s'empara soudain de la jeune femme et la fit se précipiter vers le cabinet de toilette.

Elle échangea sa blouse jonquille contre une autre en georgette rose, d'un rose de chair qui faisait valoir la matité laiteuse de son teint. Les manches, très courtes, découvraient tout l'avant-bras qu'elle avait d'une finesse de formes remarquable et d'une blancheur à rendre jalouses les corolles des mugets des bois.

Quand Geneviève revint dans leur compartiment, M. de Nozières y était installé devant une table parsemée de feuillets recouverts d'une écriture fine et nerveuse. Aussitôt, la jeune femme s'aperçut que le visage d'Arnold était devenu ironique et impénétrable. Alors, un grand froid enveloppa tout son cœur.

Avec une irréprochable correction, le comte s'inclina devant elle, lui baisa la main, s'inquiéta si elle s'était bien reposée, mais tout cela en conservant une froideur polie, un peu excessive.

Pauvre Geneviève ! L'illusion de la veille n'était plus qu'un rêve ; un mythe aussi, cette leur douce qu'elle avait cru voir briller, tel un éclair, au fond des prunelles d'Arnold.

Mais cette fois, elle ne se laissa pas abattre par la déception ; chassant son emprise, elle s'entoura, elle aussi, d'un masque d'indifférence et ce fut d'un ton fort dégagé qu'elle interrogea :

— Sommes-nous encore bien loin de Menton ?

— Plus qu'une demi-heure, répondit le comte, sans lever les yeux sur elle.

Tout en répondant, il s'était emparé des pages éparpillées sur la table, et maintenant, sans ce soucier de la présence de Geneviève, il se mettait en devoir de les lire.

Cette nouvelle attitude de son mari découragea profondément la jeune femme, mais comme elle possédait un esprit vif et une ténacité à toute épreuve, elle se remit peu à peu de sa déception et bientôt, à travers ses longs cils, elle examina M. de Nozières.

« Décidément, se disait-elle, pour Arnold, je ne suis plus qu'un vil insecte sans importance et dont la petitesse lui échappe ! »

### Chapitre V

La villa Daniela, construite à l'italienne et située sur la montée de Castellard, jouit d'une vue splendide sur les deux baies aussi belles que la mer de Sorrente. Le vicomte et la vicomtesse de Sergy qui l'habitent toute l'année sont de charmants vieillards, distingués, bons et affectueux. Comme une sérieuse attirance les a toujours unis à leur petit-cousin de Nozières, jamais ils n'ont prêté une oreille attentive aux histoires plus ou moins cruelles débitées sur son compte et, chaque fois que le jeune homme revient à Menton, il y est accueilli avec un affectueux enthousiasme.

Aussi, dès son arrivée à la villa Daniela, la jeune femme d'Arnold reçut-elle autant de manifestations amicales que lui-même et cette vive sympathie de toute la famille de Sergy fut un baume pour l'âme inquiète de Geneviève.

A dire vrai, la beauté et la grâce de la jeune comtesse attirèrent immédiatement tous les cœurs et bientôt M. et Mme de Sergy, qui avaient reçu les confidences d'Arnold, hésitèrent à croire que leur cousin avait pu, avec une femme aussi charmante, ne contracter qu'un simple mariage de raison.

Envers Geneviève, évidemment, le comte se montrait d'une correction parfaite, ne négligeant aucune de ces attentions courtoises que tout homme bien élevé use à l'égard des femmes, mais jamais il ne sortait des limites d'une froide réserve, voulue, aurait-on dit.

Même dans ses meilleurs moments, aux heures les plus intimes, Arnold restait encore une énigme vivante. Semblant être à la fois pétrie de glace et de feu, sa nature était une réelle antithèse ; et son véritable caractère échappait sans cesse à l'attentive observation de Geneviève.

Parfois aussi, elle éprouvait comme la certitude que son mari n'était venu à la villa Daniela que dans le but d'éviter entre eux une trop grande intimité, fatale, là-bas, dans la solitude de Combe-Nègre. En tout cas, depuis plus d'une semaine qu'Arnold et Geneviève étaient à Menton, ils n'avaient encore, tous les deux seulement, effectué la moindre promenade. Toujours le comte parvenait à glisser un tiers entre eux, et dans ce paradis terrestre, créé à dessein, dirait-on, pour faire naître l'amour au cœur des simples mortels, Geneviève ignorait encore ces instants de douce intimité si chère aux nouveaux époux.

Avouer qu'elle prenait son parti de cet état de choses serait tout à fait contraire à la vérité. Elle qui voulait vaincre l'indifférence hautaine de M. de Nozières, en éprouvait au fond un vif et réel dépit. Comment devait-elle s'y prendre pour gagner un cœur aussi rebelle ? Par la tendresse, l'indifférence ou la coquetterie ? Déjà, il semblait bien à Gene-

(Suite à la page 37)

## Cette jolie poudre nouvelle s'étend davantage...



ELLE N'OBSTRUE PAS LES PORES

### VÉRIFIEZ-LE... PAR CETTE SIMPLE EXPÉRIENCE

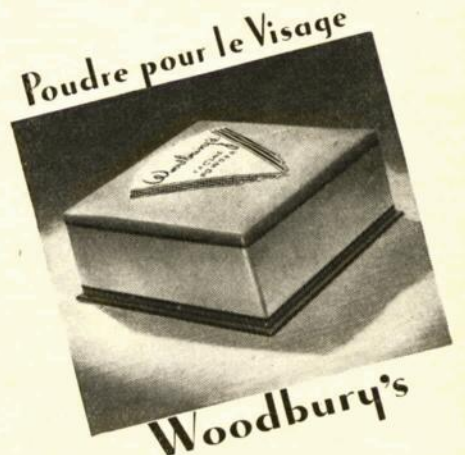
LA Poudre Woodbury pour le Visage donne à votre peau une texture délicate, sans défaut — une beauté nouvelle et saine, non gâtée par des pores obstrués ou trop ouverts. En effet, la Woodbury est fabriquée par de savants dermatologistes avec les ingrédients les plus purs — le but étant la santé, autant que la beauté, de votre teint. On expérimente de la façon suivante la finesse de son grain.

Étendez sur votre avant-bras une pincée de Poudre Woodbury pour le Visage. Puis une pincée de n'importe quelle autre poudre du même prix. Remarquez que la Woodbury couvre davantage — parce que son grain d'une finesse exceptionnelle ne fait adhérer qu'à la surface de la peau, et couvre plus. Elle ne tombe jamais dans les pores. Cela explique pourquoi la Woodbury ne bouche jamais les pores, mais leur permet de respirer, comme l'exige la santé de la peau.

La Woodbury donne à votre peau une texture veloutée — douce, d'un charme irrésistible. Elle ne laisse pas surgir des parties luisantes. En effet, elle reste en

place des heures durant — en fait, jusqu'à ce qu'elle soit lavée ! Des experts en soins de beauté ont approuvé la délicate texture de la Woodbury, séduits aussi par ses six nuances qui s'assortissent avec la peau.

Une importante quantité pour chacune des quatre grandeurs... à \$1. 50¢, 25¢ et 15¢.



### POSTEZ POUR SIX NUANCES DE WOODBURY

John H. Woodbury, Ltd., Dépt. 1823, Perth, Ontario

Ci-inclus 5¢ pour frais d'envoi. Veuillez m'envoyer les six nuances à la mode de la Poudre Woodbury pour le visage, et un gros tube de Cold Cream Woodbury à l'abri des microbes, contre la sécheresse de la peau.

Nom .....  
Adresse .....  
Ville .....  
Province .....

ATTENTION AUX IMITATIONS... Voyez la tête et la signature *John H. Woodbury, Ltd* sur tous les produits Woodbury.

FABRIQUÉ AU CANADA

## LA JOIE DE YEUX

(Suite de la page 34)

SCENE III



Si c'est du "kid" blanc, conservez-le blanc avec le

NETTOYEUR DE "KID" BLANC NUGGET

152F

CARDONNEL. — Votre fille, monsieur ! C'est votre fille ?

LÉONARD. — Ma fille, oui, monsieur. Et cette insistance... visuelle lui gâte sa soirée — la miéne aussi — et j'en ai assez vous entendez ? Il faut que cela prenne fin ! Aussi, vous allez porter votre attention dans une autre direction, ou...

CARDONNEL. — C'est votre fille !  
LÉONARD, (riant). — Pourquoi pas ? (Un temps) En attendant le lever du rideau pour le deuxième acte, admirez-moi ces jolis minois autour de vous... Comme vous êtes un amateur...

CARDONNEL. — Pardon, monsieur, je...  
LÉONARD. — Non ! N'essayez pas de vous excuser ; vous n'y réussiriez pas... Faites-vous plutôt pardonner en occupant vos terribles yeux ailleurs... Si vous ne tenez pas du tout à regarder la scène, trouvez-vous dans la salle un autre objectif — sans papa ! Tenez, en voici un... un autre, un autre encore...

CARDONNEL. — Il me semble que, vous non plus, vous ne regardez pas la scène tout le temps...

LÉONARD. — Non, mais moi ce n'est pas toujours « la même » !

CARDONNEL. — Allons ! Je vous demande pardon — ou plutôt je vous redemande pardon...

LÉONARD, (goguenard). — Mais c'est la première fois que vous le faites !

CARDONNEL, (la voix changée, déférente). — Parce que vous ne m'avez pas laissé parler tout à l'heure... Ecoutez-moi. Je ne suis pas à la recherche d'une bonne fortune ni de jolis minois — et je suis désolé, réellement désolé d'avoir causé des ennuis à votre... à mademoiselle votre fille...

LÉONARD. — Et à moi !

CARDONNEL. — Et à vous-même, oui... Je n'ai jamais songé à vous offenser non plus, et ce que vous avez pris pour de l'effronterie, de l'impertinence n'est qu'une singularité, un défaut, si vous aimez mieux, et dont je n'ai jamais pu me défaire. C'est celle — ou celui — de remarquer, puis de contempler de tout mes yeux, de toute mon âme ce qui me semble beau, l'est ou le sera... Je suis peintre, monsieur, artiste peintre, et si j'ai quelque talent, c'est à cette faculté que je le dois... A ce point de vue là c'est une qualité, n'est-il pas vrai, plutôt qu'un défaut, et si j'ai regardé mademoiselle votre fille avec tant d'insistance ce soir — je perds la notion du temps à ces moments-là — c'est que je n'ai jamais rencontré pareille perfection de visage, pareil rayonnement de beauté pure et simple...

LÉONARD, (flatté). — Assurément, mais...

CARDONNEL. — Je vous en fais mes compliments, monsieur. Vous êtes un homme heureux, un heureux père. Je donnerais dix ans de ma vie pour avoir le bonheur de faire son portrait — et de le garder. Vous riez ?

LÉONARD. — Je ris. L'aventure est plaisante et me désarme un peu... Le moyen de vous en vouloir — d'en vouloir à un artiste, un chercheur de beauté en extase devant quelqu'un qui nous touche de si près ! On ne peut y prendre que de l'orgueil et, ma foi, je le prends volontiers. Ça me rappelle ce vers du poète anglais Keats : « A thing of beauty is a joy for ever » et comme je me suis efforcé toute ma vie, moi aussi, de sentir cette joie infinie, je vous pardonne enfin. Seulement... seulement, au lever du rideau, vous allez me promettre de regarder la scène et de suivre la pièce sans tourner les yeux vers ma fille une seule fois... Contentez-vous d'admirer les acteurs — les actrices surtout, n'est-ce pas — ou, si vous préférez, essayez de vous trouver dans la salle un autre modèle... En vous intéressant à la pièce vous saurez mieux demain le titre de la pièce, son intrigue, son succès ou son insuccès... De plus, vous ramèneriez la paix chez nous, calmeriez l'indignation de ma fille et me rendrez le calme d'esprit qu'il me faut pour jouir pleinement de la comédie qui va recommencer tout à l'heure — espérons-le ! Est-ce entendu ?

CARDONNEL. — C'est me demander plus que je ne peux promettre peut-être... Songez que si je m'engage à ne plus regarder mademoiselle votre fille, je me

refuse — à tout jamais, je suppose, — cette joie des yeux dont parlait Keats et que vous approuvez...

LÉONARD, (malicieux). — Ce sera votre punition.

CARDONNEL. — Si encore il m'était possible de la revoir ailleurs !

LÉONARD. — Il y aura encore des comédiens...

CARDONNEL. — Mais si je ne peux plus regarder !

LÉONARD. — Il est avec les yeux des accommodements ! Vos yeux à vous parlent trop et trop haut : mettez leur un voile, une sourdine, si je peux dire, des verres teintés — et regardez par-dessus ! Pas ce soir, par exemple !

CARDONNEL. — Je ne peux pas vous promettre cela. C'est plus fort que moi : je sens que je ne pourrai pas...

LÉONARD, (sévèrement). — Tant pis ! Vous allez laisser ma fille en paix ou...

CARDONNEL. — Ne vous fâchez pas : je vais essayer... Mais c'est un crime !

LÉONARD. — Non, c'est un soulagement — pour moi et pour ma fille, en tout cas... La pièce va recommencer, je crois... Ce n'est pas trop tôt. Je m'en vais — emportant votre promesse...

CARDONNEL. — Pardon ! Encore un mot... Puis-je vous demander à qui j'ai l'honneur...

LÉONARD. — Mais oui ! Léonard — pour vous servir ! (il rit)

CARDONNEL. — Léonard ? Nom de famille ?

LÉONARD. — Mais oui...

CARDONNEL. — Je vous demande pardon, M... Léonard... Mon nom est Cardonnel... Hervey Cardonnel...

LÉONARD. — Cardonnel ? Attendez donc ! J'ai... Mais je vous connais ! Vous êtes ce peintre, cet artiste canadien dont on a tant parlé à Paris l'an dernier ?

CARDONNEL. — Oh ! tant parlé ! J'ai eu la chance d'être remarqué là où d'autres, sont passés inaperçus, voilà tout.

LÉONARD. — Enchanté de faire votre connaissance. M. Cardonnel !

CARDONNEL. — Très heureux, de mon côté, très heureux, monsieur... Léonard...

LÉONARD. — Léonard ? Ah, oui !... Ecoutez, je ne tiens pas à vous tromper plus longtemps : Léonard est mon petit nom. Je n'ai plus de raison de vous cacher l'autre, maintenant que nous nous entendons... Je m'appelle, en réalité, Léonard Duthoit, et...

CARDONNEL. — Le grand industriel alors ?

LÉONARD. — Peuh ! grand ! Les affaires vont bien, voilà tout.

CARDONNEL. — Puis-je vous demander... Je ne manque pas d'audace comme vous voyez...

LÉONARD. — Non. Dites tout de même.

CARDONNEL. — ... de venir visiter mon atelier, mes tableaux un de ces jours... ? Peut-être cela vous intéresserait-il...

LÉONARD. — Sans doute. J'irai avec plaisir.

CARDONNEL. — Merci. Et... et vous emmèneriez bien mademoiselle Duthoit ?

LÉONARD. — Hum ! Si elle veut bien vous pardonner cette soirée-ci...

CARDONNEL. — Dites-lui...

LÉONARD. — Quoi ?

CARDONNEL. — Vous avez raison : je n'ai pas d'excuses. Celles que je vous ai faites ne valent rien — pour elle — et je suis désolé.

LÉONARD. — Il y a un moyen d'arranger cela. Donnez, dès ce moment, toute votre attention à la comédie et je me charge d'obtenir pour vous des circonstances atténuantes...

CARDONNEL. — Soit. Je ne quitterai plus la scène des yeux. Mais je la reverrai ?

LÉONARD. — Peut-être. On ne sait jamais avec les femmes... Ça dépendra de son intérêt pour les arts... Allons, au revoir, contemplateur !

CARDONNEL. — Au revoir, M. Duthoit. Et n'oubliez pas votre promesse de venir...

LÉONARD. — Accompagné, n'est-ce pas ?

CARDONNEL. — Mon Dieu...

LÉONARD. — Nous irons, c'est promis. A bientôt. Je vais retrouver ma fille. Je crois que le rideau va se lever enfin.

LUCE, (un peu railleuse). — Eh bien ?

LÉONARD. — Eh bien, tout est fini, rentré dans l'ordre, arrangé. Je lui ai dit son fait et remis en bonne posture... Il est d'ailleurs charmant, ce jeune homme... Il a compris tout de suite...

LUCE. — Vraiment ! On ne l'aurait pas crut tout à l'heure... J'ai eu peur en te voyant partir... Si tu allais le gifler ! Il a fait ta conquête alors ?

LÉONARD. — En effet. Je te dis qu'il est...

LUCE. — Evidemment, cela valait mieux que des gifles...

LÉONARD. — Ne fais pas d'ironie. Je parlais de gifles tout à l'heure parce que je ne savais rien de cet homme. Ce n'est pas un impertinent, un malappris malgré son insistance — visuelle... C'est un peintre, petite, un artiste-peintre — et pas un débutant, tu sais...

LUCE. — Un peintre ? Ce n'est pas une raison pour dévorer des yeux, une heure durant, une personne qu'on ne connaît pas !

LÉONARD. — Oh ! dévorer ! Il en reste, tu sais ! Ce jeune homme est un artiste, je te dis... La beauté le captive, l'ensorcelle, le rend aveugle et sourd pour tout autre chose qui n'est pas l'objet admiré, et, pas un moment, il n'a pensé à t'ennuyer, te peiner, te froisser... C'est un contemplateur, un...

LUCE. — J'aimerais mieux un galant homme !

LÉONARD. — Eh quoi ! Encore une fois, est-ce que cela ne te flatte pas vraiment — là, entre nous — de te savoir admirée avec cette ferveur ? Tu es femme ?

LUCE. — Ce n'est pas de l'admiration, ça ; c'est une séance d'hypnotisme !

LÉONARD. — Mais, petite, le pauvre garçon...

LUCE. — Non, père, n'en parlons plus, je t'en prie. (Un temps) Mais tu sais, ça ne valait pas la peine de te fâcher tout à l'heure... Tu t'es dérangé...

LÉONARD. — Pour rien ? Est-ce qu'il regarde encore ici ?

LUCE. — Je ne sais pas.

LÉONARD. — Eh bien, moi, je sais qu'il regarde en ce moment la scène...

LUCE. — Ou une autre femme !

LÉONARD. — Ou... Je ne crois pas... Pas ce soir...

LUCE. — Il te l'a promis ?

LÉONARD. — Oui. Je vais d'ailleurs, m'en assurer... (Un temps) Là ! Je savais bien ! Il est tout à la scène ! Regarde ! (Un temps).

LUCE, (ironique). — Je te remercie, père de tes bons offices... Et laisse-moi te féliciter de tes talents de diplomate.

LÉONARD. — Et moi je te remercie de m'avoir procuré l'occasion de faire la connaissance de ce monsieur...

LUCE. — C'est la moindre des choses... (Un temps).

LÉONARD, (goguenard). — N'est-ce pas qu'il ne regarde plus ici ?

LUCE. — Qui ? Je regardais le chapeau de cette jeune fille, là, devant nous. N'est-ce pas qu'il est charmant ?

LÉONARD. — En effet... Il s'appelle Hervey Cardonnel...

LUCE. — Comment ! Mais je parle du chapeau !

LÉONARD. — Et moi du peintre... (Un temps).

LUCE. — Ecoute, père : je suis nerveuse ce soir, incapable d'attendre plus longtemps... Allons-nous-en.

LÉONARD. — Comment ! Quoi ! Nous en aller ? Mais puisque tout est arrangé !

LUCE. — Reste si tu veux ; moi je retourne à la maison. Je ne veux pas, encore une fois, rester plus longtemps.

LÉONARD. — Je ne comprends plus...

LUCE. — Je ne me sens pas bien. Veux-tu rester ? Je te renverrai l'auto... (Un temps).

LÉONARD. — Eh bien, soit ! Allons-nous-en.

LUCE. — Tu n'es pas fâché au moins ?

LÉONARD. — N... non... D'autant moins qu'on ne commence pas... Allons ! (Bruits de départ) Tiens ! M. Cardonnel aussi s'en va !

LUCE. — Viens, père ; dépêchons...

LÉONARD. — Me voici (il rit) Tu as beau dire, il est charmant ce jeune homme !

LUCE. — Je t'en prie, ne parle plus de lui !

LÉONARD. — Soit. (Un temps). A propos, nous n'avons pas de portrait de toi, n'est-ce pas ?

LUCE. — Si, j'en ai; nous en avons même beaucoup.

LÉONARD. — Oui, de ces petites photographies que ta mère avaient prises au temps de ton enfance... Mais ce sont là des bagatelles ! Que dirais-tu d'un portrait, un vrai, un grand portrait peint à l'huile et par un peintre de renom ?

LUCE. — Par M. Cardonnel, alors ? Je croyais que nous n'en parlerions plus ?

LÉONARD. — Et pourquoi pas ? Il a bien du talent, tu sais...

LUCE. — Quel enthousiasme ! Et ses yeux ? Qu'est-ce que tu en fais ?

LÉONARD. — On s'y fait... Il n'a pas que cela... Et puis, c'est un artiste... On pardonne beaucoup au talent; on pardonne même tout...

LUCE. — Pas toujours. Il y a des gens qui pardonnent tout — excepté le talent — des autres !

LÉONARD. — Nous ne sommes pas de ces gens-là.

LUCE. — Dieu merci ! (Un temps) Et alors il a beaucoup de talent, M. Cardonnel ?

LÉONARD. — Enormément. Tout Paris, l'an dernier, admirait ses tableaux, ses portraits, — ses portraits surtout...

LUCE. — Et c'est lui qui a demandé de... ?

LÉONARD. — Mais non !... C'est moi qui... C'est une idée qui me vient... Et comme ce grand peintre est à Montréal actuellement, j'ai pensé qu'il vaudrait mieux en profiter...

LUCE. — Mon portrait ? Que ne le fait-il de mémoire ? Ce monsieur m'a assez vue ce soir pour me « savoir » par cœur.

LÉONARD. — Peut-être le fera-t-il... mais alors il ne sera pas pour nous...

LUCE. — C'est vrai... (Un temps) Il y a ce danger...

LÉONARD. — C'est pourquoi il ne serait pas de mauvaise politique de lui commander ce portrait. Ce sera en même temps une occasion unique d'en avoir un qui serait digne de toi...

LUCE. — Peut-être. Nous verrons.

LÉONARD. — Et je t'assure que cela ne te sera pas pénible... Il gagne à être connu ce M. Cardonnel...

LUCE. — Tant mieux, tant mieux ! Mais, tu sais, je lui en veux encore...

LÉONARD. — Ah ! oui, ses yeux ! Que veux-tu ! « A thing of beauty is a joy for ever », et si Keats n'avait pas écrit ce vers magnifique je crois, ma parole, que M. Cardonnel l'aurait trouvé ce soir ! Allons !

F I N

## UN SINGULIER AMOUR

(Suite de la page 35)

viève qu'elle devait exclure les manifestations sentimentales qui n'avaient aucune prise sur l'esprit déifiant d'Arnold. Le jeune homme avait trop vécu avec des femmes mondaines, frivoles et égoïstes à l'excès pour s'affranchir complètement de cette méfiance que leurs mensonges ou leurs vilénies lui avaient inspirée.

En vérité, le mieux était encore de se prêter à cette comédie de mariage de raison sans liens affectueux, où l'indifférence prime tout, où chaque époux possède le droit de penser et d'agir sans essayer de faire partager ses opinions et ses goûts par son conjoint.

La situation, certes, était bien pénible à Geneviève, mais comme dans cette union, elle avait accepté les clauses de M. de Nozières, ne pouvant décemment se plaindre, elle devait se contenter d'observer avec une infinie patience les attitudes si énigmatiques de son mari, pour tâcher de comprendre ce caractère d'homme original et compliqué.

C'était à tout cela que Geneviève pensait en franchissant, à la fin d'un après-midi, le large perron à double escalier de marbre, de la villa Daniela. Mais soudain, elle s'arrêta court, afin d'admirer le magnifique panorama qui s'étendait devant elle.

A travers la transparence argentée des oliviers, une mer de lapis-lazuli se déroulait entre la pointe boisée du cap Martin et les maisons roses de Bordighera. Des barques aux blanches voiles sillonnaient le golfe en tous sens, au pied même de la ville de Menton, qui se reposait dans l'or et l'azur.

Vêtue d'une robe de mousseline blanche, coiffée d'une large capeline garnie de violettes de Parme, Geneviève littéralement extasiée, contemplait ce paysage en éprouvant une sorte de grisurie douce qui faisait pression sur ses sens et sur son esprit.

Il semblait bien aussi que depuis son séjour sur la côte de Ligurie, sa beauté s'épanouissait comme une fleur de magnolia au soleil, et tous les hôtes de la villa Daniela admiraient la grâce séduisante de la jeune femme d'Arnold.

A travers de ravissants jardins en terrasses, où les grenadiers unissaient leurs fleurs pourpres aux panaches soyeux des mimosas, Geneviève, maintenant, se dirigeait vers un petit bois d'oliviers et de caroubiers aux troncs séculaires. Tout en marchant sous les ombres opulentes des eucalyptus et des citronniers, elle respirait les âcres senteurs des térébinthes et des lentisques alors qu'elle admirait sur les vertes pelouses les anémones aux brillantes couleurs.

Ah ! pouvoir crier à l'être aimé toute l'allégresse que faisait monter à son âme l'exubérance de cette végétation orientale, les couleurs vives du ciel et de la

mer ! Mais, hélas ! plus souvent Geneviève ne pouvait que déplorer l'absence de celui qu'elle aimait et, plus d'une fois, au milieu de cette fête de la nature, elle se sentait triste et désespérée comme un enfant qui se verrait seul et perdu au milieu d'une brousse sauvage.

Bientôt, apportées par la brise, elle entendit des voix masculines qui eurent le don d'accélérer les battements de son cœur, parce qu'elle crut reconnaître parmi elles la voix de son mari.

Depuis le matin, ce dernier était parti, seul et à pied, pour l'ascension du mont Aiguille. Cette excursion, facile pour des personnes entraînées, aurait fort bien, malgré tout, convenu à Geneviève qui se montrait inlassable lorsqu'il s'agissait de promenades intéressantes; mais le comte ne s'était même pas inquiété de savoir si la randonnée pouvait procurer quelque plaisir à Geneviève. Solitaire et pensif, il s'était éloigné, visiblement avide de silence et d'espace.

En ce moment, accompagné de Bernard de Sergy, le fils aîné du vicomte, il descendait sans hâte la pente douce du petit bois gazonné.

De loin, il enveloppa sa jeune femme d'un regard pénétrant et lumineux. A cette minute, il offrait des yeux clairs, limpides, où brillait une flamme. Mais Geneviève ne vit pas cette flamme; elle remarqua seulement sa courtoisie hautaine lorsqu'il s'inclina en lui baisant la main.

— Ma cousine, fit remarquer Bernard de Sergy, avec votre robe blanche, parmi ces troncs majestueux et dans l'ombre argentée des feuillages, vous nous êtes apparue soudain, telle une divinité !

— Le décor se prête, en effet, à donner cette illusion, ajouta M. de Nozières, en jetant un regard aux alentours. Ici, l'olivier immortel atteint vraiment des proportions remarquables. La Palestine n'en possède pas de plus beaux. C'est bien l'arbre-roi dont parle l'Écriture.

— Oui, continua Bernard qui adorait son pays, et ses précieuses baies versent dans le pressoir ce mystérieux liquide d'or que la science n'a jamais pu transformer. Liquide sacré et divin qui brûle nuit et jour dans nos sanctuaires, véritable symbole de l'ardente prière du croyant.

Une ombre de raillerie glissa sur les lèvres d'Arnold, et tandis qu'il laissait tomber une main sur l'épaule de M. de Sergy, il s'exclama.

— Poète va !  
— Oh ! dit à son tour Geneviève, l'enthousiasme de mon cousin est fort légitime. Moi aussi, je raffole de Menton et de ses alentours !

— Merci, chère cousine, répondit Bernard en s'inclinant avec gravité. Malheureusement les étrangers nous gâtent ce

Régale les connaisseurs de thé vert

# "SALADA"

## THÉ DU JAPON

**DOLLFUS-MIEG & C<sup>IE</sup>**  
SOCIÉTÉ ANONYME  
MAISON FONDÉE EN 1746  
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.  
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.  
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.  
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.  
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

**PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES**

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

## FORD HOTELS

Choisissez l'Hotel le plus Economique. 750 chambres.  
Tarif:  
**\$1.50 à \$2.50**

Simple, pas de prix plus élevés. Stationnement très facile pour autos. Et aussi autres Hotels à

Moderne à l'épreuve du feu.  
Location très favorable  
**\$1.50 à \$2.50**  
Simple, pas de prix plus élevés.  
Radio dans toutes les chambres  
Rochester, Buffalo et Erie

## TORONTO-MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Eats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

VILLE \_\_\_\_\_

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée., Prop.  
975, rue de Bullion MONTREAL





PAR DÉCRET

## SILVO Nettoie et Polit l'ARGENT

Agit de façon rapide, inoffensive et aisée. Silvo, si doux en son action, conservera à votre argenterie sa beauté — toujours.



Charmantes pièces Community Plate, dans le gracieux et populaire dessin Noblesse. Silvo, recommandé par les manufacturiers de la marque Community Plate, préservera le charme de toute votre argenterie.

Demandez-nous par lettre un échantillon gratuit de

**Silvo**  
POLI LIQUIDE POUR ARGENTERIE  
REGOTTIS (Ovenex) LIMITED, 1000, rue Amherst, Montreal, P.Q.

LES POILS Enlaidissent

**X-BAZIN** enlève les POILS

Une peau satinée enlaidie par des poils. Ne risquez pas, appliquez cette crème subtile. Résultats immédiats. Inoffensive, douce - en retarde la croissance. Essayez-la.

Economique - peu coûteuse. En vente partout.

PLUS DE 21 MILLIONS VENDUS L'AN DERNIER

**ENRAYE,  
LA DOULEUR  
DES CORS  
à l'instant**

EMPLÂTRE ANTI-COR

**BLUE  
JAY** MAINTENANT 25¢

FABRIQUÉ PAR UNE FAMEUSE MAISON  
D'ARTICLES DE PANSEMENTS... BAUER & BLACK, LTD.

pays. J'ai horreur des cosmopolites qui, maintenant, s'abattent ici avec la même frénésie que sur Nice, Monte-Carlo et Monaco. Je regrette ce passé où Menton ne comptait que cinq mille habitants alors qu'aujourd'hui nous en avons près de vingt-cinq mille !

— Ainsi, mon cher Bernard, vous déplorez la disparition des vieux moulins à huile et les antiques pressoirs actionnés par un cheval ! dit M. de Nozières.

— Parfaitement. Et dans ces temps-là, les Mentonnais vivaient frugalement des produits naturels de leur pays, indispensables à leur vie insouciant, facile et heureuse. A cette époque, si peu lointaine pourtant, le monde, pour eux, en était toujours à l'âge d'or !

« Je regrette tout cela, mon cher Arnold, comme vous-même tout à l'heure, en traversant Sainte-Agnès, vous regrettiez le moyen âge.

— Vous avez visité Sainte-Agnès ! s'exclama Geneviève, qui n'ajouta point que depuis son arrivée à la villa Daniela elle avait désiré cette excursion.

— Oui, et là-bas, dans la vieille forteresse ruinée, construite par ce chef sarrazin qui fut converti au christianisme par les beaux yeux d'une vierge, j'ai pensé à vous, Geneviève.

— Merci ! lança précipitamment la jeune femme railleuse. Si ce sont les pierres croulantes du château qui vous ont rappelé mon souvenir, avouez que je ne puis guère vous en savoir gré !

— Vous êtes décidément trop vive, ma chère, riposta le comte dans un léger sarcasme. Vous auriez pu me laisser achever toute ma pensée.

« Si, en visitant le château édifié par Haroun qui se fit baptiser pour plaire à une chrétienne, j'ai pensé à votre beauté, c'est, me disais-je que les hommes de ces temps-là étaient plus heureux que nous, pauvres sceptiques du vingtième siècle ! Les beaux yeux d'une jeune fille suffisaient alors à ramener leur piété égarée, ou mieux à la faire éclore. Hélas ! quelle puissance faudrait-il donc pour ramener en mon âme le feu qui s'y est éteint !

Vivement Geneviève dressa la tête et ses yeux attentifs s'arrêtèrent sur ceux d'Arnold. Un moment, ces deux expressifs regards se fondirent l'un dans l'autre, comme s'ils cherchaient à lire leurs mutuelles pensées ; puis, le comte, le premier, baissa ses paupières et parut s'absorber dans une contemplation intérieure.

L'instant d'après, comme Geneviève sentait le regard de M. de Sergy peser sur elle, elle murmura un peu bas :

— Les hommes de ces temps lointains devaient posséder une sensibilité beaucoup plus grande que ceux d'aujourd'hui ; une sensibilité qu'ils ne détruisaient pas à grands coups de raisonnement. L'amour, alors, avait vite fait de s'emparer de ces esprits, et vous n'ignorez pas que l'amour vrai opère des miracles.

— Ce fut sans doute le cas d'Haroun, ce farouche Sarrazin, fit observer Bernard.

— Pour moi, murmura Arnold, tout est fini, je ne crois plus à aucune sorte de divinité !

Personne ne releva cette réflexion déshabillée et ce fut en silence qu'ils approchèrent de la villa. Aux abords de cette demeure, ils rencontrèrent la fille de Bernard de Sergy, une enfant de dix-huit ans, une fraîche épouse de trois mois. Encore en pleine « lune de miel », elle ne quittait guère son mari ; aussi, s'empressa-t-elle de taquiner Arnold sur sa randonnée solitaire.

— Si vous saviez, mon cousin, comme cette chère Geneviève a été désemparée tout le jour !

— Quelle imagination, petite Liane ! s'empressa d'objecter la jeune comtesse. Où avez-vous pu remarquer que je m'ennuyais ?

— A vos yeux, ma chère ! A vos beaux yeux noirs qui exprimaient la nostalgie et l'inquiétude. Au reste, je n'ai pas été seule à m'en apercevoir ; grand-père, à l'instant, en parlait avec M. de Noirlac, votre admirateur.

Geneviève allait riposter, lorsque le comte l'arrêta par un petit rire plein d'ironie :

— Je me fie très peu à votre puissance d'observation, belle amoureuse ! dit-il. Mais, en tout cas, Geneviève aurait bien tort de s'ennuyer à mon sujet, et

si cela existait, je lui rappellerais aussitôt qu'elle ne doit point oublier nos conditions.

« Nous deux, nous ne sommes pas de jeunes fous comme vous et votre mari, ma chère Liane. Mais méfiez-vous, ajouta le comte d'une voix qui s'était soudainement durcie, à mon avis, l'amour n'est qu'un mythe, le coup de fouet qui pousse à l'abîme !

— Oh ! tenez, vous me faites horreur ! s'exclama Eliane en appuyant gaminement des doigts fluets sur ses deux oreilles roses. Adieu ! Je cours retrouver Christian. Lui, au moins, ne craint ni les coups de fouet, ni le vertige !

M. de Sergy se prit à rire de cette sortie mutine et Geneviève esquissa bravement un sourire, mais au fond de son cœur, elle se sentait mortellement blessée des paroles de son mari et, un instant, son regard lumineux parut s'éteindre.

Dès cette minute, un découragement infini l'empoigna. Elle dut se vaincre pour paraître souriante et naturelle, mais elle sentait de nouveau que son âme s'égarait. La beauté de la villa Daniela, la splendeur des jardins, la tiédeur de l'air embaumé et, avant tout, la présence d'Arnold sceptique et railleur la torturaient cruellement.

Depuis près de quinze jours que M. de Nozières était son mari, Geneviève avait, par instants, vécu de brèves minutes d'espoir, minutes où elle croyait deviner chez Arnold l'être de volonté et de passion qu'il devait être réellement. Pourquoi ne paraissait-il pas heureux ? Parce qu'il était trop intelligent pour ne pas sentir avec intensité le vide de son existence sans but et sans idéal. Qui sait, s'il ne finirait point par se dépouiller de cette réserve glaciale et de ce scepticisme cruel ?

De toute la nuit, Geneviève ne cessa de méditer, car elle était arrivée à une étape douloureuse où elle subissait la crainte si vive d'avoir manqué sa vie alors que passionnément elle l'avait désirée tout autre. Aussi, dès cinq heures du matin, elle se leva, fit sa toilette et pensa qu'il lui serait doux d'aller assister à une messe basse, où elle trouverait, elle en était bien certaine, le réconfort dont elle avait tant besoin.

Deux heures plus tard, lorsqu'elle rentra à la villa Daniela, tous ses hôtes dormaient encore. Il n'était guère plus de sept heures ; à peine les domestiques avaient-ils déjeuné. Aussi, ne voulant déranger personne, elle n'alla point jusqu'au perron de marbre. Un peu avant de l'atteindre, elle tourna dans une allée bordée de sauges rouges et de géraniums écarlates. Au-dessus, en berceau, les citronniers offraient à la fois leurs fleurs et leurs fruits. L'absence du soleil qui n'avait pas encore franchi les montagnes permettait à l'atmosphère une fraîcheur délicieuse.

Plus calme, depuis sa visite à l'église, Geneviève goûtait à cet instant une paix profonde, attentive seulement aux chants des oiseaux et aux aromes variés qui flottaient dans l'air.

Mais, soudain, l'appel de son nom, qu'une voix mâle venait de jeter non loin d'elle, la fit s'arrêter de surprise et, s'étant retournée, elle eut le vif étonnement de se trouver face à face avec M. de Nozières.

Quelques secondes, ils restèrent sans parler, à se regarder intensément. Alors, il parut à Geneviève que son mari était un peu pâle et qu'une flamme vive lui sautait tout au fond de ses prunelles.

— D'où venez-vous ? interrogea-t-il soudain, d'une voix brève.

— D'où je viens ? Mon Dieu... d'un office matinal ! M'étant réveillée de bonne heure, j'ai songé tout à coup qu'il me serait fort agréable de me replonger un peu dans une atmosphère de paix et de recueillement. Et, je suis partie...

— En voilà un soudain désir !

— Un désir bien des fois éprouvé et que, je l'espère, j'éprouverai souvent encore. Que voyez-vous là d'extraordinaire, Arnold ?

— Rien... évidemment... mais, néanmoins, je n'aimerais pas à vous savoir seule par les chemins, à la pointe du jour.

— Votre sollicitude, je vous assure, a réellement tort de s'alarmer ainsi.

— Peut-être. Mais à l'avenir, je voudrais au moins en être prévenu.

« Moi aussi, ce matin, je me suis réveillé tôt et mes pensées me conduisirent

tout droit à votre chambre et j'ai éprouvé le vit regret de ne point vous y voir.

« Inquiet et surpris, j'ai interrogé un domestique qui n'a pu me fournir aucun renseignement. Je désirerais donc que cela ne se reproduit plus, acheva-t-il, visiblement nerveux.

Nouveau silence, l'un de ces silences de plomb, qui permettent d'entendre la chute d'une fleur, une mouche qui vole.

Geneviève qui, pour mieux savourer la suave fraîcheur matinale, avait quitté son chapeau qu'elle tenait à la main, se dressait tout près d'Arnold, le dos appuyé à un tronc d'arbre. Avec la lumière de plus en plus vive qui filtrait à travers les feuillages, des reflets dorés se jouaient dans ses cheveux châtain et des blancheurs flottaient sur ses tempes où apparaissait un réseau de minuscules veines bleues.

Arnold la contemplant d'un œil ardent. Tout à coup, il se pencha sur elle et, avec un éclair dans le regard, il lui dit d'une voix un peu rauque :

— Geneviève, revenez à la maison avec moi.

Les lèvres du comte frôlaient le front de la jeune femme, mais elles gardèrent farouchement leur baiser et Geneviève ne put que lire dans les plunelles grisevées l'expression d'une passion soudaine.

Ayant compris, instinctivement, elle se recula avec une légère rougeur au visage.

— Non, Arnold, je ne vous suivrai pas ! riposta-t-elle d'une voix sourde.

— Je veux ! murmura-t-il sur un ton de commandement, tandis qu'il l'attirait à lui.

— Et moi, je ne veux pas, dit-elle en se dégageant avec violence.

— Oh ! ne prenez pas cet air méprisant, répliqua-t-il hautain et ironique. N'ai-je pas des droits sur vous ? N'êtes-vous pas à moi ?

— Rassurez-vous, Arnold. Vous savez bien que jusqu'ici je ne me suis pas dérobée à mes devoirs d'épouse, mais je ne veux pas devenir le jouet de votre caprice, ce qui serait fort ridicule entre nous.

« Auriez-vous donc oublié, ce matin, vos chères conditions, celles que vous me rappeliez si bien hier soir ?

Brusquement, le comte s'éloigna de Geneviève.

— Vous avez raison, dit-il d'une voix sarcastique, j'étais en train de me rendre odieux. Pardonnez-moi : à l'avenir, vous n'aurez à craindre rien de semblable, ajouta-t-il en s'inclinant !

Redevenu tout à fait maître de lui, il s'éloigna, laissant Geneviève seule et toute frémissante au milieu du jardin parfumé.

Alors, quand Arnold eut disparu, la jeune femme plongea sa tête dans ses mains et elle éclata en sanglots. Un long instant elle resta ainsi dans l'impossibilité de retenir le flot de ses pleurs, intarissables, semblait-il. Un grand frisson la secouait toute, et elle sentait monter en elle le regret infini de n'avoir point suivi Arnold.

« Ah ! pourquoi l'ai-je repoussé ! se disait-elle. Pourquoi l'avoir laissé partir seul, pourquoi suis-je ici, tandis que mon cœur plapite du désir fou que j'ai de me glisser entre ses bras, d'appuyer ma tête sur sa poitrine, de sentir la caresse de ses lèvres ! Pourquoi ? pourquoi ?

« Oui, mais il ne me donnerait rien des caresses que je rêve ! Allons, il me semble avoir bien agi en lui résistant, car Arnold ne m'aime pas et si parfois il me désire, son cœur n'a pour moi qu'indifférence. »

Et, l'âme lourde de larmes qu'elle ne versait plus, Geneviève, pensive, reprit sa promenade interrompue.

Le soir même, le comte et la comtesse de Nozières quittaient la villa Daniela pour Combe-Nègre. Mais dès Monte-Carlo, Arnold voulut s'arrêter. Il ressentait trop vivement la crainte de son tête-à-tête avec Geneviève, là-bas, dans la montagne. En cette ville cosmopolite, au moins, il vivrait encore quelque temps très affairé autour des tables de jeu, ce qui aurait le don de lui calmer les nerfs.

Mais Geneviève, elle, éprouva à Monte-Carlo les plus grandes tristesses de sa vie. D'abord, la froideur d'Arnold et son air distrait lui furent infiniment pénibles à supporter ; et puis, chaque soir, vers neuf heures, son mari la quittait pour le

casino et, anxieuse, désolée, elle l'attendait une grande partie de la nuit. Le sommeil l'emportant toujours avant le retour du comte, elle ne revoyait Arnold qu'à l'heure du déjeuner. Ainsi, quelle ne fut pas sa joie, lorsqu'au bout de huit jours, elle l'entendit lui dire :

— Geneviève, que penseriez-vous d'un départ définitif pour Combe-Nègre ?

Son cœur se prit à sauter d'allégresse, alors qu'un soulagement immense allégeait son esprit. Néanmoins, elle conserva une froide réserve pour répondre d'une voix parfaitement calme :

— Comme il vous plaira, Arnold; partout où vous voudrez m'emmener, je suis prête à vous suivre.

— Quelle soumission admirable! s'écria le comte railleur. Un jour, s'il vous en souvient, vous montriez beaucoup moins de docilité.

Il avait encore sur la conscience le refus de la jeune femme; Geneviève en saisit très bien l'allusion, mais elle ne sourcilla point et elle garda un silence prudent.

Deux jours plus tard, dans le train qui venait de Neussargues, le comte et la comtesse de Nozières rêvaient. Debout dans le couloir, devant une glace biseauté, Arnold fumait sans répit. Mais au fur et à mesure qu'il approchait du Lioran, il éprouvait comme un soulagement au malaise dont il n'avait pu se défendre en cette dernière semaine. Il avait ressenti cette mélancolie profonde qu'inspire la sensation du temps qui fuit, inoccupé, gaspillé... et maintenant son cœur allégé de l'étreinte se dilatait dans sa poitrine.

Geneviève, elle, subissait un plaisir presque analogue et d'autant mieux que les jours passés à Monte-Carlo lui avaient empoisonné le souvenir si doux de la villa Daniela. Les pays qu'elle apercevait dans le lointain, la vue de la pittoresque vallée de l'Alagnon amollissaient son âme au point qu'une violente envie de pleurer l'avaient insidieusement empoignée.

Bientôt, elle secoua cette sensation nerveuse et, passé Murat, elle quitta le compartiment où elle rêvait pour retrouver son mari dans le couloir du wagon.

Doucement, elle s'approcha d'Arnold, et dans un geste de confiance et d'abandon, elle appuya son épaule contre lui, tandis qu'elle glissait timidement son bras sous celui du comte.

Ce dernier ne fit pas un mouvement, pas un geste. Il continuait de regarder la gorge sauvage que, maintenant, le convoi surplombait. Par la vitre ouverte, une brise fraîche, chargée de senteurs forestières et qui agitait les aiguilles vertes des hauts sapins, venait le frapper au visage. Les cimes et les lointains se reposaient dans un fond de ciel rose, d'un délicieux rose de pivoine que reflétaient l'eau du torrent et les roches d'alentour. Dans cette étroite et agreste vallée, régnait un silence pur, infini.

Devant tant de paix et de solitude, le cœur de Geneviève se fondait dans une douceur suave. Tout son être frémissait comme une corde que l'on touche et, sans trop en avoir conscience, elle se pressait câlinement contre son mari.

« Arnold... soupirez-elle, en son for intérieur, Arnold, je t'aime! »

Cependant, elle n'exprima point sa pensée, elle glissa seulement sa main dans celle du jeune homme qui ne bougeait toujours pas, puis, se remettant peu à peu, elle dit à voix haute :

— Arnold, si vous saviez combien je suis heureuse, ce soir!

Le comte eut alors un fort tressaillement, comme si les paroles de la jeune femme l'avaient tiré d'un songe.

Vivement, il posa son regard sur elle et très longuement, il l'examina.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi? demanda enfin Geneviève qui se sentait infiniment gênée par cette minutieuse observation.

— Pourquoi? parce que je cherche quelle raison principale vous rend si heureuse!

Sa voix était à peine ironique et son regard n'était ni sévère, ni moqueur.

Cette attitude encouragea la jeune femme.

— Oh! la raison en est fort simple! Tout d'abord, j'éprouve un plaisir infini à revoir notre cher Cantal, puis je me sens réellement heureuse à la pensée

que je vais enfin connaître Combe-Nègre.

— Vous savez, ce château ne ressemble en aucune façon à la splendide villa Daniela, riposta le comte ironique. Par comparaison, il a plutôt l'air d'une forteresse. C'est un édifice de pierres grises, encastré dans le flanc de la montagne, tel un nid d'hirondelle sur la muraille d'un vieux donjon. Vous n'y trouverez ni bosquets, ni corbeilles, ni parterres de fleurs. Le jardin est la forêt elle-même, avec sa végétation sauvage. Seuls, le silence qui l'entoure et la vue dont on y jouit sont les vrais mérites de ce vieux manoir.

— Mais c'est beaucoup, cela!

— Néanmoins, je crains bien que vous ne vous lassiez très vite de ses charmes fort contestés. Il est donc inutile de vous réjouir si tôt.

— Ah! comme vous vous entendez à désillusionner! riposta Geneviève d'un ton amer.

— Je ne vous désillusionne pas; je prévins seulement votre déception possible. Tant mieux si vous vous accommodez sans effort du genre d'existence qui vous attend, jeta le comte d'une voix brève.

— Mais avec vous, Arnold, je ne m'ennuierai pas, fit remarquer tristement Geneviève.

— C'est qu'alors vous ne serez pas difficile à satisfaire, objecta encore M. de Nozières avec une pointe d'ironie. Il ne faut pas oublier que vous n'aurez à compter sur moi, ni moralement, ni sentimentalement.

Un vif dépit bouleversa une minute le cœur de Geneviève et elle allait retirer sa main qui était restée — chose incroyable! — dans celle d'Arnold, lorsque, soudain, elle se ravisa.

Quelques instants encore, elle resta silencieuse, puis bientôt elle reprit d'une voix douce, comme si rien déjà n'avait été dit entre eux :

— Vous ne pouvez vous imaginer, Arnold, à quel point je suis heureuse de pouvoir enfin parcourir toute cette contrée. Depuis que j'ai lu votre livre sur le Cantal où vous expliquez si clairement et avec tant de poésie l'origine de ses volcans, de ses cratères, de ses puits, ce pays m'intéresse à un degré que vous ne soupçonnez même pas.

Dès les premiers mots, Arnold avait brusquement lâché la main de Geneviève; puis, s'étant retourné vers elle, son regard fureteur et plein d'intérêt la dévisageait avec insistance.

— Ne me regardez donc pas avec autant de surprise, reprit la jeune femme dans un léger rire, j'aime beaucoup votre prose, monsieur!

Le comte s'inclina avec un peu d'ostentation et une ironie malicieuse pétillait dans ses prunelles couleur de mer.

— Dans quel sens faut-il interpréter vos paroles, chère dame? Sincérité? Flatterie? Moquerie?

— Oh! jeta-t-elle blessée et soudainement triste. Il faudra donc toujours que vous suspectiez mes sentiments, mes moindres réflexions!

— Si vous étiez sincère, dit Arnold avec amertume, vous seriez tellement différente de toutes les femmes que j'ai connues!

— ...  
— Allons, Geneviève, regardez-moi, reprit M. de Nozières avec un coup d'œil d'impatience irritée. Vous m'en voulez beaucoup de ma réponse?

— Non... mais je suis peinée de constater, une fois de plus, combien vous vous montrez incrédule, surtout en ce qui me concerne, ajouta-t-elle en levant sur lui des yeux luisants de pleurs.

Arnold détourna ses yeux des belles prunelles implorantes et brusquement son visage se durcit.

Un lourd silence tomba entre eux et, avant qu'ils ne l'aient brisé, le train stoppa à la station du Lioran.

L'auto du comte de Nozières attendait sous les marronniers touffus de la cour. Léon, un des deux domestiques d'Arnold, celui qui faisait tour à tour office de valet de chambre et de chauffeur, s'empressa auprès de son maître.

Après avoir installé Geneviève sur les moelleux coussins de velours gris, Arnold s'empara avec joie du volant, en deux minutes l'automobile passait déjà au hameau des Chazes. Comme le chemin vicinal grimpait à flanc de montagne, le comte ralentit son allure et Geneviève

# Penuchi Parfait! Fudge Parfait!

**Lait Eagle**  
**PENUCHI MERVEILLE**

2 tasses cassonade      1/2 tasse Lait Eagle  
1/2 tasse eau              Condensé-Sucré  
1/2 tasse amandes hachées

Mélez la cassonade et l'eau dans une grande casserole et portez à ébullition; ajoutez le Lait Eagle Condensé-Sucré et faites mijoter sur un feu doux, jusqu'à ce que le mélange, essayé à l'eau froide, forme une boule ferme (230°F.—235°F.) Remuez constamment, pour empêcher de brûler. Retirez du feu. Ajoutez les amandes hachées. Battez le démêlé jusqu'à consistance épaisse et crémeuse. Versez dans une lèchefrite beurrée. Refroidissez et détaillez en carrés.

● Cette recette produit un penuchi crémeux et lisse à souhait. Avec le Lait Eagle, on prépare le meilleur fudge que vous ayez jamais mangé! La recette de ce fudge se trouve dans le livret GRATIS, offert ci-après.)

● Mais rappelez-vous que le Lait Evaporé ne réussit pas cette recette! Vous devez employer du Lait Condensé-Sucré. Souvenez-vous du nom: Lait Eagle.



**GRATIS ! Livre de Recettes Unique au Monde !**

Livre illustré en rotogravures (60 photographes) décrivant de surprenants raccourcis. 130 recettes, y compris de savoureux Bonbons! Glace au chocolat en 5 minutes, toujours réussie! Pouding au Caramel qui se fait tout seul! Macarons à deux ingrédients! Mayonnaise par agitation! Crèmes glacées (au réfrigérateur ou à la sorbetière)! Gâteaux à froid! Sauces! Cossettes! Petits Fours!

Adressez à THE BORDEN CO., LIMITED, Yardley House, Toronto.

Nom \_\_\_\_\_  
Rue \_\_\_\_\_  
Ville \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_  
7-105 (Prière d'écrire nom et adresse en lettres moulées) 114F



**COUPON D'ABONNEMENT**

**La Revue Populaire**

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats Unis : \$1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_  
Province ou Etat \_\_\_\_\_

**POIRIER, BESETTE & CIE LIMITEE**  
975, rue de Bullion, MONTREAL, Canada

## Souvent la Maladie nous Surprend

De nombreux malaises dont les suites sont graves peuvent être rapidement enravés dès leur apparition.

Chaque maison devrait avoir des sacs à eau pour ces cas d'urgence. Les sacs à eau Viceroy sont de qualité supérieure — et se distinguent par la beauté de leur couleur et de leur forme.



**VICEROY**  
SACS A EAU

Faits au Canada

VICEROY MANUFACTURING CO., LTD., WEST TORONTO



## MERES SAINES — ENFANTS VIGOUREUX

Jeunes femmes qui serez bientôt mères veillez à votre santé afin que cette importante fonction de votre vie s'accomplisse aussi normalement que possible.

Beaucoup de jeunes femmes faute d'avoir pris les précautions nécessaires et de s'être soignées convenablement, au début, ont compromis non seulement leur propre santé mais aussi celle de leur enfant.

Jeunes femmes qui éprouvez quelques symptômes de maladies féminines (beau-mal) n'hésitez pas à demander aux PILULES FEMOL la santé et la vitalité indispensables à cette époque. En les prenant régulièrement avant et après l'événement elles vous éviteront bien des maux et accidents. C'est un remède efficace sur lequel les femmes peuvent toujours compter.

LES PIPULES FEMOL se vendent partout \$1.00 la boîte de 60 pilules, ou vous seront expédiées poste payée sur réception du prix.

Institut Caso Dépt. 6 — Place Royale  
Montréal. 4

émervueillée pouvait contempler le pays qu'elle traversait.

A droite du chemin, une coulée de verdure dévalait jusqu'à la Cère qui roulait ses eaux bouillonnantes au fond d'une combe, dans un fouillis de plantes et de rochers. Au-dessus de la ligne des monts, le ciel se mourait dans une splendeur d'opale et, peu à peu, la nuit qui descendait engloutit dans son ombre les vallées bleutées et mélangea les bois aux pâturages le long des pentes.

Il faisait tout à fait brun lorsque la voiture s'arrêta devant Combe-Nègre. Vaguement, Geneviève aperçut la masse sombre d'un édifice et deux tourelles coiffées en éteignoirs, qui avançaient leur forme cylindrique au-dessus du chemin gazonné.

Léon, qui était prestement descendu de l'automobile, agita une grosse cloche dont le son se répercuta longtemps dans la paix infinie des choses. Alors, un grand portail massif et ferré, percé d'un judas à grille et dont la voûte de pierre, en plein cintre, était toute sculptée, s'ouvrit lourdement. La voiture roula sur le sable d'une allée montante pour s'arrêter, l'instant d'après, devant un haut perron de granit. Là, sous la saillie d'un large auvent d'où retombaient des guirlandes de verdure, Catherine Chenevasse attendait ses maîtres, avec Jérôme, le deuxième serviteur. Une lumière électrique éclaira soudain le perron et Geneviève put se rendre compte de l'éclair de joie qui passa dans le regard de l'ancienne nourrice.

Maintenant, les deux mains jointes, elle s'inclinait devant Arnold dans une attitude d'adoration et de profonde déférence; mais le comte la prit par les épaules et l'attirant à lui, il l'embrassa.

— Mon cher comte... mon cher comte ! balbutiait Catherine bouleversée.

Geneviève, que cette scène avait beaucoup étonnée, tendit la main à la vieille femme, mais celle-ci, tout en s'inclinant respectueusement sur cette main qui lui était offerte, ne manifesta ni plaisir, ni sympathie. Geneviève en éprouva comme un froid glacial au cœur, et toute pensive, elle suivit son mari qui désirait la conduire lui-même à son appartement.

C'était encore à la nourrice d'Arnold qu'elle pensait lorsque celui-ci vint la reprendre pour descendre à la salle à manger.

— Vous m'excuserez, Geneviève, dit-il aussitôt, de ne point vous avoir donné une chambre plus moderne. Mais ici, tout est ancien et avant notre mariage le temps m'a tellement fait défaut qu'il ne m'est point venu à l'idée de vous consulter sur vos goûts. Et puis, vous me paraissiez alors si raisonnable, qu'il me semblait que vous vous accommoderiez de tout.

— Et maintenant... demanda malicieusement Geneviève, que vous en semble-t-il ?

— Hum ! vous êtes assurément plus compliquée que vous en avez l'air. Vous êtes effroyablement femme !

— Et c'est un grave défaut à vos yeux, n'est-ce pas ?

— Assez grave... en effet... dit le comte d'un air à la fois badin et placide, mais que démentait l'ardente flamme du regard.

— Eh bien, rassurez-vous, reprit Geneviève avec un sourire indéfinissable, cette chambre me plaît beaucoup. J'aime ses tentures de soie vert-pâle, semée de verveines roses. C'est charmant et roco à l'infinit.

« Mais, au reste, jeta-t-elle négligemment tout en s'épinglant à l'épaule un bouquet d'œillets, que peut bien vous faire mon appréciation, puisque, d'avance vous ne me croyez pas ?

— Cela dépend de ce que vous exprimez, belle ergoteuse ! dit Arnold en esquissant quelques pas vers la jeune femme. D'ailleurs, je me crois assez perspicace. Et tenez... en ce moment même, quelle pensée vous préoccupe donc au point qu'une ombre voile votre regard ?

— C'est la double attitude de Catherine qui m'a beaucoup déconcertée dès mon arrivée ici. Après les manifestations d'adoration et de tendresse qu'elle a eues pour vous, la froideur dont elle m'a gratifiée me donne à réfléchir. En vérité, on la croirait prévenue contre moi, et je ne vous cacherais pas qu'en j'en éprouve une appréhension et une peine.

Un instant, le comte de Nozières garda le silence. Son regard pénétrant en-

veloppait Geneviève et un sourire énigmatique effleura ses lèvres lorsqu'il rencontra les yeux un peu inquiets qui se levaient sur lui.

— Allons, petite sensitive, que craignez-vous avec moi ? Je suis le maître ici, l'auriez-vous déjà oublié ?

Il prit la petite main de Geneviève qu'il posa sur son bras, et il entraîna la jeune femme à travers plusieurs pièces, toute de style Louis XVI, et qui renfermaient un grand nombre de tableaux de valeur.

Par exception, la bibliothèque-studio où se tenait uniquement Arnold était à la fois de style oriental et moderne. Ici, trônaient tous les souvenirs que le jeune homme avait rapportés de ses lointains voyages et les tapis de Kairouan, les soieries de Perse, les coussins moelleux et des multiples objets turcs, arabes et syriens envahissaient toute la salle.

Seul, le portrait d'un petit garçon de cinq à six ans, œuvre d'un peintre moderne et parisien, tranchait sur toutes ces choses exotiques.

Pensive, Geneviève s'arrêta devant cette peinture saisissante, non seulement par le talent de l'artiste, mais surtout par la physionomie du modèle. De grands yeux gris, frangés de longs cils noirs, à l'expression intelligente et rêveuse, éclairaient un visage mutin, à l'ovale plein et à la peau très blanche. Des boucles soyeuses d'une teinte de châtaigne mûre coiffaient cette tête d'enfant joli et sympathique.

Immédiatement, Geneviève pensa au petit Richard, ce fils d'Arnold mort à l'âge de six ans. Alors, une sensation très vive le bouleversa jusqu'au plus profond d'elle-même et elle fut un temps avant de pouvoir articuler une seule parole.

— Arnold... c'est votre fils ? Il a vos yeux... remarqua-t-elle en posant sa douce main sur le bras de son mari.

Et, comme, très ému, le comte acquiesçait seulement d'un mouvement de la tête, elle reprit :

— Oh ! qu'il était beau ! et quelle nature charmante il devait posséder ! Tout, dans sa physionomie nous la révèle.

— Il était devenu ma seule raison d'exister, dit sourdement Arnold, qui ne détachait pas ses yeux de l'image de son fils.

Très émue, Geneviève leva son regard sur M. de Nozières, et elle fut infiniment surprise de voir ce visage tourmenté, ordinairement si froid, s'éclairer d'une étrange et suave douceur.

Alors, d'un geste spontané et silencieux, elle détacha de son corsage le bouquet d'œillets blancs qui l'ornait et elle le déposa dans un vase posé au pied même de la peinture, sur une console sculptée en cèdre du Liban.

Arnold l'avait avidement suivie du regard et, au moment où la jeune femme faisait mine de s'éloigner, il saisit la petite main qui avait offert les fleurs et dévotement il la porta à ses lèvres. Son baiser fut si chaud et si passionné que, n'en ayant encore jamais reçu de semblable, Geneviève crut s'évanouir. Elle ferma les yeux devant le vertige qui l'avait brusquement saisie et elle fut entraînée à la salle à manger sans qu'elle en eût complètement conscience.

Lorsqu'elle parvint à rassembler tous ses esprits, elle était à table, et fort surprise de retrouver en face d'elle un Arnold au visage légèrement ironique où toute trace d'émotion avait disparu et qui parlait avec une aisance tranquille.

— Mon Dieu ! quel homme est-il donc ? se demandait-elle en se mordant les lèvres de dépit.

« Quelle puissance de volonté déploie-t-il pour dissimuler ainsi le véritable fond de sa nature !

« Ou bien aurais-je rêvé ? »

Non, Geneviève n'avait point rêvé. Elle sentait encore sur sa main, imprégnée dans sa chair, la sensation brûlante du baiser d'Arnold.

### Chapitre VI

Le repas de midi venait de s'achever dans un profond silence, plein de rêverie pour M. de Nozières et lourd de tristesse pour Geneviève. Tout en reposant sa tasse de café sur la table, Arnold se leva et, lentement, après un placide : « Au revoir, Geneviève », il quitta la salle à manger.

Alors, la jeune femme exhalait un long soupir et, s'étant levée à son tour, elle monta dans sa chambre.

Un instant après, elle était accoudée à la balustrade d'un balcon en ferronnerie ancienne et, pour détourner ses pénibles réflexions, elle contempla l'immensité, mais ne trouva qu'elle-même.

Au dehors, aucun souffle ne s'élevait; une chaleur lourde d'orage pesait sur les êtres et les choses. Une brume grise s'étirait comme une fine poussière au-dessus de la vallée de la Cère, tandis que le Puy Griou, qui ressemble au Cervin, avait déjà sa pointe effilée dévorée par un énorme cumulus orange. Une odeur pénétrante d'aromates flottait plus alanguie dans l'atmosphère dense. En l'espace libre qui sépare la montagne de Combe-Nègre de celle du Lioran, un vautour passa. Son cri soutenu et cadencé, aux vibrations mélancoliques, déchirait le silence infini de ces lieux sauvages, et Geneviève pensa que ce sinistre oiseau devait être tourmenté, comme elle, d'une secrète passion que racontaient ses cris et ses plaintes.

Bientôt la pluie se mit à tomber, âpre et drue, tel un grain au bord de la mer; elle s'abattait sur les monts avec une rage infernale. Dans le lointain, vers le Puy Mary, un éclair s'abrita le ciel.

Toute frissonnante, Geneviève ferma vivement la fenêtre et bientôt, pelotonnée dans une bergère, elle resta inactive et désemparée à écouter le bruit de la foudre et le crépitement de la pluie.

Ordinairement, chaque jour, la jeune femme employait ses loisirs à des promenades charitables, soit à travers les hameaux épars dans la montagne, soit à Saint-Jacques-des-Blats. Dans ce village maintenant, elle était connue et aimée de tous, atendue avec une vive impatience par les vieillards et les enfants. Cette bonté qu'elle déployait, là-bas, au dispensaire de Saint-Flour, elle la dépensait à présent auprès des malheureux et des malades de la région, et cette charitable habitude l'aidait à combler le vide de son existence.

Mais aujourd'hui, par ce temps affreux, elle ne pouvait songer à quitter Combe-Nègre. La tête appuyée dans le creux de son bras, elle était prête à pleurer sur son sort qui lui paraissait soudainement lamentable; alors, un désir fou de retourner reprendre chez elle, à Saint-Flour, sa vie paisible d'autrefois, s'empara d'elle avec violence.

Depuis un mois, depuis que le comte avait amené sa jeune femme au château de Combe-Nègre, chaque jour, il s'enfermait dans la bibliothèque et Geneviève ne le voyait qu'aux heures des repas, où sa froideur polie et son indifférence donnaient bien à la jeune comtesse la note des rapports exempts de toute sentimentalité qu'il désirait échanger avec elle.

L'émotion du premier soir, devant le portrait du petit Richard, n'avait été suivie d'aucune autre et comme chacun des deux jeunes gens restait sur ses positions, il n'y avait pas lieu de croire que cette situation se modifiât dans l'avenir.

Pourtant, Geneviève souffrait de cet état de choses et Arnold restait confondu devant l'attitude si exceptionnelle de sa femme. Il s'attendait si peu à une telle soumission, qu'en face du calme imperturbable de Geneviève, il devenait inquiet, nerveux, s'irritait même de cette froide placidité qui, frisait l'impertinence, se disait-il avec amertume.

Mais la jeune femme, bien loin de soupçonner l'étrange sentiment de son mari, s'appliquait au contraire à se montrer indifférente, alors que son cœur brûlait de tendresse; car, en dépit de tout ce qu'il y avait d'inquiétant dans le caractère d'Arnold, elle l'aimait tous les jours davanatage.

Lasse d'écouter la pluie tomber et de frémir au bruit du tonnerre, Geneviève quitta bientôt la bergère où elle rêvait pour s'installer devant un petit secrétaire en bois des Iles, et, ouvrant son cher cahier mauve, elle se mit à écrire.

Combe-Nègre, 17 juillet.

« Mon Dieu, Arnold ne changerait-il jamais ? Serais-je donc destinée à ne supporter toujours que son insensibilité et sa rancœur ? Me serais-je abusée à ce point sur mon influence en jurant à moi-même, voilà bientôt deux mois, qu'il finirait par m'aimer !

« Hélas! chaque jour, sa neutralité est plus accusée, malgré cette attirance qui, parfois, le jette vers moi. Ah! non, ces courts instants d'intimité conjugale qui m'affolent et que je redoute dans la peur de laisser apparaître, à ces courts moments-là, la tendresse qui est en moi et que je déplore comme une faute, est bien loin du véritable amour dont je rêve. Pour cela, il faut, avant tout, une union d'âme et d'esprit, une confiance absolue, un besoin infini de la présence de l'objet aimé, exactement tout le contraire de ce qu'Arnold éprouve pour moi.

« Lui, il dédaigne ma société, il m'abandonne des jours entiers à mes propres forces, insouciant de l'emploi de mon temps. Jamais il ne me confierait la plus petite parcelle de ses pensées ni de ses aspirations; aucune intimité intellectuelle ou sentimentale n'existe entre nous et l'éprouve simplement la décevante sensation d'être à sa merci, sa propriété, sa chose, sans recevoir cette tendresse amoureuse qui constitue pour nous autres femmes l'unique et vrai bonheur.

« Aussi, froissée dans mon amour et dans ma délicatesse, je tremble sans cesse à l'idée effarante qu'il pourrait devenir la folie de mon cœur pour en rire ou pour en railler.

« Chaque jour, je me reproche de tant l'aimer, d'éprouver quand même de l'ivresse, malgré toute la révolte qui m'anime, à ces minutes où, moi, je suis si entièrement à lui.

« Ah! que ne donnerais-je pas pour posséder une heure de douce intimité sentimentale et intellectuelle avec ce mari qui m'échappe un peu plus chaque jour, une heure où je sentirais vibrer son âme à l'unisson de la mienne! Mais il se soucie moins de la pauvre Geneviève que de Catherine Chenevasse et, dans ses court entretiens avec la nourrice, il laisse apparaître plus de vraie tendresse que dans ces minutes passionnées qui l'amènent à moi.

« Ah! s'il connaissait cependant tout ce qui se cache de passion et d'amour dans mes attitudes insouciantes ou légèrement moqueuses! S'il savait que lorsque je le reçois avec indifférence, mon cœur palpite du désir fou de me glisser entre ses bras, de me serrer contre sa poitrine, de poser mon visage sous ses lèvres pour qu'il sente ses baisers. Mais cette folie, je ne l'ai pas encore trahie, heureusement; elle est mon secret torturant, à la fois terrible et doux.»

Ici, Geneviève sursauta très fort, car la grosse cloche du portail à judas venait de vibrer dans l'air humide. Il était si rare de recevoir des visites en ce vieux manoir accroché à la montagne et que, seule, la corneille fréquentait, que la jeune femme se leva toute secouée.

L'instant d'après, Catherine frappait à sa chambre. Elle venait prévenir que M. le curé de Saint-Jacques, surpris par l'orage, s'était réfugié à Combe-Nègre et qu'il se montrait désireux de parler à madame la Comtesse.

Du coup, cette salutaire diversion ramena le courage de Geneviève et, après avoir, grâce à un fermoir spécial, refermé à clef le cahier mauve, elle se dirigea en toute hâte vers le salon.

Cette pièce, qui était fort grande et ornée de meubles Louis XVI, avait été, tout en conservant son caractère de l'époque, presque entièrement transformée par Geneviève.

Sans rien enlever du mobilier, la jeune femme avait divisé cette salle immense, par des paravents aux teintes claires, en deux parties égales et rassemblé d'un seul côté, autour d'un guéridon en marqueterie, les fauteuils les moins fanés sur lesquels elle avait néanmoins jeté des coussins soyeux, brodés ou peints par elle-même. Un sofa avait été amené tout près de la haute cheminée, où un feu de bois se tenait toujours prêt à flamber.

Mais tous ces changements étaient restés inconnus du comte de Nozières, pour la bonne raison que, depuis un mois, chaque jour, ce dernier avait quitté Geneviève dès leurs repas achevés. Deux fois, Arnold avait bien invité sa jeune femme à venir le retrouver à la bibliothèque pour prendre une tasse de thé, mais cette condescendance si rare du comte n'avait aucunement donné lieu à une intimité plus grande entre les deux jeunes gens.

Lorsque la comtesse de Nozières pénétra dans le salon, le curé de Saint-Jacques était debout devant une fenêtre, n'osant remuer, un peu interdit à la vue de ses pieds chaussés de gros souliers ferrés, tout ruisselants de pluie.

C'était un homme qui avait dépassé la soixante, presque un vieillard, d'apparence chétive, aux épaules maigres et un peu voûtées. Sa tête chenue n'attirait l'attention que par la bonté profonde qui s'épandait sur tout son visage et qui adoucissait le regard aigu de ses yeux bleus.

— Madame la Comtesse, s'écria-t-il, c'est à la cuisine qu'il fallait me recevoir et non ici!

— N'exprimez donc pas de si belles sottises monsieur le Curé, riposta Geneviève avec un aimable sourire et en lui tendant la main.

« Approchez donc plutôt de la cheminée, vous allez voir, dans une minute, vos chaussures seront sèches!

Et d'un geste prompt, la jeune femme frotta une allumette et mit le feu au monticule de brindilles et de bûches entassées sur les chenêts. Bientôt, une flamme claire pétilla dans l'âtre, et la comtesse, après avoir avancé un siège pour M. le Curé, s'installa elle-même sur le divan vieux rose.

Avec un petit frisson qui lui secoua les épaules, Geneviève reprit :

— Bigre! dans nos montagnes, dès qu'il pleut, on endure facilement une flambée! Je vois, monsieur le Curé, que vous partagez tout à fait mon avis, car vous n'offrez pas une mine brillante.

L'abbé, en effet, était un peu pâle et ses yeux au regard vif n'exprimaient pas leur assurance habituelle. Toute sa physiologie respirait une vague crainte ou une grande timidité, ce qui ne laissait pas de étonner Geneviève.

— Rassurez-vous, madame, je n'éprouve aucun malaise physique. Seuls, de pénibles souvenirs sont la raison d'un trouble passager.

« Excusez-moi, si je vous cause quelque peine, mais vous me comprendrez mieux lorsque vous saurez que je ne suis jamais revenu à Combe-Nègre depuis la mort tragique de la comtesse Suzanne.

A ces paroles, Geneviève avait ressenti une vive émotion et son teint de muguet était devenu plus blanc encore.

— Monsieur le Curé, dit-elle d'une voix basse, un peu tremblée, ces souvenirs sont donc si pénibles qu'après tant d'années écoulées, vous en soyez encore tellement ému?

— Oui, madame, car c'est moi qui ai assisté la comtesse Suzanne à ses derniers moments.

— J'avais cru sa mort instantanée?

— Non, heureusement pour son âme, répondit l'abbé d'un air contraint.

Avec un regard poignant, Geneviève se pencha vers le curé et elle allait l'interroger encore lorsque la porte du salon s'ouvrit: c'était M. de Nozières. D'un geste impulsif, la jeune femme s'éloigna brusquement du prêtre et encore toute à son émoi, elle passa sa main tremblante sur son front pâle.

Ce trouble n'échappa point au comte dont les yeux s'assombrirent subitement. Alors, posant un regard irrité sur l'abbé qui s'était levé, il dit d'une voix brève, nuancée d'ironie :

— Monsieur le Curé, en voilà une surprise! Est-ce bien seulement l'orage qui nous vaut l'honneur de votre visite?

— Non, mon cher Comte, riposta l'abbé en regardant bien en face son interlocuteur. L'averse n'eût pas été motif suffisant pour vous demander l'hospitalité, il me fallait une tout autre raison pour sonner à la porte de votre château.

« Je descends du buron de Mège-Coste où le « bouteiller », à la suite d'une blessure à la cheville, se sent fort mal aujourd'hui. Comme tous nos montagnards, ce brave homme connaît les bontés de Mme de Nozières, aussi réclame-t-il vivement sa visite, m'ayant affirmé qu'elle seule était capable de le guérir.

« Il paraît, ajouta l'ecclésiastique en s'adressant à Geneviève, que vous connaissez tous les secrets pour endiguer la fièvre.

— Ce brave Fulcran exagère, dit la jeune femme en se levant, mais qu'importe, puisqu'il a besoin de mes services, je ne saurais me dérober.

— Comment, Geneviève! s'écria Arnold, vous ne songez tout de même pas

à partir pour Mège-Coste par un temps pareil! Et puis, enfin, vous pourriez fort bien vous égarer!

Pendant une seconde, un sourire de légère ironie vint effleurer les lèvres rouges de la jeune femme :

— Vous oubliez, dit-elle, que depuis un mois je sors seule, chaque jour, et que, par conséquent, je commence à connaître la contrée.

— Au reste, ajouta le prêtre, Rémi, le père de Mège-Coste, qui est en bas, attend Mme la Comtesse.

— Qu'importe! objecta encore le comte avec humeur, vous ne connaissez pas ces gens, Geneviève!

— Si fait! Je les ai rencontrés bien souvent à travers mes promenades solitaires. Il est donc tout à fait superflu de vous tourmenter ainsi.

— Vous pourriez au moins vous assurer que l'orage est terminé. Ces violentes averses récidivent si souvent.

— En effet... approuva le curé de Saint-Jacques.

— Pour cela, je vous le concède, lança Geneviève souriante, mais vous me permettez bien de me retirer pour changer de costume.

Restés seuls, le comte et l'abbé gardèrent quelques instants un silence réciproque.

Arnold examinait tout, autour de lui, avec un très vif intérêt, saisi des changements heureux opérés au grand salon de son enfance, qu'il avait, au reste, toujours jugé d'une sévérité rébarbative.

Dans tous les vases, des gerbes de digitales épanouissaient leurs larges gobettes roses, pointillées de pourpre. Sur la corbeille à ouvrage, un travail inachevé de broderie avait été déposé à la diable; des livres, que l'on devinait lus et relus souvent, se dressaient sur le guéridon en compagnie d'un vase de fleurs, d'une bonbonnière de Chine, d'un soussin en cuir de Russie, et tout ce pélemêle voulu donnait à la pièce un air intime qui plut infiniment aux goûts artistiques de M. de Nozières.

D'un geste distrait, celui-ci, qui était resté debout devant la table, feuilletait quelques-uns des livres entassés là. Soudain, il reçut comme un petit choc au cœur: parmi ces bouquins aux reliures soignées, il venait de découvrir plusieurs œuvres signées de son nom à lui. « Il serait donc vrai que Geneviève s'intéressait sincèrement à son talent d'écrivain? »

Il en était là de ses réflexions, lorsque tout à coup le curé, qui avait discrètement observé Arnold, se prit à dire :

— Mon cher Comte, me permettez-vous de vous féliciter?

— Me féliciter? Et de quoi, grand Dieu! interrogea le jeune homme qui songeait à son dernier livre paru.

— Mais de votre choix! La comtesse Geneviève est bien la plus digne personne que je connaisse. Elle est belle, charmante, intelligente, douce et charitable à l'infini. Je crois sincèrement, Comte, que vous allez être enfin heureux.

Un rire plein de nervosité fut la seule réponse de M. de Nozières. Et, en le regardant avec une certaine défiance, le curé s'aperçut que les lèvres d'Arnold devenues blanches souriaient avec une cruelle ironie. Sans nul doute, ses malencontreuses paroles avaient choqué son châtelain. Mais l'abbé n'eut garde de les regretter; au contraire, il reprit :

— Pourquoi riez-vous, Comte? Douteriez-vous de ma sincérité? Ah! si vous pouviez connaître l'opinion de notre population de Saint-Jacques, vous sauriez qu'ici tout le monde aime la comtesse Geneviève.

— Sauf moi! jeta railleusement Arnold.

L'abbé eut un brusque recul et ses yeux effarés fixèrent un instant M. de Nozières.

— Eh bien, reprit celui-ci, ne soyez donc pas aussi étonné de ma riposte, mon cher Curé. J'ai été assez suffisamment payé pour devenir prudent, n'est-ce pas? Après tout, la comtesse Geneviève n'est peut-être qu'un tantinet plus habile que Marthe et Suzanne!

— Ciel! quel blasphème! s'exclama l'abbé d'un air outré. Seriez-vous, Comte, à ce point aveugle ou vindicatif! La Comtesse ne possède-t-elle pas un passé qui l'honore! Ses actes d'aujourd'hui ne sont-ils pas la pure réplique de ceux d'hier!



Pas nécessaire de toucher avec vos mains

LA besogne domestique la plus ennuyeuse est devenue la plus facile. Sani-Flush élimine tous les embarras du nettoyage des bols de cabinet. Pas de frottage ni de récurage. Répandez simplement un peu de Sani-Flush dans le bol (Mode d'emploi sur la boîte). Tirez la chasse-d'eau. C'est tout.

Sani-Flush permet une plus grande propreté et plus d'hygiène. Taches et saletés disparaissent instantanément. La toilette brille comme une neuve. Microbes et odeurs sont tous emportés. Les coins que l'on ne peut atteindre sont nettoyés et purifiés. Sani-Flush ne peut endommager la tuyauterie. Il est aussi très efficace pour le nettoyage des radiateurs d'automobile (mode d'emploi sur la boîte). En vente dans les épiceries, pharmacies et quincailleries — boîte de 25c et 15c. Fabriqué au Canada. Concessionnaires: Harold F. Ritchie & Company, Ltd., Toronto.

**Sani-Flush** NETTOIE SANS FROTTAGE LES BOLS DE CABINET

**BIENFAISANTE AUX PERSONNES ÂGÉES**

Aux repas, entre les repas et au coucher

**OVALTINE** ALIMENT-TONIQUE-LIQUIDE

Nouvelles complètes, feuilletons, notes encyclopédiques, pages humoristiques, etc., le tout se renferme dans

**LE SAMEDI**

En vente ..... 10 cents

# GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET  
EMBEILLISSEZ VOTRE  
POITRINE



Toutes les femmes doivent être  
belles et vigoureuses, et toutes  
peuvent l'être grâce au Trai-  
tement Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Traitement Myrriam Dubreuil*, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du *Traitement*. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

## TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le *Traitement* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraisse rapidement les  
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons *Gratis* notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre *Traitement* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement  
Confidentielle.

Les jours de bureau sont :  
Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL  
5920, rue Durocher, près Bernard

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2  
Montréal, Canada.

« Ah ! Monsieur Arnold, continua le curé, oubliant, dans son émotion, les années qui avaient si cruellement séparé le jeune homme enthousiaste qu'il avait connu, du comte hautain et ironique dressé devant lui, monsieur Arnold, je suis bien certain que vous seriez dans l'impossibilité de reprocher quoi que ce fût à Mme Geneviève. »

— Qui sait ! riposta M. de Nozières avec une amertume si vive, qu'elle l'étonna lui-même.

A peine ces mots étaient-ils exprimés que la jeune femme pénétrait de nouveau au salon.

Vêtue d'une robe en lainage gris très pâle, coiffée d'un béret de laine blanche qui découvrait tout un côté de ses beaux cheveux châtain aux reflets dorés, Geneviève était rayonnante de jeunesse et de grâce.

Brusquement interrompus dans leur discussion, le comte et l'ecclésiastique la regardèrent avancer comme dans un songe. Arnold esquissa même vers elle un vif mouvement qu'il reprima presque aussitôt, tandis qu'un pli de colère venait barrer son front.

— Monsieur le Curé, dit Geneviève, je viens prendre congé de vous. L'orage étant définitivement éloigné, je ne saurais donc attendre davantage.

— Chère madame, répondit l'abbé en s'inclinant cérémonieusement, veuillez redire à Fulcran que je retournerai le visiter demain, dans la soirée.

Puis, s'adressant à M. de Nozière médisant et sombre :

— Merci, Comte, de votre hospitalité et daignez vouloir m'excuser d'être venu troubler votre solitude.

Un instant encore Arnold resta silencieux, puis :

— J'espère, mon cher Curé, dit-il enfin, que vous n'en resterez pas sur cette visite imprévue et que vous reprendrez quelquefois le chemin du château. Je suis à peu près certain que la Comtesse vous saurait gré de la venir voir.

Surpris et charmé tout ensemble, le bon curé de Saint-Jacques remercia chaudement M. de Nozières qui le reconduisit jusqu'au perron.

Geneviève, elle, en compagnie du pâtre, s'éloignait déjà vers Mège-Coste. Un instant, à travers les hêtres rabougries de Combe-Nègre, Arnold la suivit du regard, mais bientôt, la tache claire de sa robe disparut dans l'inextricable fouillis de la forêt et brusquement le comte rentra au château.

### Chapitre VII

A la lisière d'une piste gazonnée où l'herbe est molle, délicate, parfumée de thym et de menthe, fleurie d'aconit et de gentiane, le buron de Mège-Coste étale ses pauvres murailles grises coiffées d'un toit bas de vieilles tuiles brunes. Un bois de sapins tout proche lui envoie ses senteurs balsamiques et, non loin de là, les beaux rochers de Cascivières, abrupts et chauves, s'avancent solitaires au-dessus du pâturage qu'ils regardent depuis des milliers d'années. Ici, l'isolement est définitif, le silence infini, la retraite profonde.

Au seuil du buron, Geneviève contemple ce cirque de verdure et de roches ensermés de puys élevés. Son cœur bat d'émotion et elle s'émerveille au spectacle de tant de grandiose beauté. Mais peu à peu sa pensée retourne toute vers Arnold et elle éprouve soudain le vif désir de le revoir. Et quoiqu'elle se sente divinement bien dans ce frais pâturage qui embaume les menthes, dans ce long soir lumineux où frissonne un vent si pur, Geneviève va redescendre en hâte vers Combe-Nègre, guidée par cet émoi instinctif de son âme qui la conduit toujours et irrémédiablement vers Arnold.

Pensive et frémissante, un peu irritée aussi de cette secrète faiblesse de son cœur, Geneviève maintenant se retourne vers le « boutillier » qui, harassé de fièvre, reste étendu sur un lit de fougères. Compatissante et simple, la jeune femme s'incline sur le visage pitoyable, s'empare du poignet de l'homme, en compte les battements. La fièvre est tombée, la quinine a déjà agi. Toutefois, Mme de Nozières n'est pas sans inquiétude, car il y a blessure et elle redoute l'infection, le tétanos.

— Vous sentez-vous mieux, mon ami ? demanda-t-elle.

— Oh ! oui, ma bonne dame ! Aussi, je savais bien, moi, que vous sauriez me guérir !

— Mon brave Fulcran, dit-elle avec douceur, je ne vous ai pas guéri, je ne vous ai que soulagé. Il faudrait donc être raisonnable et appeler un médecin.

— Il ne viendra jamais jusqu'ici, vous le savez bien, madame la Comtesse.

Puis, d'une voix anxieuse :

— C'est donc que vous ne voulez plus me soigner ?

— Nullement, mon ami, répondit Geneviève, mais vous comprenez bien pourtant que je ne saurais posséder la science d'un médecin intelligent.

Agenouillée à même les fougères où le montagnard était étendu, la jeune femme tamponnait avec un mouchoir très fin le front en sueur du blessé. Son visage incliné offrait cette grâce fine, séduisante et emplie de douceur des Vierges de Léonard de Vinci. Son profil était réellement beau, souligné par les boucles souples de ses cheveux bronzés et le grain de sa peau blanche possédait quelque chose de marmoréen.

Soudain, Fulcran, qui venait de tourner ses yeux vers la porte, s'écria d'une voix sourde et avec une certaine stupeur :

— Monsieur le Comte !

Geneviève était aussi stupidement émue que le « boutillier ». Sa surprise était si vive qu'elle resta clouée sur place et qu'elle ne fit pas un mouvement à l'approche de son mari.

— Eh bien, mon brave, dit Arnold en s'arrêtant devant Fulcran, vous sentez-vous mieux ?

D'un geste énergique, le montagnard parvint à se dresser sur son séant, puis il balbutia :

— Monsieur le Comte... oui, je vais mieux... bien mieux même, depuis que votre dame est venue me soigner.

« Ah ! Monsieur le Comte ! reprit le vieux en s'échauffant, permettez-moi de vous dire que Mme la Comtesse n'est pas une femme comme les autres... elle ! Non, non, c'est un ange de bonté, de douceur... »

— Fulcran ! voulez-vous bien vous taire ! s'exclama vivement Geneviève dont le visage s'était empourpré.

— Si vous l'aviez vue tout à l'heure, monsieur le Comte, continua le bonhomme imperturbable, laver ma plaie, bander ma cheville, c'est à peine si je sentais des doigts me frôler. Les mains de Sainte Elisabeth, bien sûr, ne devaient pas être plus douces !

Le comte souriait vaguement. Geneviève qui le regardait avec confusion fut alors toute surprise de retrouver cette suave douceur qui avait illuminé un instant le visage ironique d'Arnold le soir de leur arrivée à Combe-Nègre, devant le portrait du petit Richard. Mais cette expression soudaine fut aussi fugitive que ce soir-là ; presque aussitôt le visage de M. de Nozières redevint impénétrable et glacé.

De sa haute taille, qui en imposait non seulement par sa force, mais surtout par son attitude de grand seigneur, Arnold dominait à la fois Geneviève et le vieux montagnard.

— Geneviève, dit-il d'une voix brève, je suis venu ici dans la crainte de vous voir vous attarder assez pour que la nuit vous surprenne en forêt. N'ai-je pas eu raison de penser à cela ?

— Il est évident que je n'ai aucune idée de l'heure, murmura la jeune femme en levant sur lui des yeux craintifs.

Pourquoi Arnold prenait-il soudain cette voix sévère ? Quelle hantise le mettait en garde contre ses expressions ? Sans aucun doute, son mari était venu là volontairement et, cependant, comme malgré lui. Les regards qu'il abaissait sur elle n'étaient pas exempts de quelque dureté, et pourtant une certaine douceur s'en échappait aussi pour envelopper le vieux pâtre et toute la pauvre demeure.

Alors, le vieux « boutillier » se mit à rire, avec des yeux anxieux et luisants de fièvre :

— Monsieur le Comte, vous ne l'empêchez pas de revenir me visiter, dites ?

— Là n'est pas mon intention, répliqua Arnold sèchement, mais je pense qu'un médecin vous serait plus nécessaire.

— Jamais il n'acceptera de monter jusqu'ici, dit Fulcran d'un air désabusé. Vous savez bien que pour un boutillier

ou un pâtre, on ne se dérange guère. On n'est pas assez riches, nous autres !

— Vous n'avez pas à vous préoccuper de ce détail, déclara brièvement M. de Nozières. C'est moi qui vous l'amènerai.

— Vous... jeta seulement le vieux d'un accent stupéfait.

L'attitude sévère et hautaine du châtelain de Combe-Nègre, son indifférence pour tout ce qui touchait de près ou de loin la contrée n'avaient pas habitué les montagnards à tant de générosité de sa part ; aussi, l'étonnement de Fulcran était si intense qu'aucun son ne put sortir de sa gorge contractée, pour remercier le comte.

— Allons, c'est entendu, déclara Arnold qui s'éloignait, je reviendrai demain avec le docteur.

— Et vous, madame, chuchota le pâtre inquiet, reviendrez-vous ?

— Oui, mon ami, soyez sans inquiétude jusque-là, répondit Geneviève qui tendit sa main au bonhomme.

Un instant, sur le seuil du pâturage, le comte et la comtesse de Nozières s'arrêtèrent d'un commun accord pour embrasser d'un dernier regard ce cirque de verdure et cette ceinture de montagnes à l'aspect sauvage. Au-dessus du Puy Mary, le ciel était d'un mauve de colchique, veiné de rose vif. Des cris de pâtres, ou le bruit des clarines secouant plus fort au cou des vaches, venaient parfois jusqu'à eux, adoucis par la distance.

Geneviève était troublée jusqu'aux larmes devant ce spectacle de beauté éternelle, mais son émotion était encore accrue par la présence d'Arnold. C'était bien en effet la première fois qu'elle se trouvait seule, avec lui, en pleine nature, et la perspective d'une promenade en sa société rendait son cœur défaillant de joie.

M. de Nozières, lui, observait Geneviève, et ses yeux de couleur incertaine, bordés de longs cils noirs, ne perdaient pas un mouvement de la jeune femme.

Machinalement, cette dernière se mit à cueillir des aconits, dont les belles fleurs bleues avaient attiré son attention, et bientôt elle se prit à dire :

— Arnold, je vous remercie de vouloir bien aller vous-même quérir le médecin pour ce pauvre Fulcran. Sa plaie est bien vilaine, elle m'inquiète.

— J'ai songé justement que le docteur Palisson serait peut-être fort utile en la circonstance et, de plus, cela vous évitera de monter si souvent à Mège-Coste.

— Songiez-vous sérieusement, Arnold, que je n'y retournerais pas ? Mais cela est impossible ! objecta la jeune femme. J'ai bien l'intention de m'y rendre dès demain avec le docteur. Ce pauvre Fulcran se sentirait perdu sans ma présence.

— L'exigence de ces montagnards est décidément sans bornes ! raila M. de Nozières.

— Pauvres gens ! Si vous saviez comme il faut peu de chose pour leur procurer un plaisir. Une bonne parole, un sourire, quelques soins sommaires, s'il sont malades.

— Je les envie, vraiment, d'être heureux à si bon compte ! lança Arnold avec ironie.

Les joues de la jeune femme se carminèrent un peu et ses paupières s'abaissèrent. Les sarcasmes de son mari la jetaient toujours dans un désarroi intense qui devenait parfois presque une douleur. Mais elle voulut encore ne rien montrer de sa pénible impression : elle s'imaginait qu'Arnold eût été trop heureux de savoir qu'il la blessait. Au reste, en se mariant, ne s'était-elle pas promis de faire preuve d'une infinie patience ?

— Eh bien, oui, dit-elle d'une voix douce et impassible, peu de chose les satisfait. Au fond, ce sont de vrais philosophes qui ne demandent à la vie rien d'impossible, ni même de compliqué. Aussi, pour mon propre compte, je n'ai aucun mérite à les rendre heureux. Au contraire, ce sont eux, je vous assure, qui contribuent à mon bonheur.

— Allons donc ! s'écria Arnold, vous n'allez pas me faire croire que cela vous amuse de visiter tous ces montagnards, de les soigner quelquefois, de les distraire souvent !

— En tout ceci, il ne s'agit pas de s'amuser, répliqua Geneviève. Il s'agit, avant tout, de faire le bien et d'être content de soi. A quoi ma vie serait-elle utile, grand Dieu ! si je n'avais pas mes pauvres, mes malades, mes isolés de la

montagne! lança-t-elle avec une imperceptible amertume.

— Alors, fit observer le comte, c'est pour combler le vide de votre existence que vous agissez ainsi? Cela ne vous suffit donc pas d'être comtesse de Nozières? ajouta-t-il avec une raillerie moqueuse.

— Mon Dieu... objecta Geneviève, d'un petit air détaché et légèrement narquois, convenez que, jusqu'ici, cette situation n'est pas trop absorbante.

— Expliquez-vous mieux, je vous prie, dit-il d'un ton bref.

— Voyons, que serait au juste ma vie si je la limitais aux occupations de Combe-Nègre? reprit Geneviève très calme en apparence et avec un sourire indéfinissable.

« Une contemplation perpétuelle devant la vallée de la Cère, sur les pâturages du Lioran et sur la cime aiguë du Puy Griou, je l'avoue, est d'un intérêt incontestable, mais impuissante cependant à remplir une vie humaine.

— Vous regrettez les visites, les réceptions, les plaisirs des villes, les papotages mondains. Ah! voilà bien toute la femme! Cela m'eût trop étonné aussi que vous fussiez différente de vos sœurs! lança le comte avec un air diabolique.

Un frémissement courut une seconde sur tout l'épiderme de Geneviève, mais elle répliqua avec assez de calme :

— Vous faites erreur, Arnold, je ne regrette rien de tout cela, pour la bonne raison que ce programme n'était point ma vie d'autrefois. Mais convenez que celle d'aujourd'hui, si je ne m'occupais vraiment que de moi-même, serait bien réduite à néant!

« Que fais-je à Combe-Nègre? Absolument rien. La direction de la maison est acquise à Catherine et elle me verrait bien venir si j'essayais de lui ôter les rênes des mains. Je ne puis même pas vous être une compagnie, une associée, puisque vous vous suffisez vous-même. J'ignore tout de vos travaux, de vos projets, de vos pensées, et si mon esprit n'en était réduit qu'aux seules ressources de Combe-Nègre, où prendrait-il l'aliment qui le fait vivre? »

« Comprenez, Arnold qu'à moi, aussi, il me faut des occupations. Vous, vous possédez votre travail littéraire, moi, j'ai mes pauvres! »

Après ces derniers mots lancés avec une ardeur qu'elle n'avait pu vaincre, Geneviève s'attendait à une violente riposte, mais son mari garda, pendant quelques secondes, un silence farouche. Bientôt, pourtant, il s'arrêta dans sa marche et, saisissant la main de la jeune femme qu'il pressa nerveusement dans la sienne, il dit d'une voix basse et contenue :

— Geneviève, vous êtes vraiment la sagesse personnifiée. Excusez-moi, petite Minerve, d'avoir encore douté de vous. C'est qu'il ne faut pas trop en demander à un homme tel que moi qui, possédant une expérience profonde du monde, ne peut pas croire grand-chose à propos de sentimentalité et qui, par conséquent, ne garde plus aucune illusion.

— Votre esprit... peut-être... mais votre cœur, Arnold, est-il donc si dépourvu de toute sensibilité qu'il éprouve...

Un grand éclat de rire sarcastique l'arrêta net.

— Mon cœur! s'écria le jeune homme, il est comme celui du poète :

... Un lieu saccagé

Par la griffe et la dent féroce de la femme:  
Ne cherchez plus mon cœur; les bêtes l'ont mangé.

Ah! d'où lui venait donc cette amertume profonde qui empoisonnait soudain sa voix et son regard. Quelle obsession le mettait en garde contre ses propres paroles, puisque, à peine quelques mots étaient-ils lancés avec enthousiasme ou douceur, qu'ils étaient rattrapés aussitôt avec une ironie mordante.

Geneviève se le demandait avec une tristesse qui voila subitement sa physionomie expansive. La jeune femme semblait accablée et elle n'eut pas un mot pour la riposte.

Alors, Arnold, de reprendre :

— Mes paroles vous ont peinée, n'est-ce pas? J'ai été un peu trop brutal, je l'avoue. Ma chère cousine, la baronne de Ribbes, m'avait bien prié de ne pas vous parler avec ironie et la désespérance qui me caractérisent afin de ne pas trop vous effaroucher. Hélas! Le naturel re-

prend toujours ses droits, ma pauvre Geneviève. Moi, je ne sais pas jouer la comédie, vous m'excuserez.

— Oh! rassurez-vous, répondit la jeune femme, je vous aime encore mieux sincère, si décevant que vous soyez. Mais, à propos, je me demande souvent si c'est bien toute votre nature que vous nous dévoilez ainsi. N'auriez-vous pas, dans un coin de votre cœur, quelques replis cachés que vous ne connaissez pas très bien vous-même? J'hésite à penser que toute sensibilité est tuée en vous. Ne serait-ce que ce sentiment paternel que vous avez conservé bien pur, bien vivant.

— Oui, vous avez raison, j'ai adoré mon fils, je le regrette amèrement et je suis prêt à en aimer un autre.

— Vous voyez bien! s'exclama vivement Geneviève en regardant son mari avec une entraînant expression de tendresse qu'elle eût souhaité mieux contenir.

Lui, très attentif à l'examiner, dardait sur elle ses grands yeux gris-vert qui s'enchaînaient dans deux orbites bronzées, sous des sourcils du plus beau noir. Il l'examinait... et, soudain, Geneviève prit peur en face de ce regard où la limpidité et la fixité indiquaient si bien un esprit d'observation.

Prompte à dérober ses yeux, elle détournait prestement la tête et elle se mit à marcher vite dans le sentier escarpé et rocailleux qui descendait en zigzaguant à travers une forêt de sapins. De chaque côté du chemin, entre les troncs majestueux des conifères, on aurait pu circuler à l'aise sur le très fin tapis d'aiguilles grisâtres, mais dans la crainte de s'égarer, Geneviève s'était engagée dans le sentier, pierreux comme un lit de torrent.

En trois enjambées, Arnold l'eut rejointe et l'ayant saisie d'autorité par le bras, il l'approcha tout près de lui. Il fut frôlé tout entier par le jeune corps souple, et à ce contact une chaleur brûlante courut dans ses veines. Un instant encore, il garda Geneviève contre lui, le cœur battant à coups précipités, savourant cette sensation affolante qui le grisait, mais soudain rageur à la pensée de se sentir si peu insensible, brusquement, il lâcha le bras de la jeune femme.

Une minute intense passa, comme chaque fois que s'agitent des sentiments secrets et profonds. Les mots manquèrent aux deux jeunes gens et pendant un instant ils suivirent en silence le chemin aride de la montagne.

Mais bientôt, un étroit sentier apparut à Geneviève, un sentier qui se creusait un passage à travers une végétation luxuriante n'ayant rien de commun avec les hauts sapins de la forêt...

Charmée par sa grâce et par sa fraîcheur, sans hésiter la jeune femme s'y engagea inconsciemment.

— Où allez-vous? interrogea le comte.

— Je l'ignore, mais ce sentier m'attire; il doit conduire à une combe sauvage; j'entends le bruit d'un ruisseau.

— Vous ne vous trompez pas, en effet, reprit Arnold dont la voix était brève, c'est non loin d'ici que l'Alagon prend sa source. On y voit de l'eau sortir en cascades de la montagne.

— Alors, passons par là, voulez-vous, Arnold?

Il eut une légère hésitation.

— Il se fait déjà tard, fit-il remarquer, la nuit peut nous surprendre en route.

— Qu'importe! Vous n'êtes pas sans connaître les chemins, Arnold?

— Evidemment, mais vous, dans cette obscurité, n'éprouverez-vous pas quelque frayeur?

— Avec vous! Allons donc! s'écria Geneviève, cette idée ne m'effleurait même pas!

— Merci de votre confiance, riposta le comte avec une ironie nouvelle.

— Cette confiance est toute légitime. Nous autres femmes, si faibles physiquement, nous plaçons très haut cette force virile que nous vous envions, d'ailleurs.

— Ah! jeta seulement Arnold d'un accent singulier.

# IL BOUCLA LA VENTE — PUIS LA PERDIT

Quand sa plume se vida au moment de signer



“J'avais toujours cru pareilles choses impossibles,” dit-il, “Maintenant je sais pourquoi le Vacumatic sans pipette Parker évite de pareilles calamités.”

Contient de l'encre pour 12,000 mots — montre s'il se vide.

SI L'ENCRE dans votre porte-plume ne se voit pas toujours, vous vous exposez à bien des déboires et nombre d'échecs.

Car votre porte-plume peut se vider *juste au mauvais moment* — alors qu'il s'agit de boucler une commande ou un contrat, au beau milieu d'un travail urgent; ou, si vous êtes étudiant, aux cours ou aux examens. Et vous êtes impuissant si vous ne pouvez voir quand le remplir, comme les possesseurs du Vacumatic Parker peuvent toujours le faire et le FONT.

Pourtant, que l'Encre soit Visible n'est jamais assez, il faut que le mécanisme du porte-plume soit parfait.

C'est pourquoi Parker n'a jamais produit un porte-plume sans pipette contenant des pompes à piston, bien qu'ils existent depuis bien des années.

Le Vacumatic sans pipette Parker ne contient rien de pareil, c'est pourquoi il fonctionne si bien... et qu'il est breveté dans tant de pays. Il contient plus d'encre — 102% de plus que les anciens modèles — car il élimine 14 pièces démodées.

Sa beauté est captivante et ses lignes sont d'une élégance sans pareille, il est laminé, fait de lumineux anneaux de Nacre et de Jais superposés — il est chatoyant et doux comme du velours.

Sa Plume à Usages Multiples, faite d'un alliage d'Or pur et de Platine précieux, est façonnée pour écrire de deux façons sans ajustement aucun.

Toutes les bonnes papeteries, bijouteries, pharmacies et les magasins à rayons en font la démonstration et le vendent. Allez voir ce porte-plume miraculeux. The Parker Fountain Pen Co., Limited, Toronto, Ont.

Offre Spéciale Gratuite de cette élégante BOITE PRATIQUE (pour le boudoir ou des cigarettes) avec l'achat de la Garniture d'un Porte-plume et Porte-mine laminés Parker

## Parker

VACUMATIC REG. T.M.

Junior, \$5    \$7.50    Porte-mine, \$2.50, \$3.50 et \$5  
Senior, \$10

FABRICATION CANADIENNE

Maintenant — Une Encre qui rend tout porte-plume à Nettoyage Automatique

La Quink Parker — une nouvelle découverte — contient un ingrédient inoffensif qui dissout les dépôts coagulants que les encre ordinaires laissent dans le porte-plume. La Quink sèche 31% plus vite sur le papier, tout en ne séchant PAS dans le porte-plume. En vente chez tous les détaillants.

# Les Mots Croisés de "La Revue Populaire"

De tous les jeux à la fois utiles et agréables, celui des Mots Croisés est peut-être aujourd'hui le plus répandu dans le monde entier. C'est pour répondre aux désirs de notre clientèle que nous lui donnons à résoudre, chaque mois, un problème de mots croisés.

SOLUTION  
DU PROBLEME  
DE  
MOTS CROISES

E	N	C	L	U	M	E	B	R	U	L	E	U	R
R	O	U	E	S	P	S	I	N	A	C	R	E	
A	R	E	F	I	O	L	E	C	O				
B	L	E	P	L	A	T	E	A	U	T	O	I	
L	A	A	R	A	S	U	S	A					
E	E	D	E	N	S	A	Z	A	I	S	E		
S	I	T	E	C									
V	E	N	T										
P	E	U	T	R									
E	F	E	C	E	S	L	E	C	O	N			
A	U	R	O	I	O	I	B	N	U	T			
U	S	E	U	N	A	N	I	M	E	A	N	E	
T	C	A	E	N	C	R	E	A	N				
R	I	O	N	I	T	E	A	O	S	E	N	T	
E	N	T	E	L	L	E	N	E	B	A	L	L	E

PARU DANS  
LA REVUE  
POPULAIRE  
DE SEPTEMBRE

## NOS MOTS CROISES — NOUVELLE SERIE — No 2

1														
2														
3														
4														
5														
6														
7														
8														
9														
10														
11														
12														
13														
14														
15														

### HORIZONTALEMENT

- 1—Substance sucrée. — Fermé.
- 2—Mesure chinoise. — Fertile. — Partie du corps.
- 3—Frotter d'huile. — Petit domaine clos de murs.
- 4—Créature spirituelle. — Air libre. — Choisis.
- 5—Souverain.
- 6—Employer. — Qui plaît à l'œil, (fém). — Contrat aléatoire.
- 7—Orifice des narines. — Marcher en clochant.
- 8—Espèce d'aloès. — Contrat.
- 9—Plante marine. — Petite dunette.
- 10—Couleur intermédiaire. — Qui sont très obscurs. — Qui n'a pas l'usage de la parole.
- 11—Emploie.
- 12—Anneau de cordage. — Temps qui précède Noël. — Enveloppe des fruits à écales.
- 13—Espérance. — Qui tuent les animaux.
- 14—Diphongue. — Disloque, ôte un os. — Note.
- 15—Rivière d'Allemagne. — Apre au toucher.

### VERTICALEMENT

- 1—Sulfate double. — Qui a des dispositions.
- 2—Pron. Ind. — Genre de salicinée. — Note.
- 3—Etendues en longueur. — Bâton pastoral d'Evêque.
- 4—Lieu souterrain. — Nourriture. — Cor du cerf.
- 5—Oignon.
- 6—Manière d'aller. — Ce que l'on enlève à l'ennemi. — Opéra de Verdi.
- 7—Mâle de la base. — Se livrer au travail.
- 8—Dieu des vents. — Vent du Nord.
- 9—Logement sale (fig). — Assigner une vente.
- 10—N'agit pas avec promptitude. — Mouvements folâtres. — Sorte de caleçon.
- 11—Oiseau palmipède.
- 12—Plaque cornée. — Lourd javelot romain. — Grosse étoffe de laine.
- 13—Militaire. — Lutte à mains armées.
- 14—Connu, appris — Se donne du mouvement. — Partie dure du corps.
- 15—Dernière partie du jour. — Instrument pour serrer.

fraîches. A une courte distance, le long d'une paroi rocheuse, à demi dissimulée par des flots de verdure, l'eau jaillissait pour bondir en cascade jusqu'aux creux du ravin. Une fraîcheur odorante, qui s'ajoutait sans se mêler à l'arôme des résines, montait de cette combe sauvage. Ici, la corneille pouvait croasser à son aise, le vent jaser avec les feuillages, mais la voix humaine devait y surprendre: pour cette solitude infinie, elle n'avait pas assez de mystère.

Aussi, Geneviève et Arnold n'osaient, par des paroles puériles, troubler le grand recueillement mélancolique des choses. Dans le soir, qui enveloppait peu à peu de son ombre la montagne sauvage, on n'entendait que le murmure de l'eau qui montait du ravin avec des soupirs de flûte.

Au-dessus du vide, attirée par le mystère de l'abîme, Geneviève se penchait de plus en plus. Mais soudain, elle sentit son poignet saisi par une main ferme et virile, tandis qu'Arnold prononçait à haute voix et avec une certaine rudesse: — Tenez-vous bien, je vous prie! J'ai cru que vous alliez tomber!

Brusquement, la jeune femme tourna son regard vers le comte. Il était fort pâle et ses lèvres tremblaient.

— Quelle imprudence de se pencher ainsi! reprit-il. Il ne manquerait plus qu'il vous arrivât malheur, surtout ici, et avec moi présent, ajouta-t-il en hachant ses dents.

— Pourquoi vous alarmer ainsi? dit-elle, surprise de l'émoi grandissant d'Arnold.

Puis, tout à coup, sous son regard noir, elle rougit violemment, car elle venait soudain de comprendre.

— Oh! pardon... balbutia-t-elle, excusez-moi. J'ignorais que ce ravin...

— En effet, dit-il sardonique, ce ravin me rappelle de bien cruels souvenirs et je n'étais jamais repassé par ici, depuis...

— Alors, pourquoi m'avoir laissé venir dans ce sentier?

Arnold esquissa un geste vague: — Un peu plus tôt, un peu plus tard... vous deviez nécessairement l'apprendre un jour.

« Tenez, continua-t-il d'une voix serrée, apercevez-vous cette croix blanche qui se découpe, sur le fond verdoyant de la rampe du torrent? C'est de là que Suzanne a fait sa chute.

« Non, je m'exprime mal, ajouta-t-il avec un rire effrayant, c'est à cet endroit que son mari, le comte de Nozières, l'a poussée dans l'abîme.

— Arnold! s'exclama Geneviève qui avait blêmi, pourquoi me répéter ces horreurs?

— Tout le monde l'a cru, en commençant par ma femme qui m'a maudit sur son lit de mort, reprit Arnold d'une voix brisée, et je suis infiniment étonné que vous, Geneviève, vous n'y ayez jamais ajouté foi.

Prise d'un tremblement convulsif, la jeune femme ne put trouver la force de répondre. Elle regardait son mari avec un effarement dont elle n'avait pas conscience.

— Voyez-vous, je vous fais peur, ricana-t-il.

— Oh! non, Arnold! s'écria-t-elle en se rapprochant du comte et en posant sa petite main tremblante sur le bras du jeune homme; non, vous ne me faites pas peur, mais vous me faites pitié. Pourquoi, au bout de six ans, en êtes-vous encore à parler de cela? Vous n'ignorez pas que tous ceux qui vous ont connu n'ont pu croire à cette calomnie.

— Vous vous leurrez, Geneviève, les parents de Suzanne, j'en suis bien certain, ont gardé la conviction que j'étais le seul responsable de la mort de leur fille.

— Serait-il vrai que votre femme vous eût accusé froidement, surtout au moment de mourir?

— Elle l'a fait par vengeance, sans doute. Elle m'en voulait tellement de l'avoir soustraite à sa vie mondaine, à ses plaisirs, à ses coquetteries, pour ne pas dire à ses infidélités, termina-t-il d'une voix débordante d'amertume.

Il avait parlé avec une ardeur pleine de sincérité et un feu singulier illuminait ses grands yeux gris.

Geneviève buvait ses paroles et le dévorait du regard.

— Alors, pourquoi, reprit-elle d'un accent ému, ce plaisir de vous accuser sans

cesse, puisque vous avez la conviction d'être innocent?

— Mais qui donc voudrait encore me croire!

— Moi! tout au moins, lança-t-elle avec une sincérité émue et les yeux brillants de larmes.

— Comment, vous pleurez! s'exclama-t-il sourdement et en saisissant la main que la jeune femme avait posée un instant plus tôt sur son bras.

D'un regard avide, il contemplant ce visage délicieux, baigné de pleurs, et au bout d'un instant, il murmura:

— Vous êtes bonne, Geneviève, et peut-être, après tout, n'êtes-vous ni rusée, ni menteuse comme les autres femmes.

L'émotion qui étreignait Mme de Nozières fut alors si forte, que celle-ci ne put articuler un seul mot. De plus, une sensation délicieuse lui venait de cette main virile qui étreignait la sienne et la brûlait.

Autour d'eux, nul bruit ne se faisait entendre, que le murmure de l'eau au fond de la combe. Tout était si sombre et si tranquille que Geneviève commençait d'éprouver une vague frayeur involontaire. La grande solitude silencieuse paraissait s'être emparée de son cœur et l'étreindre comme dans un étou. C'était à peine si elle pouvait respirer librement.

Maintenant, sans en avoir conscience, les deux jeunes gens pressaient le pas comme pour échapper à quelque chose qu'ils ne pouvaient nommer, mais qui, pourtant, les effrayait vaguement. Les feuilles mouillées rendaient la marche difficile. Sans le bras d'Arnold qui la soutenait, Geneviève serait tombée.

Lorsqu'ils arrivèrent au col du Lioran, elle s'aperçut que ce bras la soutenait encore et qu'elle s'appuyait sur lui avec un abandon qui semblait révéler malgré elle son affolant secret. Mais elle aimait trop son mari pour être sûre d'elle-même et elle n'ignorait pas que si elle lui accordait la plus petite privauté, elle ne pourrait plus se reprendre. Alors, sans rudesse, mais avec fermeté, elle dégagait sa taille du bras qui l'enlaçait.

Un rayon de lune montait maintenant là-haut à la crête des monts et éclairait soudain le col et les vastes pâturages. Dans l'ombre, les premiers plans des bois revêtaient des formes fantastiques et la petite voix douce du vent chuchotait toute seule dans l'étendue des herbes. Impressionnable, Geneviève ne put se garder d'un certain frisson et, craintive, elle se pressa tout contre l'épaule d'Arnold qui resta impassible.

### Chapitre VIII

Au bruit que fit le portail en se refermant, M. de Nozières s'arrêta d'écrire. Sa tête altière légèrement dressée, il écoutait le crissement du sable de l'allée sous les pas menus de Geneviève, puis le bruit de ces mêmes pas décroître dans le vestibule du château, et tout retomba dans le silence le plus profond.

Machinalement, Arnold reprit son travail, mais les idées ne venant plus, une minute il resta inactif accoudé au bureau, le front soutenu par sa main.

Au dehors, une forte chaleur brûlait la montagne. Depuis plusieurs semaines nulle goutte de pluie n'était tombée et maintenant l'herbe des pâturages n'offrait plus un aussi beau vert. Le fond des combes rocheuses et les sous-bois épais conservaient bien encore un peu de fraîcheur, mais les chemins à flancs de montagne, comme celui des Chazes par exemple, étaient saturés de chaleur et de parfum des aromates surchauffés. A travers les jalousies soigneusement abaissées devant les fenêtres de la bibliothèque, un peu de cette brûlante atmosphère forgée d'arômes pénétrait dans la pièce et M. de Nozières se prit à songer que sa femme montrait un réel mérite à parcourir les chemins par ce soleil implacable d'août!

Car Arnold devinait bien que Geneviève revenait de chez les Cosse, des montagnards du hameau des Gardes, non loin de Saint-Jacques, où leur fils âgé de six ans mourait de méningite.

Depuis une semaine, la jeune femme s'y rendait quotidiennement, le gamin conservait assez de lucidité pour désirer sa présence et, dévouée ainsi qu'une sœur de charité, Geneviève renouvelait auprès de cet enfant les bontés et les soins qu'elle avait prodigués au boutillier de Mège-Coste.

Ce besoin de se dépenser ainsi pour ses semblables lui venait-il de son désœuvrement ou de sa véritable nature ? Était-ce pour combler les heures vides de son existence ou pour répondre aux aspirations de son cœur ? Arnold se le demandait souvent depuis ce soir où il était monté au buron de Fulcran, et de toutes ces réflexions, inconsciemment, il naissait tout au fond de lui-même un bienveillant intérêt pour Geneviève.

Quelle fatigue profonde la jeune femme ne devait-elle pas ressentir à cette minute ! Quelle sorte de puissance la soutenait donc en ses randonnées charitables, elle, pourtant si délicate ! Alors sous l'afflux de ces pensées, Arnold se mit brusquement debout, comme stimulé par un instinctif besoin de revoir Geneviève, mais peu à peu il se calma, dompté par un froid raisonnement et, éneigique, il reprit son travail.

Toutefois, ce fut en vain qu'il essaya de continuer le texte commencé, ses idées allaient à la dérive. Un peu rageur, il reposa son stylo et, soudain, il ouvrit un tiroir qui se fermait à clef, pour en retirer plusieurs portraits de femme.

Longtemps il les examina tour à tour, un pli profond entre ses sourcils ombrageux.

Il avait là devant lui installées, sur le bureau, les photographies de ses deux premières épouses.

Infiniment belle dans une toilette de soirée, la comtesse Suzanne avait l'œil vif et brillant, le sourire prometteur et plein de ruse, et portait la tête haute. Si féminine qu'elle fût dans sa grâce, il se dégageait cependant de toute sa personne une volonté virile, un entêtement aussi qui se pouvait lire sur son joli front étroit et pur.

L'autre, Marthe, un peu forte, un peu grasse, avec un sourire ambigu aux lèvres, était moins belle que la comtesse Suzanne; néanmoins, elle offrait un certain charme qui lui venait de ses longs yeux sombres et langoureux. Toutefois, aucune personnalité ne se dégageait de cette physionomie passive et douce au premier regard, mais qui, à l'observation, décelait une nature égoïste et obstinée.

Alors, avec une moue dédaigneuse, le comte détourna ses yeux de cette figure insignifiante pour les poser enfin sur un troisième portrait que, jusqu'à ce moment, il avait tenu à l'écart. Cette photographie lui avait été offerte deux semaines avant son mariage avec Geneviève, par la baronne de Ribbes, afin que son petit cousin, avait-elle dit, puisse méditer tout à son aise sur sa délicieuse fiancée.

Celle-ci y était représentée sans appareil, en simple chemisette claire dont le col souple et demi-montant encadrait un ovale très pur. Elle était belle, certes, cette jeune fille au regard pensif, mais sa beauté lui venait surtout du rayonnement de ses yeux et de quelque chose d'indéfinissable fait de clarté, de tendresse, de vrai charme féminin qui compose, mieux que la parfaite et sévère beauté, l'attrait séduisant d'un visage.

Longuement, le comte contempla cette photographie tout en jetant de rapides regards sur les deux autres qu'il avait conservées près de lui, semblait-il, comme sujet de comparaison. Et il pensait : « D'où lui vient donc ce charme qui s'impose même aux yeux les moins observateurs ? De la grâce de son esprit, de la noblesse de ses sentiments ? »

Mais cette réflexion aussitôt éclose, Arnold la rejeta, ainsi que les trois portraits qu'il enfouit pêle-mêle et d'un geste rageur tout au fond du tiroir qu'il referma d'un coup sec.

« Allons, murmura-t-il, deviendrais-je fou, ou serais-je encore capable de m'illusionner, de me laisser bernier ? Et parce que cette femme est entrée dans ma vie, vais-je donc cesser d'être le maître de mon cœur ! »

Arnold eut un sursaut de révolte et, nerveux, il se leva. Pendant quelques instants, comme sous l'empire d'une forte contrariété, il arpenta la pièce, mais peu à peu son visage contracté se détendit et même une teinte de douceur vint effleurer ses traits ironiques et sévères. Alors, lentement il quitta le bureau, guidé par un instinctif sentiment bien différent de ce qu'il aurait voulu, mais qu'il finissait cependant par s'avouer presque malgré lui.

Ce qu'il désirait à son insu, ce qui le poussait à désertir sa table à écrire, c'était avant tout revoir Geneviève, puis l'entendre lui parler de sa voix doucement joyeuse.

D'une seule traite, il gagna le hall, mais à peine la porte fut-elle ouverte, qu'Arnold s'arrêta net, légèrement interdit.

Là, dans un fauteuil d'osier, Geneviève dormait en une attitude charmante, la tête appuyée sur son bras blanc et nu. Les boucles de ses cheveux châtain qui, dans cette demi-obscurité, paraissaient presque noirs, encadraient en un gracieux désordre son visage laiteux et moite. Au milieu de ce visage pâle, les lèvres très rouges semblaient une tache de sang et elles gardaient jusque dans le sommeil la marque irréfutable d'une profonde douceur.

Pendant quelques secondes, M. de Nozières contempla cette délicieuse Geneviève et, en ouragan, la tentation ébranla tout son être. Souple, il se pencha sur elle, et il trouva une âpre volupté à la respirer, fleur vivante, si près de lui. Alors, la raison l'abandonna et n'obéissant qu'à son impulsion il posa ses lèvres sur le front de la jeune femme.

Mais presque aussitôt il se redressa, le visage contracté le regard durci. Un frémissement courait sur toute sa chair et lentement à reculons, il s'éloigna de la trop gentille dormeuse. Cependant, comme Geneviève ne s'était pas éveillée à son contact, peu à peu il reprit de l'assurance, puis quitta le hall avec précipitation.

Alors, Arnold courut à l'écurie, commanda qu'on lui sellât son cheval, changea de costume en un tournemain et partit au galop d'un animal fougueux, à travers la forêt montueuse, pour tâcher de se fuir lui-même.

Néanmoins, il ne cessait pas d'être assailli par une multitude de pensées :

« Malheureux, se disait-il, où avais-tu la tête tout à l'heure ? Où était donc ta volonté, pour te laisser ainsi ensorceler par un pâle visage de femme ? Oublierai-tu ton passé terrible, tes mépris et toutes tes rancunes ! »

« Si Geneviève s'était éveillée, si tu avait prononcé seulement un mot, c'en était fait de toi, de ton repos, de ta liberté ! Tu te donnais cœur et âme, et alors il ne te restait plus qu'à éprouver de nouveau l'intolérable honte d'une servilité ridicule ! »

Cependant, le soir, quand Arnold rentra au château après quatre heures de course en montagne, il se sentait un autre homme, fort, calme, presque froid et bien décidé à vaincre cet irritable sentiment qui semblait vouloir le porter vers Geneviève.

Cette dernière se trouvait à la fenêtre de la salle à manger lorsque Arnold franchit le lourd portail à judas. A sa vue, son cœur affectueux se mit à battre plus vite et elle l'admira bien campé sur l'animal nerveux à la belle robe brune.

Dix minutes plus tard, le comte était devant elle. Après s'être incliné sur la main qu'elle lui avait tendue et qu'il effleura à peine de ses lèvres, il ordonna d'un ton glacial :

— Vous seriez fort aimable, Geneviève, de sonner pour qu'on nous serve le dîner plus tôt qu'à l'ordinaire. Je pars cette nuit pour Paris.

La jeune femme qui, à ce moment, était occupée à dresser une touffe de gentianes bleues dans une potiche de cuivre, sentit un grand froid l'envahir. Ses mains tremblèrent fort parmi les fleurs, mais elle eut le ton net et posé lorsque, s'étant retournée, elle interrogea :

— Vous partez pour longtemps ?

— Aussi longtemps que me retiendront mes affaires. Rien n'est déterminé.

— Et vous me laissez seule à Combe-Nègre ?

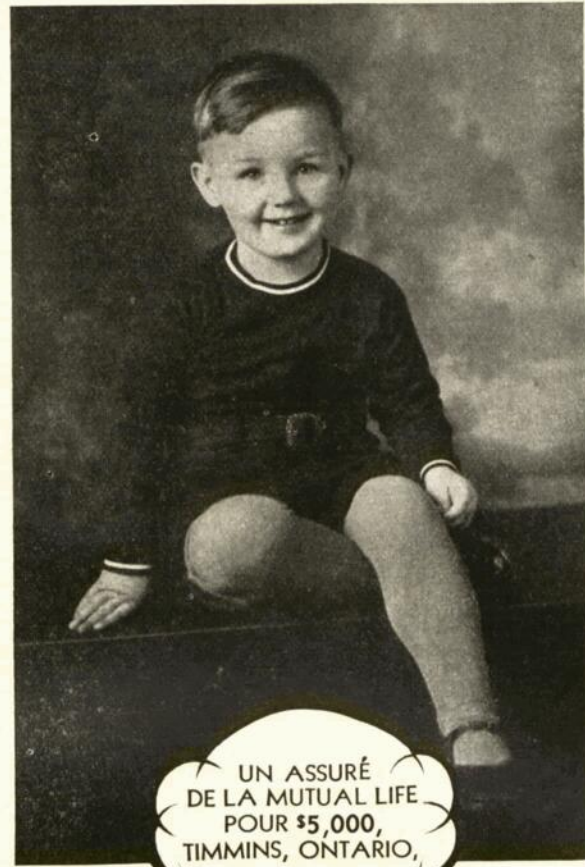
— Je puis demander à Gertrude de venir vous tenir compagnie.

— Ce n'est point ce que je voulais dire. Je pensais que vous auriez pu m'emmener avec vous.

— Je suppose que vous ne parlez pas sérieusement, objecta le comte d'une voix sévère.

— En effet. Excusez-moi, dit-elle, je ne parlais pas sérieusement.

Et elle ne prononça plus une parole, faisant un effort pour essayer de manger en face d'un mari aussi taciturne qu'elle-même.



UN ASSURÉ DE LA MUTUAL LIFE POUR \$5,000, TIMMINS, ONTARIO.

## Polices d'Assurance d'Enfants offrant PROTECTION et EDUCATION

Le nombre de demandes de renseignements concernant des polices d'assurance-vie pour enfants, venant de parents qui reconnaissent l'avantage de les assurer très jeunes, augmente journellement.

La Mutual Life a des polices d'assurance-vie pour enfants offrant une protection, des polices de dotation stipulant des paiements à un certain âge, et des polices d'éducation payables à 18 ans, au moment d'entrer à l'Université.

Pour mettre votre enfant sur le bon chemin, pour lui apprendre à épargner, donnez-lui une police de la Mutual Life. Les polices d'enfants participent aux bénéfices de la Compagnie, qui est absolument "mutuelle"—la propriété des assurés.

● C'est avec plaisir que nous enverrons aux personnes intéressées les détails de nos modes avantageux de protection et d'éducation pour enfants. Détachez le coupon et envoyez-le à notre Siège Social.

# MUTUAL LIFE

OF CANADA

Fondée en 1869

SIÈGE SOCIAL - WATERLOO, ONT.

"La Propriété des Assurés"

CHAQUE DOLLAR DE BÉNÉFICES EST VERSE OU ALLOUÉ AUX ASSURÉS

The Mutual Life Assurance Company of Canada, Waterloo, Ontario.

Vos polices d'enfants m'intéressent. Veuillez m'envoyer des détails : "

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Age des Enfants \_\_\_\_\_

Quick Drying  
"61"  
FLOOR VARNISH

NON glissant. PAS de polissage. A l'épreuve des talons, marques, eau sur parquets, linoléum, boiseries. Dans toutes les quincailleries. Pratt & Lambert - Inc., Fort Erie, Ont.

"PRATT & LAMBERT"  
A GOOD HOUSE PAINT



En jouant, les enfants exposent leurs yeux à l'irritation et à la poussière. Matin et soir, nettoyez-leur donc les yeux à la Murine — elle est douce et sûre.

MURINE 60  
POUR VOS YEUX

JOUEZ LA GUITARE HAWAIIENNE GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREES

APPRENEZ A JOUER la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet, Méthode facile, Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent nos cours. Informez-vous. Ecrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIIENNE  
251-E RUE ST-JOSEPH  
QUEBEC, P.Q.



COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois, \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. ....

POIRIER, BESSETTE, & CIE, LTEE.  
975, rue de Bullion. Montréal, Canada

ANTALGINE

Soulage maux de tête, de dents, d'oreilles — abaisse la fièvre.

Cependant l'heure fuyait, l'heure précieuse dont elle aurait voulu retenir une à une les secondes. A la dérobée, elle regardait Arnold et elle sentit du désespoir à reconnaître qu'il était réellement insensé d'aimer cet homme, de se torturer déjà à l'idée de son absence, alors que lui semblait si désireux de s'éloigner d'elle.

Car la jeune femme ne croyait pas un mot de ces affaires qui l'appelaient à Paris, en cette période de vacances. Arnold s'éloignait parce qu'il était las de sa présence à elle, Geneviève, tandis que ces derniers temps elle s'était innocemment bercée d'espoir en croyant comprendre que son mari la supportait avec plus de calme et de bienveillance.

Les larmes lui montaient aux yeux, mais elle les refoulait avec énergie, trop fière pour montrer son désarroi.

Cependant sa détresse était si grande qu'elle ne parvenait pas à dissimuler l'altération de ses traits et quand Arnold revint près d'elle pour lui faire ses adieux, il ne put s'éviter de remarquer la pâleur malade répandue sur le visage de sa femme.

— Geneviève, vous me semblez fatiguée, seriez-vous souffrante? demanda-t-il d'une voix placide, mais que démentait l'inquiète interrogation du regard.

Sous ce regard, la jeune comtesse eut soudain le violent désir d'avouer sa désespérance infinie, mais se rappelant à propos tout ce que M. de Nozières lui avait débité avant leur mariage, elle murmura seulement, les yeux voilés par les longues paupières blenies:

— Ne faites pas attention, Arnold, les départs me rendent toujours d'une nervosité ridicule. Mais cela ne saurait avoir pour vous aucune importance.

— Bien, bien... répondit sèchement le comte, j'avais cru tout autre chose.

Et il n'ajouta plus un mot. Une ombre, maintenant, s'était répandue dans ses yeux aussi richement nuancés qu'un océan qui reflète tout à tour ses sombres profondeurs et l'azur du ciel.

Mais un peu plus tard, lorsque Geneviève se trouva seule dans sa chambre, elle ne put que tomber à genoux sur son prie-Dieu et éclater en sanglots. Toute son énergie épuisée, elle ne sentait plus que sa détresse qui était immense.

« Ah! se disait-elle, je serai donc toujours seule, seule dans mes pensées, dans mes rêves, dans mes peines comme dans mes joies. Seule, même à côté d'un mari et réduite toujours à me replier sans cesse sur moi-même, à n'être jamais soi complètement, à clore mon cœur sur ma désespérance muette et à détourner ma pensée de l'avenir qui amènera l'automne de la vie sans m'avoir fait connaître les splendeurs de l'été! »

Longtemps elle resta ainsi, prostrée dans sa douleur, mais peu à peu le calme revint en elle. Elle venait de penser qu'elle n'était pas en droit de se plaindre, car personne ne l'avait obligée à contracter ce mariage. Arnold lui-même ne l'avait-il pas loyalement prévenue qu'elle n'aurait à attendre aucun bonheur sentimental de cette union?

A quoi bon récriminer? N'avait-elle pas fait elle-même sa destinée; n'était-ce pas elle toute seule qui l'avait voulue ainsi!

Il est vrai qu'elle avait eu l'insigne folie de croire que ce mariage de convention suffirait à son cœur, la folie d'espérer qu'elle deviendrait pour Arnold un réconfort moral, une douceur qui l'aiderait à oublier ses souffrances et ses ressentiments.

Et puis, avant tout, elle avait eu tort de croire que l'amour attire l'amour. Pour Geneviève, cette déception-là était la plus forte, car chaque jour elle s'apercevait qu'elle était comme inexistante pour M. de Nozières. Libre à elle d'agir à sa guise, mais qu'elle ne s'avisât point, surtout, de le tourmenter de sa tendresse, de ses pensées, de ses opinions, de ses goûts.

Aussi, la jeune femme comprenait-elle vivement qu'à ce régime un immense fossé la séparerait bientôt de son mari et que c'en était fait de ses désirs et de ses projets.

Pendant les premiers jours, Geneviève resta soucieuse, triste, inquiète, mais elle ne s'abandonna pas encore à son chagrin; elle s'appliquait, au contraire, à le considérer comme une épreuve passagère qu'elle devait supporter avec résignation. Au reste, à quoi bon se désoler?

Elle était sûre qu'Arnold ne tarderait pas à revenir. Elle se rappelait combien il avait été calme et combien il avait montré d'amabilité à son égard pendant ces deux dernières semaines. Deux semaines. Deux semaines qui lui avaient paru courtes comme une belle journée de bonheur. Elle se souvenait des quelques visites effectuées ensemble au bureau de Mège-Coste, de leurs promenades à cheval dans des forêts qui les couvraient de leur ombre et de leur mystère, et elle se disait qu'elle n'avait rien fait ni rien dit pour que son mari se fâchât sérieusement contre elle.

En attendant, elle continuait ses visites de sympathie et de charité à travers la montagne, encore plus compatissante aux souffrances et aux chagrins d'autrui. Et puis, quand elle s'imaginait que l'instant approchait où il était possible que son mari rentrât à Combe-Nègre, elle revêtait sa plus belle robe, ornait son salon, mettait des fleurs fraîches dans tous les vases. A la fenêtre la plus élevée du château, elle allait sonder du regard la vallée par où Arnold devait apparaître. Le moindre bruit lointain la faisait tressaillir et aussitôt elle préparait le sourire avec lequel elle désirait le recevoir.

Parfois, pour s'occuper, elle allait causer avec Jérôme le jardinier, qui avait toujours quelque anecdote à conter sur le petit Arnold d'autrefois. Un instant, elle le regardait nettoyer les allées et les pelouses, élaguer les bosquets envahisseurs, puis soudain, elle se prenait à l'aider dans l'arrachement des mauvaises herbes qui gâtent l'harmonie des jardins, lui disait-elle, comme les mauvaises pensées gâtent les plus heureuses existences.

Cependant, comme Geneviève ne recevait aucune lettre du comte, la deuxième semaine d'attente lui devint plus pénible. Peu à peu son inquiétude se changea en angoisse et son imagination commença de la tourmenter. Pourtant, elle ne voulait pas encore croire à sa défaite, elle ne voulait point penser qu'Arnold avait quitté Combe-Nègre parce qu'il était las de sa présence et que peut-être il ne reviendrait plus.

Mais pendant ces jours plus chargés de tristesse et d'amertume, Geneviève stationnait davantage à l'église et là, dans l'étroit et paisible sanctuaire, où des coins obscurs se prêtent à la méditation, elle venait puiser la force morale dont elle avait tant besoin.

Un soir que la jeune femme s'était attardée longuement à prier et qu'elle rentrait fort tard au château, quelle ne fut sa surprise, après avoir franchi le hall, de se trouver face à face avec Mlle Gertrude.

— Voici plus d'une heure, madame, que je vous attends, dit cette dernière d'une voix sèche. Vous pourriez perdre cette habitude de courir ainsi les chemins et de n'arriver au château qu'à la nuit tombée.

Cette entrée en matière était si imprévue et si déconcertante que la jeune femme ne trouva rien à répondre. Interdite, elle regardait la visiteuse avec ébahissement, se demandant si elle n'était pas le jouet d'une hallucination.

— Pourquoi m'examiner ainsi? reprit la voix aigre de Mlle Gertrude, je vous produis donc l'effet d'un épouvantail?

Ma foi, Geneviève était bien près de le penser. La sœur de son mari ne lui était certes pas inconnue, mais jamais encore elle ne lui avait paru aussi désagréable à voir.

Sans posséder de bosse, Mlle de Nozières offrait quelque chose de contrefait dans la taille. Elle était ce qu'on appelle un faux-bossu, avec, en plus, un visage revêché, un teint bilieux et de petits yeux de souris au regard acéré.

— Mademoiselle, dit enfin Geneviève, si j'avais pu prévoir votre visite, croyez bien que je n'aurais pas quitté Combe-Nègre aujourd'hui. Aussi, pourquoi n'avoir point prévenu!

— Ceci n'entre pas dans mes habitudes; j'aime à surprendre, déclara-t-elle avec un regard fureteur pour tout ce qui l'environnait.

— Vous saviez que mon mari était absent? reprit la jeune femme.

— Evidemment, puisque c'est lui qui m'a prié de venir vous tenir compagnie. Mais, au fait, vous vous seriez sans doute facilement passée de moi.

— La solitude n'est pas pour m'effrayer, dit Geneviève. Toutefois, votre visite m'est très agréable, ajouta-t-elle

poliment, bien qu'à cette minute elle pensât tout le contraire.

— Agréable... agréable... reste à savoir... marmonna la vieille demoiselle. Il est vrai, reprit-elle au bout d'un instant, qu'ici ce ne doit pas être gai tous les jours, surtout si vous n'avez aucune relation.

— Et quelles relations voudriez-vous donc que je possède en ce pays perdu?

— Le sais-je, moi! Des relations de passage; des visites de touristes! Marthe s'en contentait bien!

— Et en ceci elle avait franchement tort, car cette façon d'agir ne devait pas être du goût de M. de Nozières.

— C'est fort probable. Mais pourquoi tenait-il toujours cette pauvre femme à Combe-Nègre, tandis que lui se promenait on ne sait où, comme en ce moment-ci, par exemple

— Mademoiselle, riposta vivement Geneviève, apprenez qu'Arnold est actuellement à Paris pour des affaires d'édition.

— En êtes-vous donc si certaine? jeta Mlle de Nozières d'une voix railleuse. Car je ne m'étonnerais pas que mon frère vous laissât sans nouvelles! Il est un déplorable correspondant et je vois que ce nouveau mariage ne l'a nullement changé. Le pigeon, sans doute, s'enuyait au logis et si son humeur vagabonde le reprend, je ne serais point surprise que vous receviez avant peu, d'un pays lointain, la nouvelle qu'il a mis l'océan entre vous et lui!

« Mais aussi, que ne l'avez-vous accompagné! Il faut, madame, savoir le tenir, car une fois sorti de chez lui, ce garçon ne sait plus ce qu'il fait.

« Voyez-vous, ajouta Mlle Gertrude, d'un air sombre, les actes de mon frère sont toujours restés pour moi incompréhensibles, inqualifiables, et je suis encore à chercher le motif qui vous l'a fait épouser.

— Mademoiselle, lança Geneviève avec fermeté, sachez que je ne tolère aucune remarque désobligeante concernant M. de Nozières.

— Tolérez ou ne tolérez pas, dit la vieille demoiselle avec une désinvolture narquoise, c'est absolument la même chose et vous ne m'empêcherez pas de vous faire mes réflexions.

« Je connais depuis plus longtemps que vous Arnold et je sais de quoi il est capable. Avec son caractère égoïste, despotique et violent, il ne devait point se marier, mais rester près de moi qui lui suis profondément attachée, malgré tout son mystère et tous ses vilains défauts » ajouta-t-elle d'un accent débordant d'amertume.

Alors Geneviève comprit que cette femme, de tempérament très exclusif sans doute, devait être jalouse de tous ceux qui approchaient son frère et plus encore de celles qui avaient eu l'audace de l'épouser. Il était donc fort naturel, en ces conditions, qu'elle détestât Geneviève et cela expliquait en quelque sorte ses inconcevables paroles.

Mais malgré ces rassurantes déductions, la jeune comtesse sentait une alarmante inquiétude s'emparer de son âme. Ces trois qualificatifs: égoïste, despotique, violent, lui revenaient sans cesse à l'esprit et la jetaient dans un trouble douloureux.

Après tout, si Mlle de Nozières voyait juste? Ne serait-ce pas plutôt Geneviève qui avait paré Arnold des qualités que son imagination lui prêtait?

Mais Geneviève n'admettait pas qu'on lui dit du mal de son mari et, cependant, à cette minute, elle n'aurait pas aimé davantage qu'on lui en dit du bien. Elle désirait avant tout n'en entendre point parler. Elle aurait voulu pouvoir le rayer de sa mémoire, l'ensevelir au plus profond de ses oublis. Mais comment en trouver le moyen, avec ce sentiment romanesque et profond qu'elle lui avait voué? L'amour a-t-il jamais donné ses raisons? Geneviève se rappelait les jeunes gens qu'elle avait connus jadis, tous ceux qui avaient été aimables et séduisants avec elle, bien plus que M. de Nozières. Oui, mais Arnold était Arnold; il ne ressemblait à personne; c'est lui et elle l'aimait.

Ne pouvant donc ni oublier, ni parvenir à la bienfaisante indifférence, Geneviève s'arma de courage et de patience pour écouter les sournoises insinuations de Mlle Gertrude qui, sans doute, avait pris à tâche de la décourager.

—Quelle tristesse ici ! s'exclama, un instant plus tard, Mlle de Nozières en pénétrant dans la salle à manger.

« Quelle solitude ! quelle solitude ! Celle-ci vous écrase ! Ne trouvez-vous pas, madame ? dit-elle en regardant Geneviève.

Celle-ci hochait la tête, peu convaincue. — Il me semble que je vous ai déjà fait remarquer que j'aimais la solitude. En la circonstance, je suis donc très mauvais juge.

— Etes-vous bien sincère ? demanda la vieille demoiselle dans un ricanement ironique. N'essayez-vous pas, plutôt, de me donner le change, parce que justement vous vous sentez cloîtrée, ici ?

— Vous avez une curieuse opinion de mon caractère, mademoiselle, riposta froidement Geneviève.

— J'ai l'opinion qu'il me plaît d'avoir ! objecta Mlle de Nozières. Certes, vous ne me convaincrez pas en m'affirmant que vous vous plaisez ici, loin de toute vie, loin de tout plaisir, loin de toute relation et surtout dans un moment où vous êtes seule, livrée à vos amères pensées. Marthe n'avait pas tout à fait tort de se plaindre à sa famille et de se dire sequestrée.

— Quel grand mot ! fit observer Geneviève, non sans raillerie. Sequestrée avec toutes portes ouvertes, avec toute liberté de sortir de ce château, avouez, mademoiselle, que ceci porte à rire !

— Vous le croyez ainsi, madame, mais attendez encore un peu. M. de Nozières est plus rusé qu'il ne le paraît. Pour l'instant, il mesure votre endurance. C'est justement parce que vous possédez toute liberté de quitter ces lieux, qu'il attend avec impatience l'instant où vous en partirez, lasse de votre solitude et lasse de son abandon. Il attend ce moment avec apreté, pour avoir la joie cruelle de vous ramener avec autorité à Combe-Nègre et pour vous imposer dans toute sa rigueur le despotisme qui l'anime.

— Mademoiselle, mon intention n'est pas de m'éloigner d'ici, car je sais bien que j'aurais tort de m'en aller et que je m'exposerais ainsi à des reproches bien mérités. Si triste que soit sa demeure, une femme doit rester à son poste, comme une sentinelle qui ne connaît que sa consigne.

— Ta, ta, ta, vous dites cela aujourd'hui, peut-être le penserez-vous encore demain, mais que votre mari tarde à revenir et vous n'aurez plus qu'une idée : vous enfuir de ce château de malheur. Marthe n'a pu résister à la tentation et Suzanne, elle... eh bien... elle en est morte !

« Votre naïveté me fait pitié, madame, continua Mlle Gertrude avec sarcasme. Manqueriez-vous de jugement ou d'intelligence ? Croyez-moi, il faut peu de temps au comte de Nozières pour changer une femme placide en une femme révoltée.

— Ah ! s'écria Geneviève hors d'elle, si le comte présente quelque habileté en ce genre, je crois qu'après de vous il n'est encore qu'un apprenti !

« Mademoiselle, je ne vous ai déjà que trop écoutée et je ne saurais en entendre davantage ! acheva-t-elle avec violence et en se précipitant sur la porte de sortie.

Une fois dans le hall, Geneviève s'arrêta, littéralement suffoquée. Cette conversation avait jeté sa nature hors de ses gonds et la jeune femme éprouvait à cette minute une telle diversité de sentiments qu'elle ne pouvait plus se reconnaître. Elle était de ces êtres dont l'âme conserve à jamais la fleur de son innocence, de ces êtres qui se refusent sans cesse à croire au mal. La malignité de Mlle Gertrude la rendait donc profondément malheureuse et la jeune femme laissa échapper un faible gémissement, tandis que des larmes venaient mouiller ses paupières.

Alors, à cette minute, elle sentit une main qui se posait sur son bras, et une voix murmurer tout près, derrière elle :

— Madame, ne l'écoutez pas ! Mlle Gertrude n'a cessé de sa vie d'être jalouse et méchante. Elle vous a noirci à plaisir le caractère du comte. Il n'est pas aussi mauvais que la médisance du monde veut bien le dire.

Dieu ! que ces paroles furent douces aux oreilles de Geneviève ! Avec vivacité, la jeune femme se retourna et elle eut l'incroyable surprise de se trouver en face de Catherine.

— Que Madame pardonne mon audace et surtout ce défaut d'avoir l'ouïe trop

fine, ajouta-t-elle non sans malice. J'ai à peu près tout entendu des insinuations de Mlle de Nozières et je me suis hâtée de venir rassurer Madame en lui certifiant que M. Arnold n'est pas aussi méchant que cette femme voudrait vous le faire croire.

Sans s'attarder à réfléchir sur la curieuse intervention de Catherine Chenevasse qui, jusqu'à ce jour, s'était plutôt montrée hostile à son endroit, Geneviève qui était sous le coup d'émotions trop vives, s'écria en s'emparant avec transport des deux mains de la nourrice :

— Je vous en supplie, ma brave Cathé, confiez-moi tout ce que vous pensez de la mort de la comtesse Suzanne ! Pourriez-vous croire que c'est M. de Nozières... ?

— N'achevez pas, Madame ! s'exclama sourdement la vieille femme. Je puis vous certifier que M. Arnold n'est pas un criminel, ah ! non. Sa femme, par exemple, était un démon ! Quel enfer mon maître n'a-t-il pas vécu à ses côtés ! Je comprends qu'après une telle existence un homme bon devienne méchant, un cœur tendre devienne ulcéré et une âme croyante devienne incrédule, pleine d'amertume et de sarcasme !

Aussi émue l'une que l'autre, les deux femmes se serraient les mains avec nervosité et elles se regardaient avec des yeux luisants de pleurs contenus.

— Cathé, ma bonne Cathé, murmura enfin Geneviève, comme vous venez de me faire du bien !

Puis, au bout d'un instant de silence :

— Catherine, reprit-elle dans une légère hésitation, serait-il possible que vous m'aimiez un peu ?

Un instant, la nourrice resta sans répondre, la tête inclinée sur sa poitrine, la physionomie rembrunie. Puis subitement :

— Il faut que je confesse à Madame qu'il n'y a pas longtemps de cela. Au début de votre arrivée ici, après tout ce qui s'est passé autrefois, j'étais terriblement prévenue contre vous. Je craignais tant que vous ressembliez aux deux autres ! Mais non, heureusement ! Peu à peu j'ai appris à vous connaître, je vous observais avec minutie et tout à l'heure encore, je viens de vous entendre répondre à Mlle Gertrude. Au moins, vous, madame la Comtesse, vous êtes une vraie femme !

« Je ne sais pas, ajouta-t-elle avec un air d'inquiétude, si je me fais bien comprendre... je m'explique si mal... »

— Oh ! Catherine, peu m'importe, ce sont vos pensées qui me font croire à votre estime et aussi un peu à votre affection.

« Merci, merci, ma bonne Catherine, d'être venue à moi en ce moment de détresse, acheva Geneviève en embrassant la nourrice sur le front, comme elle l'avait vu faire à son mari, le soir de son arrivée à Combe-Nègre.

— Madame... Madame... balbutiait Catherine qui ne pouvait plus contenir ses larmes, Madame, vous êtes un ange !

Chapitre IX

— Hein ! ma fille ! Je m'y entends à donner des surprises ! dit le général Langlard en apparaissant sur le perron du château.

« Eh oui, c'est nous, c'est bien nous, continua-t-il en montrant soudain Gabriel Ferval qui se tenait un peu en arrière. Je n'ignore pas que ton mari est absent, mais comme autrefois, à l'époque de votre mariage, il m'a donné le droit de venir chasser à Combe-Nègre, je m'en suis tenu là et n'ai pas attendu une nouvelle permission.

— Mais vous avez très bien fait, père, répondit enfin Geneviève qui se remettait mal de cette étonnante surprise. Néanmoins, il aurait été plus sage de me prévenir.

— Pas le temps, ma fille, pas le temps ! Ce n'est qu'hier soir que je me suis décidé à partir, parce que Gabriel prenait enfin des vacances. Et, comme tu peux le constater toi-même, le pauvre garçon en a rudement besoin !

Geneviève tourna la tête vers le jeune docteur qu'elle trouva en effet passablement amaigri, avec un visage fatigué.

— Pourquoi avoir attendu si longtemps dans la saison pour vous reposer, Gabriel ? interrogea doucement la jeune femme.

— Je vais vous répondre comme le général, dit-il en souriant : pas le temps, Geneviève, pas le temps !

Puis, d'un accent plus bas, il ajouta, l'air soudainement embarrassé :

— Si vous saviez combien vous m'avez manqué !

Et pour corriger ce qu'il y avait d'équivoque dans cette phrase, il continua :

— Vous ne saurez jamais à quel point vous me secondiez là-bas, auprès de tous mes malades pauvres ! Ah ! eux aussi, Geneviève, ils s'aperçoivent de votre absence !

La jeune femme ne crut pas devoir répondre, mais elle laissa échapper un soupir de regret pour tout ce bon vieux temps où, si elle n'était pas plus riche en tendresse qu'aujourd'hui, elle possédait au moins cette belle insouciance qui fait la vie si égale, et non ces désirs vains et un peu fous qui, maintenant, lui rongeaient le cœur.

— Si vous m'aviez prévenue, reprit-elle au bout d'un instant de silence, j'aurais pu vous envoyer Léon avec la voiture et ainsi vous n'auriez pas eu à parcourir à pied le chemin de la gare au château.

— Mais tu vas l'envoyer tout de même ton Léon, riposta le général, car là-bas sont restés tous nos bagages. Ni pour prix, ni pour sommes, je crois, nous n'aurions pu dénicher un chauffeur consentant à nous conduire ici.

« Alors ? tu te plais dans ce nid d'aigle ? »

— Beaucoup, je vous assure, répondit Geneviève avec précipitation, comme pour cacher un trouble qui montait en elle.

Sincèrement, la jeune femme se sentait désolée et inquiète de cette arrivée de son père, juste à un moment où Arnold était absent de Combe-Nègre. Que n'aurait-elle pas entendu de la part du général concernant son mari !

M. Langlard, en effet, reprenait sur un ton narquois :

— Alors, les chasses du Cantal ne suffisent plus à monsieur mon gendre ?

— Comment cela ? Que voulez-vous insinuer ? balbutia Geneviève subitement agoussée.

— Eh quoi, ma chère ! reprit le bonhomme avec une légère ironie, tu ignores où se trouve ton mari et ce qu'il fait en ce moment ! Mais la « Gazette mondaine » va te l'apprendre, ma fille ! La « Gazette » qui clame à tous les échos que le comte Arnold de Nozières, ce distingué écrivain plein de talent et d'humour, chasse actuellement dans les Landes, sur les terres de son ami le vicomte de Rochebrune !

« Vrai ! continua M. Langlard à la fois narquois et dédaigneux, je croyais ton époux plus difficile en matière de vénerie !

« Préférer au bon et gros gibier de nos forêts la maigre bécasse, la vulgaire poule d'eau, les merles innocents des environs de Biscarosse !

« Hum ! hum ! tout cela ne me dit rien qui vaille ! Ne vous seriez-vous pas déjà un peu querellés ? »

— Oh ! père... s'exclama Geneviève d'un air indigné, le penseriez-vous sérieusement ! Certainement qu'Arnold n'est point dans les Landes à chasser pour son bon plaisir, ce sont des circonstances imprévues qui l'ont obligé à se rendre là-bas.

Chaque mot sortait avec effort de sa gorge contractée et une profonde rougeur était venue couvrir tout son visage. Elle souffrait aussi de sentir peser sur elle le regard fouilleur de Gabriel, un regard chargé de pitié et d'inquiétude.

— Bon bon, reprit le général légèrement maussade, je ne te demande pas de nous conter tes déboires conjugaux. Et si tu en éprouves, avoue avec moi que tu les as bien mérités. Mais foin de ces discours inutiles, montre-nous plutôt notre appartement.

Alors, profitant d'un instant où M. Langlard s'éloignait de sa fille, Gabriel s'approcha vivement de la jeune femme et il demanda doucement d'une voix assourdie :

— Geneviève, soyez franche avec moi, tout comme par le passé. Si ma présence doit vous importuner ou vous causer quelque ennui, n'hésitez pas à me le confier. Alors, je quitterais immédiatement Combe-Nègre.

— Oh ! Gabriel ! n'allez pas vous imaginer les pires choses ! Mon père a une

(Suite à la page 49)

Toujours de NOUVEAU

Pour Elle  
Pour Lui  
Pour Vous dans le

**RONSON**  
LE MEILLEUR BRIQUET DU MONDE

Appuyez—il s'allume!  
Lâchez—il s'éteint!  
Un Doigt—Un Geste

RONSON MINCE  
Un des nombreux nouveaux modèles de poche RONSON

RONSON TUXEDO  
Un des nombreux nouveaux Biquets—Etuils à cigarettes combinés

BRIQUET MIROIR

RONSON COMPACT  
Ingénieuse combinaison: Biquet et Etui à cigarettes pour dames

CIGARETTES POUDE

CRAYON-BRIQUET  
Appuyez—il s'allume!  
Lâchez—il s'éteint!

RONSON TOUCH-TIP  
Biquet automatique pour Table et Bureau. Touchez—il s'allume!

Cadeaux utiles, agréables et durables  
—pratiques et de fonctionnement facile  
—fabriqués pour durer longtemps—ce qu'il y a de mieux sur le marché.

Voyez-les chez votre bijoutier ou dans tout bon magasin d'articles de fumeurs

Gratis Catalogue illustré: "Ce que RONSON a de nouveau" Commandez—le en donnant le nom du marchand

Fabriqué au Canada par  
**DOMINION ART METAL WORKS, Limited**  
12 Commodore Building, Toronto, Ontario  
Angleterre: Ronson Products Ltd., Londres

**RONSON**

(Suite de la page 7)

Ils étaient saouls, mon vieux ! ivres-morts ! Ce salop de Klein avait défoncé le baril de rhum de la popotte et avait bu à pleines goulées. Puis « poussé par l'esprit de justice ! » — qu'il nous a déclaré par la suite — il avait traîtreusement plongé dans le tonnelet le museau du mulet, qui, de surprise, avait aspiré par le nez et la gueule du métier de chef-muletier, et j'ai fait un tel baroud que le vieux m'a changé de poste ; avec quatre copains on a été chargé de patrouiller en avant du bataillon pour s'assurer de la route.

« Encore un drôle de boulot ! Le pays devenait de plus en plus montagneux, et tandis que les 800 copains de la colonne suivaient en pères peinards le fond d'une espèce de vallée, il fallait que nous autres galopions de piton en piton, sous un soleil à faire brunir un nègre. Du reste, pas plus de chleuhs que sur ma main. Comme avait dit le type des Renseignements, le pays était calme.

« Tu vas voir, me dit un des copains de la patrouille, que l'animal de Bel-Kacem et tous ses pouilleux auront filé au Rio de Oro et qu'on se sera dérangé pour la peau ! Pourtant (et il me montrait une espèce de falaise qui barrait la route) tu parles d'un bath endroit pour nous mitrailler !

« Il n'avait pas achevé que je le vois chanceler et rouler à terre, tandis qu'une volée de balles claquait tout autour de moi. Quelques secondes après, toute la montagne était en feu. C'était bien l'accrochage, et quel accrochage ! Trois mille bicots avec des mausers, des maunlichers, des martinis et même des « moukallans », les vieux mousquets arabes, qui faisaient chacun autant de bruit qu'une demi-douzaine de 75. Et les salauds avaient bien choisi leur embuscade ! Planqués comme ils l'étaient sur une ligne de pitons presque à pic, ils « tiraient » les copains comme au stand, et sans que l'on aperçoive seulement le pan d'une djellabah. Pris comme l'était la nôtre, une compagnie de biffins ou un escadron de spahis étaient foutus. Mais les gars du 4<sup>e</sup> Etranger n'ont pas attendu Bel-Kacem pour apprendre à se battre en montagne, même dans une position défavorable et à 800 contre 3000 ; cinq minutes après que les mal banchis avaient ouvert le feu, tu ne voyais plus un légionnaire dans la vallée, défilés qu'ils étaient tous derrière des cailloux, des arbres, des monticules qui au premier coup d'œil paraissaient tout juste bons à cacher un lapin.

Le plus embêté, c'était moi. Grillé au sommet de mon piton, je risquais, en restant isolé, de me faire recueillir par les chleuhs, expérience peu tentante. D'autre part, pour rallier les camarades j'avais plus de cinquante mètres à parcourir en terrain découvert, à toute vue de tireurs qui n'ont pas pour habitude de gâcher leurs cartouches. Le cas était scabreux. Mais alors il s'est passé une drôle de chose : je me suis rappelé que, au moment où nous partions en patrouille, un vieux partisan qui passait pour jeter des sorts avait crié au copain qui devait plus tard se faire descendre :

« Malheur sur toi ! La main d'Azraël te tient déjà ! Mais toi, avait-il ajouté à mon intention, je sens que tu as la barrakah.

« Nous avions ri tous les deux. Mais maintenant, puisque la première partie de la prédiction s'était réalisée, j'avais le sentiment que le reste ne pouvait manquer de se produire aussi. C'est idiot, bien sûr, mais ça été plus fort que moi. Je suis sorti de mon abri et j'ai traversé le coin dangereux sans même me baisser. En bas, tout le monde croyait que j'étais devenu fou et je voyais tout autour de moi les balles faire voler la terre et les cailloux. Eh bien, tu me croiras si tu veux ! Tout le temps que j'ai ainsi passé à découvert, je n'ai pas eu peur une minute. Et quand j'ai enfin atteint un abri, je n'avais pas une égratignure.

« Malheureusement, ma joie d'avoir rejoint la colonne n'a pas duré très long-

## Au Maroc avec la Légion Etrangère

temps car, une fois sur place, je me suis aperçu que l'affaire s'annonçait plus mal qu'il ne m'avait paru tout d'abord. Les dissidents qu'on avait en face de nous étaient des Aït-Habbou, qui sont, en même temps que les plus féroces, les meilleurs guerriers du Sud, ceux qui savent le mieux utiliser le terrain.

« Il faut avouer que nous étions engagés d'une façon peu rassurante, et, à la densité du tir des chleuhs, on pouvait juger qu'il y avait plus chez eux de fusils à répétition que de moukallans. Ajoute à cela la chaleur mortelle dans ces bas-fonds en plein début d'après-midi (il était exactement deux heures), un soleil qui nous vrillait les yeux... Bref, ça allait mal. Pour une fois, je crus que la Légion allait flancher, et les officiers, je le voyais bien, sentaient aussi ce flottement qui annonce les débâcles. C'est à ce moment que quelqu'un, je n'ai pas vu qui, gueula :

« — N... de D... ! C'était pire au Sagh et Bournazel a enlevé le Bou-Gheffar

« Je croyais à une plaisanterie, encore que ce n'était guère le moment, mais ouatt ! mon homme était verdâtre et il avait les larmes aux yeux. Alors, naturellement, je me mets à l'engueuler de telle façon, le menaçant de lui flanquer une balle dans la peau, qu'il s'est tout de même décidé. Et pendant l'avance il était pâle, mais assez crâne, si bien que, quand nous avons atteint la planque où nous devions mettre notre fusil-mitrailleur en batterie, je lui ai dit en riant :

« — Tu vois bien, bleusaille, que ce n'est pas malin !

« Il m'a regardé tristement :

« — Je sais bien, caporal, que ce n'est pas malin. Seulement je sens que je vais être tué, et ça fait tout de même une drôle d'impression, vous savez !

« Là-dessus, il baisse la tête et se couche. Je le saisis par l'épaule pour le secouer, croyant à une nouvelle défaillance, mais il me reste tout flasque entre les mains, avec un petit trou rouge derrière l'oreille gauche. C'était arrivé com-

portance de la position, les avaient « gonflés à bloc »... et surtout ils avaient pépé les mulets avec leurs charges et la pensée d'un beau pillage en faisait de vrais démons. Chaque fois qu'on en descendait un, il en arrivait deux autres. Ça fait que je ne sais trop comment aurait fini tout ce baroud, parce que après la marche du matin et deux heures de bataille à un contre quatre, on commençait à mollir un peu, quand un gomm de partisans et deux escadrons de spahis qui avaient contourné la falaise sont arrivés. La Légion, je te l'ai dit, n'aime guère les « vestes rouges »... n'empêche que cette fois on a poussé un ouf ! en les voyant. Ils ont commencé à sabrer dans le tas et les salopards, qu'on avait déjà pas mal amochés, ont filé comme des rats, en laissant une centaine des leurs sur le terrain. Chez nous, il y avait quinze copains qui avaient passé l'arme à gauche, et tous nous étions plus ou moins touchés. Aussi on a laissé Messieurs les cavaliers donner la chasse aux pouilleux, et pendant ce temps on s'est fort offert dans l'oued une de ces baignades, je ne te dis que ça ! tout comme les rupins de Deauville ou de Juan-les-Pins.

« Et voilà, matelot, ce qu'a été le combat de Taïnit. Rien, tu le vois, d'une image d'Epinal, mais des heures et des heures de marche dans le sable et les cailloux... les petits embêtements quotidiens : la soif, les poux, les puces, la chaleur... et puis, tout d'un coup, une grêle de coups de fusils, un accrochage à la fourchette dont il faut sortir vainqueur parce qu'il n'y a aucun quartier à espérer... quelques copains plus ou moins chers qu'on enterre le moins mal possible... Voilà une journée de travail de la Légion. Tout le reste n'est qu'imagination de romancier. Seulement c'est avec une douzaine de journées de travail de ce genre que nous avons maté Bel-Kacem.

« Celui-là, par exemple, si on l'a eu, c'est bien grâce au colonel Trinquet ! Car l'oiseau est un vieux roublard, et jusqu'au dernier moment beaucoup croyaient qu'il allait nous filer entre les pattes.

« Heureusement, il a été mal renseigné et a refusé longtemps de croire les émissaires qui l'avertissaient de l'importance de notre colonne. Un moment même, il espéra que les 3000 Aït-Habbou de Taïnit suffiraient à nous écœurer. Et même après, il doutait encore. Et puis, avoir plus de 15.000 fusils sous ses ordres, ça le grisait, fuir lui semblait une honte. Mais ses lieutenants avaient moins de scrupules et lui conseillaient vivement de ne pas nous attendre. Si bien qu'un jour, vive alerte à l'Etat-Major : un transfuge venait avertir que Bel-Kacem et ses harkas au grand complet allaient filer au Rio de Oro. Tu as entendu parler de ce bled ? Le diable patafiole les Espagnols qui se cramponnent avec tant d'acharnement à ce champ de sable et de cailloux et ne nous y laissent pas seulement poursuivre les salopards, ce qui fait que les rezzous peuvent s'y préparer bien tranquillement, filer ensuite sur le Sud Marocain ou la Mauritanie pour y piller quelque douar et enlever les filles, puis revenir tranquillement à leur point de départ avant que n'arrive le contre-rezzou français. Ils savent bien que ce n'est pas les trois tondu de Villa-Cisneros ou de Cap-Juby qui viendront les déranger. Aussi, quand on a su que Bel-Kacem se préparait à filer vers la frontière, ça été chez nous un concert de malédictions, à la pensée qu'il faudrait recommencer dans deux mois tout ce qu'on venait de faire.

« Mais Trinquet n'a pas accepté la chose. Raflant tout ce qu'il y avait de disponible comme camions et autos-mitrailleuses, il a embarqué dessus les meilleures troupes, des munitions, quelques vivres, et vogue la galère ! les zines se sont lancés à corps perdu à travers le bled, droit vers la frontière du Rio là où elle atteint la mer, pour se rabattre ensuite et couper la route aux dissidents. Ah ! mon ami, cette randonnée ! on ne s'occupait ni de pistes ni de chemins... les moteurs ronflaient en ouragan, les voitures tanguaient et roulaient comme vos torpilleurs par gros temps... de temps en temps, quelques salopards essayaient de barrer la route. Alors, sans qu'on ralentisse une seconde, les mitrailleuses se mettaient à cracher, les chleuhs gueulaient... et on continuait à tailler de la route. Ce petit supplice-là a duré



Un officier de la Légion étrangère, en tenue de campagne.

quand même... et pourtant il n'avait que des partisans et des spahis avec lui !

« Alors, mon vieux, ça été comme si nos 800 hommes avaient reçu un coup de cravache à travers la figure. En rien de temps les deux groupes : groupe d'attaque et groupe de tir étaient formés. Tu connais le système : pendant que le groupe tir « envoie dedans » tant qu'il peut (et les fusils mitrailleurs 1924 peuvent pas mal) le groupe d'attaque fait un bond en avant puis se transforme en groupe de tir pour permettre au premier de progresser à son tour, et ainsi de suite jusqu'au contact et à l'explication à la fourchette...

« Quant à moi, je faisais équipe dans le premier groupe d'attaque avec l'Allemand Schubert et le Polonais Walchinsky. Ce dernier était un grand balèze, rompu à tous les sports possibles ; c'était la première fois qu'il se trouvait au feu, mais je l'avais vu, à Marrakech, dans plusieurs bagarres et je savais qu'il n'avait pas froid aux yeux. Alors, tu imagines ma tête quand, au moment de décoller, je l'entends qui me dit :

« — Caporal, laissez-moi à l'arrière. J'ai trop peur.

me il finissait sa phrase, et, dissimulés comme nous l'étions, il avait fallu vraiment une astuce peu ordinaire à la balle pour venir le chercher là. Je m'en suis senti tout bouleversé. Pourtant, en neuf ans de Légion, j'ai vu pas mal de types se faire sonner. Mais depuis le matin, d'abord la prédiction du partisan, puis le pressentiment de Walchinsky qui se réalisait tour à tour... je n'aime pas les choses anormales et ça, tu peux dire ce que tu voudras, ce n'était pas chrétien. Sais-tu que je revois encore maintenant la tête de Walchinsky me disant : « Caporal... j'ai peur... » Et c'est idiot, mais il me semble que c'est moi qui l'ai tué ! Sur le moment, si j'avais été seul, je crois que je serais tombé pâle. Heureusement Schubert m'a montré les copains en train d'escalader les pentes : ça m'a réveillé ; on les a rejoints au trot et j'ai commencé à travailler les chleuhs à la baïonnette, à coups de crosse, de tout ce qui me tombaient sous la main. Jamais je n'y étais allé de si bon cœur !

« Que veux-tu ça me changeait les idées ! Et puis il ne s'agissait pas de s'endormir : ils étaient, je te l'ai dit, 3.000 et nous 800... leurs caïds, sachant l'im-

cinq jours, cinq grandes journées pendant lesquelles on s'est arrêté à peine, par-ci par-là, pour casser la croûte et faire le plein d'essence. Nous étions moulus, abrutis par les cahots et la chaleur. Mais le jeu était gagné; le 24 avril nous étions à Goulmine, le 25 à Tindouft, et nous occupions la vallée du Draa. Le 28, Bel-Kacem, coïncé entre notre formation blindée et la colonne Catroux-Giraud qui avait continué son avance, demandait l'aman avec tous ses guerriers. Il fallait voir la tête des hommes, livrant leurs armes! Ça faisait mal au cœur, mais quoi! ce n'était pas le moment de faire du sentiment! Il y avait un tel amoncellement de fusils, quand la cérémonie a été achevée, qu'il a fallu, pour y voir un peu clair, en faire de grands tas carrés, comme on range les traverses de chemin de fer.

« Bournazel était bien vengé!  
« Bel-Kacem, lui, a été très chic, très

grand seigneur; quand je lui ai demandé de poser pour une photo, il a accepté en rigolant. On l'a gardé quelques jours, puis on l'a expédié en « villégiature » à Biskra, en attendant qu'on lui assigne une résidence lointaine comme on a fait pour Abd-el-Krim, comme on fera pour Merebbi-Rebbo, le « sultan bleu ». Celui-là a trouvé le moyen de s'esbigner à Ifni au moment où on allait le cueillir, mais nous l'aurons un jour ou l'autre, parce que, vois-tu, tous ces types-là ont le baroud dans le sang et finissent toujours par « remettre ça ». Tout de même la Légion commence à leur enlever ces habitudes-là, et bientôt on pourra irriguer le Sud, y semer, s'y balader en touristes, comme dans le Gharb ou la chaouïa. Et ce jour-là on reconnaîtra qu'elles servent à quelque chose les journées de travail de la Légion.

J.-R. PECHERAL.

## L'Art Paysan dans la Province de Québec

(Suite de la page 6)

en rien l'art paysan. L'autorité de la technicité, une fois acquise, l'inspiration pouvait aller de l'avant et trouver dans le domaine de la couleur ou du dessin un élément de décor.

Mais toujours le caractère de l'artisanat doit se marquer. Le mot populaire ne doit pas prêter à confusion. Désigné sous le nom d'art populaire, l'art paysan ne le devient pas parce qu'on le trouve partout. Il est ainsi dénommé parce qu'il devient un document de l'atmosphère, de la climatologie des pays qui l'inspirent; parce qu'il devient le livre où s'impriment les habitudes du foyer rural. L'art paysan ne s'exprime pas également dans la Russie et la Roumanie. Bien différent est celui de l'Italie, de la Hollande, de la Suède. L'art paysan doit être un réel document topographique où la verve populaire et rurale s'accroît nettement.

Le mot thérapeutique peut sembler amusant, accollé à l'artisanat. Mais il retrouve son sens, si l'on songe à l'état maladif d'un désœuvrement qui conduit à la misère. La longueur de nos hivers qui cantonne les cultivateurs et les femmes chez eux aboutit à une bien longue vacance. La mission morale des petits métiers est toute indiquée. Peupler la solitude, métamorphoser le désœuvrement avec un labeur qui porte sa joie, est un jeu pour l'artisanat. L'activité dont fait preuve maintenant chaque cercle des fermières à transformé chaque foyer en atelier. Et bientôt nous verrons la petite immigration supprimée.

Pourquoi quitterait-on un foyer où il est aisé de pourvoir au vêtement, au mobilier, à l'englobement de la maison. Une production si variée permet de refouler la confection du « tout fait », de rejeter le faux luxe que les grandes industries ne cessent d'offrir aux centres ruraux, dévorant par là une part trop grande de leur petite épargne. Nos habitants doivent d'abord songer à se suffire. Il faut que le pays devienne son propre client.

L'excédent de la production peut alors devenir une source de revenu. La parfaite méthode, le charme de l'originalité, un matériel de choix sont autant de raisons qui justifient l'achat soit de la part de nos citadins, soit de celle des touristes nombreux qui nous visitent chaque année. Sans crainte d'infériorité ces objets participent à accroître le prestige de notre artisanat canadien à l'étranger. La fabrication en série évitée, notre production artisanale attestera une individuelle conception.

Par quels moyens l'École des arts domestiques pouvait-elle parvenir à un but aussi multiple? Faisons place d'honneur au gouvernement et à son distingué mi-

nistre, l'Honorable A. Godbout dont le généreux appui stimule la tenacité de nos efforts. On a compris qu'une École d'artisanat est une œuvre. L'École dès le début fut dotée d'une magnifique collection d'art paysan étranger afin de pouvoir intensifier sur tout point sa campagne. Le but de cette collection est d'indiquer à nos artisans le caractère distinctif et la perfection d'une main d'œuvre dont l'habileté peut prétendre jusqu'à la fabrication de luxe.

Un laboratoire ne tarda pas à être équipé de cuves, d'instruments d'analyse, de contrôle, de conditionnement qui répondent à toutes les expériences. Des professeurs formés à l'École donnent des cours d'enseignement sur le tissage jusqu'aux limites de la province. Dès le début 2,500 fermières suivirent ces cours. Aujourd'hui, elles sont près de 20,000. Le nombre des rouets est aujourd'hui de 80,500 et celui des métiers 52,000. Toutes les écoles ménagères ont maintenant leur section d'art domestique.

Des expositions ont été organisées, ainsi que de nombreux concours. Les Ecoles des Beaux-Arts et Techniques, ayant à cœur un art solidaire des leurs, marchent de parité avec nous. Une presse hospitalière nous réserve l'avantage de la publicité. Par une littérature orientée vers tout ce qui peut raviver l'attrait de l'art paysan, nos écrivains nous sont de précieux collaborateurs.

Deux manuels, l'un traitant du tissage, l'autre de la teinture et de la théorie des couleurs, objet de nos expériences personnelles, furent édités l'an dernier au profit de toutes nos tisseuses. L'amélioration dans le dessin, la perspective et le coloris est notable.

Le travail de notre École semble en bonne voie. Nos voisins des États-Unis, nos compatriotes des provinces sœurs, ne viennent-ils pas nombreux visiter nos expositions, enquêter sur notre organisation? La province est souvent citée comme modèle.

« Il faut faire briller une note a dit, Vuillermoz; l'élargir jusqu'aux étoiles, l'amenuiser jusqu'aux frontières du silence, l'isoler, pour en faire le tour ». Ainsi tout moyen éprouvé sera donc exploité jusqu'à sa dernière possibilité pour rendre à l'artisanat de nos centres ruraux toute sa valeur, de son assise à son sommet, toute la couleur de son originalité. Nous croirons le but vraiment atteint le jour où nos artisans imposeront un art où les traits du Canada seront vigoureusement sculptés. Canada, dont le nom éclate comme une écorce chaude, a dit Marie Lefranc dans son magnifique poème. Pays de grandeur, non pas fait de grandes villes, mais de grandes campagnes.

## Un Singulier Amour

(Suite de la page 47)

telle façon de vous aborder qu'il vous déconcerte toujours un peu mais ne voyez pas dans mon attitude de tout à l'heure un mécontentement quelconque.

« Si, au contraire, je vous disais que je suis ravie de votre arrivée, que cela va me changer agréablement de la société de Mlle Gertrude, que je subis depuis plus d'une semaine, Gabriel, me croiriez-vous?

— Si Mlle de Nozières est ici, je vous crois sans réplique! s'exclama spontanément le jeune homme. Pauvre petite chose, ajouta-t-il, vous n'avez pas dû être gaie tous les jours!

— Je commençais à m'y habituer, répondit Geneviève avec un doux sourire et beaucoup de mélancolie.

(Suite à la page 52)

# POUR BONNE SANTÉ—BUVEZ BOVRIL TOUS LES JOURS

LES PARFUMS DE HAUTE ÉLÉGANCE



*Délicat comme un Sentiment*

La Mode, comme les femmes, varie... mais il est des parfums ardents, vivants et tenaces comme des sentiments—irrésistibles comme la Beauté—

QUELQUES FLEURS

Le plus répandu de tous les parfums, parce qu'il exerce un charme magique et inéluctable fait de douceur, de jeunesse, de fraîcheur et de vie. En flacons de \$1.00 à \$25.00.

Autres parfums réputés d'Houbigant: Bois Dormant: frais et reposant comme la poésie des bois, le parfum préféré. En flacons de \$1.00 à \$18.00. Le Parfum Idéal: fait de sentimentalité et de charme féminin, le parfum favori. En flacons de \$1.00 à \$7.50.

## HOUBIGANT

PARIS

Parfumeur des Reines et des élégantes depuis 1775.

## LE FILM

*embellit de mois en mois*

Dans notre numéro de OCTOBRE :

- 25 photos de vedettes françaises;
- 25 photos de vedettes américaines;
- 16 photos d'actrices de Hollywood habillées des toilettes les plus nouvelles et les plus élégantes.

UN ROMAN COMPLET :

### Amour... Doux Magicien

Par Marcelle de Morthone

EDWIGE FEUILLÈRE



TOUTES LES NOUVELLES DE HOLLYWOOD ET DE PARIS !

# LA BONNE CUISINE

Par Mlle HELENE CHAGNON

Directrice de l'Ecole Moderne de Sciences Domestiques

CHRONIQUEUSE CULINAIRE DE "LA REVUE POPULAIRE"  
ET DU "SAMEDI"



## SOUPE AU CHOU-FLEUR

1 livre de chou-fleur  
1 cuillerée à table de beurre  
2 cuillerées à table de farine  
1 jaune d'œuf  
½ tasse de crème  
Sel, muscade.

Nettoyez et coupez le chou-fleur. Faites cuire doucement dans de l'eau salée et du lait et passez au tamis. Préparez alors avec le beurre, la farine, la crème, et l'eau dans laquelle a cuit le chou-fleur, une sauce un peu liée. Assaisonnez, ajoutez le chou-fleur passé au tamis, chauffez la soupe et versez sur un jaune d'œuf en y ajoutant un peu de muscade.

## BLEUETS A LA CREME FOUETTEE

1 livre de bleuets  
2-3 cuillerées à table de sucre  
1 cuillerée à table de jus de citron  
1 tasse de crème fouettée  
4 ou 5 macarons.

Mélangez les bleuets avec le sucre et le jus de citron et laissez reposer ½ heure au froid. Ajoutez ensuite la crème fouettée. Servez dans une coupe et saupoudrez de macarons écrasés.

## COTELETTES D'AGNEAU A LA CANADIENNE

8 côtelettes d'agneau  
12 pommes de terre moyennes (tranchées)  
1 oignon tranché  
½ tasse de beurre  
1 tasse d'eau  
Sel et poivre.

Faites frire les côtelettes, quand elles sont suffisamment brunies disposez-les dans une casserole puis ajoutez un rang de pommes de terre tranchées, un rang d'oignons, sel et poivre et quand la quantité de légumes est épuisée ajoutez 1 tasse d'eau. Faites cuire, au début, à feu vif puis continuez la cuisson à feu lent, environ 1½

heure, jusqu'à ce que les légumes soient à point. Des petits pois au beurre disposés autour des côtelettes font une très jolie garniture.

## TOMATES ROTIES

6 tomates  
4 cuillerées à table de beurre  
1 œuf  
Chapelure  
Jus d'oignon  
Sel et poivre.

Tranchez les tomates puis roulez dans l'œuf battu auquel vous avez ajouté le jus d'oignon, sel et poivre. Passez dans la chapelure et faites rôtir dans le beurre. Servez chaud.

## DELICES TURQUES

1 once gélatine en feuille  
½ tasse d'eau froide  
2 tasses de sucre  
½ tasse d'eau bouillante  
Jus d'une orange  
Zeste d'une orange  
3 cuillerées à table de jus de citron  
Colorant rouge  
½ tasse de noix.

Faites tremper la gélatine pendant deux heures dans ½ tasse d'eau froide. Placez le sucre et l'eau bouillante dans une casserole et brassez jusqu'à dissolution. Ajoutez la gélatine et faites cuire à petit feu pendant 20 minutes brassant constamment car la gélatine risque de prendre au fond de

la casserole et de brûler. Retirez du feu, ajoutez le jus de fruits, le zeste d'orange, le colorant et les noix. Passez un moule à l'eau froide et versez 1 pouce d'épaisseur. Laissez prendre. Après vingt-quatre heures, renversez sur une planche légèrement saupoudrée de fécule de maïs et de sucre à glacer. Coupez et roulez dans du sucre.

## GATEAU EPONGE POPULAIRE

2 tasses de farine  
2 cuillerées à thé de poudre à pâte  
3 œufs  
¾ tasse sucre  
½ tasse d'eau  
¼ cuillerée à thé de sel  
Zeste râpé d'un citron  
1 cuillerée à thé de jus de citron.

Séparez les blancs d'œufs des jaunes. Battez les jaunes jusqu'à ce qu'ils soient épais et couleur citron. Ajoutez le sucre graduellement puis l'eau et battez jusqu'à ce que le sucre soit fondu. Tamisez la farine avec la poudre à pâte et le sel, trois fois. Ajoutez lentement au premier mélange. Battez les blancs d'œufs et incorporez à la première préparation sans battre, mais en soulevant légèrement avec une cuiller de bois. Ajoutez le zeste de citron et le jus de citron. Faites cuire dans un four modéré (350 degrés) 50 à 60 minutes.

## AUBERGINES FRITES

2 aubergines  
Oeuf battu  
Sel  
2 ou 3 cuillerées à table de beurre  
Chapelure

Epluchez les aubergines, coupez en fines tranches. Faites quelques incisions dans la chair et saupoudrez de sel. Couvrez avec un poids quelconque pour extraire le jus et laissez égoutter pendant une heure. Au contact du sel, chaque morceau se couvre de gouttes d'eau qu'il faut enlever en les essuyant. Trempez dans 1 œuf battu avec une cuillerée à table de lait et ensuite dans des parts égales de chapelure de pain et de farine. Faites sauter dans la poêle ou frire dans la graisse profonde à 375°. Egouttez sur du papier brun.

## COTELETTES DE PORC EN PAPILOTES

3-4 livres côtelettes de porc  
2 cuillerées à table de graisse de rôti  
Farine  
Sel, poivre.

Parez la viande, saupoudrez-la de farine et faites saisir dans la graisse roussie. Assaisonnez et ajoutez un peu d'eau de temps en temps. Retournez les côtelettes une ou deux fois. Quand elles sont cuites, dressez sur un plat une purée de pommes de terre avec des petits pois au centre. Disposez les côtelettes garnies d'une papillote autour de la purée.

## SALADE AUX POMMES DE TERRE

4 tasses de pommes de terre (coupées en dés)  
1 oignon haché menu  
½ tasse de vinaigre (ou jus de citron)  
Sel et poivre.

Aux pommes de terre, ajoutez le vinaigre ou jus de citron, oignon, sel et poivre et mélangez parfaitement. Dressez avec goût sur un saladier et décorez joliment.



Tous les mets imaginables se préparent et se servent dans les plats Pyrex.



# Les MESSIEURS PREFERENT LES BLONDES . . OU LES BRUNES *quand elles servent des soupes Heinz*

## Soupes Prêtes-à-Servir Heinz

- Crème de Tomates
- Crème de Champignons
- Crème d'Huitres
- Crème de Céleri
- Crème d'Asperges
- Crème de Pois Verts
- Crème d'Epinards
- Poulet avec Riz
- Poulet avec Nouilles
- Soupe aux Légumes,
- Bouillon de Boeuf
- Soupe aux Fèves
- Bouillon Ecossais  
(Scotch Broth)
- Soupe à la Queue  
de Boeuf
- Soupe aux Oignons



57



Plus d'un homme a succombé au charme de chastes attrait, mais quand il s'agit de le garder fort et bien portant au sein de sa famille, rien ne vaut une bonne nourriture solide!

Heinz offre 57 façons d'intriguer l'appétit d'un homme; dont une longue liste de soupes comprenant toutes celles qui en valent la peine. Les Soupes Heinz sont épaisses et claires, riches et légères, grasses et maigres—au choix—mais chaque Soupe Heinz est unique et a le goût de "chez soi" qui est certain d'amadouer un coeur masculin, même s'il est pierre!

Les Soupes Heinz ont les meilleurs légumes comme base, des viandes de choix, de fins épices et assaisonnements—comme toujours dans la préparation Heinz. Les chefs Heinz combinent et font mijoter ces ingrédients par petites

quantités avec une patience digne de la plus difficile des cuisinières—c'est pour cela que les Soupes Heinz ont ce goût de "chez soi" qui fait les délices de votre mari.

Et les Soupes Heinz sont réellement prêtes à servir. Elles sont prêtes à réchauffer comme elles sortent du magasin—dans leur boîte si vous le voulez—ouvrez et servez. Nul besoin de lait ni d'eau. La préparation des Soupes Heinz prend des heures, mais pas de votre temps.

Les soupes crème sont faites avec de la véritable crème—aux Champignons, Huitres, Tomates, etc. Et la Soupe aux Légumes, le Bouillon Ecossais, le Bouillon de Boeuf, la Soupe aux Fèves, aux Oignons, celle de Poulet avec Nouilles, toutes sont délicieuses—et en vente partout.

H. J. Heinz Company. Cuisines Canadiennes à Leamington, Etablies en 1909

# SOUPES *comme chez-soi* HEINZ

**Rafraichissez  
(ou changez)  
la couleur de  
vos rideaux !**

**Éclat Ravivé**

LA POUSSIÈRE, la fumée, le soleil ont-ils décoloré vos rideaux ? Ne vous désolerez pas ! Vous pouvez, en les teignant, leur rendre toute la fraîcheur du neuf ! Des milliers de femmes ont recours aux Teintures Diamond pour prolonger la durée utile de leurs rideaux et autres ornements et donner à leur foyer un charme nouveau. Vous obtiendrez des couleurs plus harmonieuses et de plus sûrs résultats avec les Teintures Diamond, parce qu'elles renferment une plus forte quantité de la meilleure aniline colorante. Pour un couleure foncée, inaltérable, servez-vous de Teintures Diamond (faire bouillir) et, pour une nuance claire, de Teintes Diamond (sans bouillage) — 15¢ dans toutes les pharmacies. — 9285

**TEINTURES DIAMOND**  
Fabrication Canadienne

Leur supériorité résulte de leur haute teneur en aniline pure.



P.S.—Aux dames : Un homme n'éprouve pas d'ennui à se raser quand il possède un Rolls. Il n'essaie jamais de se couvrir la barbe de talc pour la dissimuler au lieu de se raser comme il devrait le faire pour être présentable, parce qu'avec un Rolls, se raser devient un véritable plaisir. La lame concave s'aigüise et se repasse automatiquement à la perfection pendant toute la durée d'une vie.

\$6.95

ET PLUS



**RASOIR ROLLS**

Bols à barbe Rolls, \$1.00  
Savons de recharge, 60¢

FABRIQUES PAR DES EXPERTS POUR ASSURER UN RASAGE PARFAIT ET ECONOMIQUE 42F

**Mesdames — Gagnez  
vous-mêmes de l'argent**

Vous pouvez vous créer une source de revenus en travaillant comme corsetière pour Spirella, d'après le système nouveau et exclusif expliqué à la page 57. Une chance exceptionnelle pour femmes intelligentes. Un travail intéressant et digne. Aucune expérience spéciale requise. Ecrivez pour plus de détails à Spirella, Niagara Falls, Ontario.

**RIDEAUX de LUXE**

soie — bruce — filet, etc. et toutes dentelles, véritables nappes — couvre-lits. Bas, aube, surplus, modèles récents et exclusifs. Directement de LA DENTELIERE BELGE. Démonstration à domicile. Tél. : CHerrier 6160.

## UN SINGULIER AMOUR

(Suite de la page 49)

Ce n'était pourtant pas l'unique souvenir de Mlle Gertrude qui avait étendu cette ombre de tristesse sur son joli visage, mais avant tout cette pensée obsédante que son mari était actuellement chez des amis, à se distraire, alors qu'elle, Geneviève, restait solitaire à Combe-Nègre, seule avec sa peine et ses tourments. Aussi quelle n'eût pas été sa surprise si soudain on était venu lui confier qu'Arnold n'avait accepté l'invitation du vicomte que pour essayer de fuir le souvenir de sa femme.

Dès son installation à Paris, M. de Nozières avait tout regretté de Combe-Nègre : son château, son travail, ses montagnes, ses forêts et surtout Geneviève. Par exemple, ce dernier regret, le comte ne se le pardonnait pas.

Quelle entreprise exerçait donc ce petit bout de femme pour qu'il en vint à désirer sa présence, pour qu'il éprouvât la nostalgie de sa voix, de son regard, de son sourire. Si encore elle avait montré quelque talent extraordinaire, ou ces grâces de l'esprit qui subjuguent et passionnent, mais elle n'avait pour elle que sa beauté, sa douceur et son bon sens.

Alors Arnold avait pensé que là-bas, dans les Landes, à chasser tout le jour, à discuter le soir au salon de la vicomtesse, il parviendrait facilement à extirper de son esprit cette hantise si nouvellement éclosée ; mais l'éloignement, au contraire, augmentait les souvenirs et la mélancolique langueur de l'automne le poussait volontiers à s'attarder sur eux.



Indécis en face de plusieurs avenues qui s'enfonçaient sous bois, le comte de Nozières s'arrêta un instant. La tête au vent, il humait l'air tiède qui apportait l'odeur de la mer parmi les senteurs balsamiques des pins.

Cette odeur, l'espace d'une minute, sembla le décider pour un chemin sablonneux qui se déroulait entre de petits bouquets de chênes-lièges et des touffes de tamaris. Il n'ignorait pas que tout au bout, c'étaient les dunes, les longues dunes sauvages, puis l'océan dans toute son étendue d'eau verte. Que de fois déjà il était venu y rêver au bruit du ressac, allongé dans le sable, fuyant ainsi volontairement les invités du vicomte de Rochebrune. Mais s'apercevant soudain que l'heure du déjeuner approchait, il opta sagement pour une allée qui conduisait au château.

Cette allée traversait une lande, une jolie plaine de bruyères roses, d'où émergeaient, çà et là, des groupes de bouleaux, d'une merveilleuse élégance. Ces beaux arbres veloutés de blanc, dont la cime était baignée de lumière, ressemblaient à de grands fantômes qui dansaient en rond.

Le vent ayant grandi, le comte entendait des bruissements de feuilles, des craquements de branches, de vagues plaintes qui s'élevaient de toutes parts.

Pour mieux écouter, il s'arrêta, adossé à un arbre et le regard assombri par quelque pensée obsédante, il murmura : « Tout comme nous, les choses ont donc leurs tourments ? »

Mais soudain, non loin de lui, une voix le fit tressaillir.

— Eh bien, mon cher, disait le vicomte de Rochebrune, je vous y prends à rêver, au lieu de chasser la bécasse pour remplir cette carniassière vide ! Méditez-vous, par hasard un livre sur nos Landes ?

Les deux amis causèrent quelques instants, puis soudain le vicomte remet à Arnold une lettre que le facteur venait d'apporter.

Sans empressement Arnold s'empara de la missive et bien que le timbre porte le cachet de Saint-Jacques-des-Blats, le jeune homme attend d'être seul pour en déchirer l'enveloppe.

C'était une lettre de Mlle Gertrude qui, après avoir parlé des menus détails matériels concernant Combe-Nègre, ajoutait :

« Mon cher, laissez-moi vous féliciter, vous possédez enfin une femme étonnante, qui s'accorde de tout. Tout glisse sur elle ; c'est l'être le plus placide que j'aie jamais connu. Certes, pour s'acclimater à Combe-Nègre, il lui fallait bien cette

dose d'indifférence, mais c'est tout simplement merveilleux !

« Votre absence ne l'affecte pas le moins du monde, votre silence ne l'inquiète pas. Elle ne songe qu'à courir les chemins, ce qu'elle fait avec une dextérité remarquable, comme si elle était née sur la montagne même. Mais il faut que vous sachiez que, depuis une semaine, elle possède un fidèle compagnon de route : Gabriel Ferval.

« Il est arrivé un beau soir en compagnie du général Langlard pour chasser soi-disant sur vos terres. Mais le petit docteur, vous devez bien le penser, préfère à la société du vieux « grognon » celle de sa chère cousine Geneviève.

« Arnold, vous êtes vraiment devenu un mari modèle et j'en suis stupéfaite. Je ne vous aurais jamais cru capable de vous perfectionner à ce point. A présent, les faits et gestes de votre épouse ne vous émeuvent en aucune façon. C'est fort bien et très heureux pour ladite épouse ; aussi cette dernière s'en donne-t-elle à cœur joie, devinant bien qu'elle possède le mari le plus complaisant du monde ! »

Parvenu à cette finale pleine de malignité et de sous-entendus, le comte de Nozières froissa nerveusement la lettre de sa sœur, alors que de ses lèvres serrées, une sourde exclamation s'échappait : « Vipère ! » murmura-t-il.

Mais la lettre avait produit l'effet désiré par Mlle Gertrude. Arnold ne pourrait plus en oublier la lecture.

Et Arnold avait soif de cette douceur qui apaise les révoltés.

### Chapitre X

— Quelle heure ? Gabriel.

— Quatre heures.

— Bigre ! Nous n'arriverons pas à Combe-Nègre avant la nuit tombante. De quelle voix aigre-douce, Mlle Gertrude va encore nous demander si nous avons fait une bonne promenade ! dit Geneviève avec un léger rire.

— Et cela n'a pas trop l'air de vous émuvoir.

— Ma foi, non. C'est sans doute que je finis par m'habituer au si charmant caractère de la vieille demoiselle. Et puis, voyez-vous, Gabriel, je suis si heureuse de cette journée ! C'est que nous n'avons point perdu notre temps depuis ce matin ! Quatorze visites, dont six à des malades que vous allez remettre sur pied, c'est tout bonnement merveilleux ! Que de grandes choses j'exécuterais en ce pays avec votre aide, mon cher Gabriel !

Gabriel, lui, gardait toujours très vif, le regret de n'avoir pu épouser cette jolie cousine dont il connaissait à fond le cœur et l'âme. Et Geneviève, elle, commençait à se demander si elle n'avait pas commis une très grave erreur en reposant autrefois le docteur Ferval, pour se lancer dans une romanesque aventure qui semblait vouloir devenir fort prosaïque et fort banale.

Après six mois de mariage, en effet, son mari l'abandonnait à Combe-Nègre, ainsi qu'une chose inutile et encombrante. Si cela se produisait souvent, quelle influence pourrait-elle désormais exercer sur Arnold, sur ses pensées, sur son caractère ? Cette union serait donc vaine et son amour à elle, Geneviève, bien superflu !

Brusquement, un son de trompe déchira le silence virgilien du soir ; d'un geste rapide, Gabriel saisit le bras de sa compagne pour l'entraîner sur le bord de la route.

Ainsi serrés l'un contre l'autre, ils s'arrêtèrent pour laisser passer une automobile qui s'amenait à toute vitesse. Mais à sa vue, Geneviève poussa une exclamation étouffée, puis jeta un nom : Arnold !

Le comte en effet passait dans sa voiture qu'il conduisait lui-même. La tête tournée vers le couple, il regarda froidement comme s'il ne connaissait pas les personnages et continua sa route sans ralentir son allure.

Était-il possible qu'il n'eût pas remarqué le grand geste que Geneviève lui avait esquissé de la main ! Était-il vrai-

semblable qu'il ne l'eût pas reconnue, elle, sa femme.

Profondément troublée par cette rencontre inattendue, Geneviève accélérât le pas, manifestant le désir de couper court et d'en finir vite. Maintenant, l'auto avait disparu à un tournant de la route ; seules, les feuilles errantes que son rapide passage avait soulevées voltigeaient encore pour retomber une à une sur le chemin grisâtre.

— Geneviève ! à cette vitesse, vous serez vite exténuée, murmura derrière elle le docteur Ferval.

Leste et agile, Geneviève avait doublé un coude de la route et Gabriel resta solitaire, singulièrement attristé dans l'ombre grandissante du soir.

Une fois parvenue au château, Geneviève se précipita dans le hall où elle se heurta à M. de Nozières qui descendait de sa chambre. L'espace d'une seconde, il la retint contre lui, plongeant un regard brûlant dans celui de la jeune femme.

Cette dernière contemplant Arnold avec une ardeur qu'elle oubliait de dissimuler, trop heureuse de le revoir, prête à tout lui pardonner. Ah ! c'était bien lui, avec le regard pénétrant de ses long yeux gris changeants, bordés de grands cils sombres, ombragés de sourcils comme tracés au pinceau sur son vaste front pâle !

— Geneviève... murmura-t-il, comme inconscient de ce qu'il prononçait.

Et il parut à la jeune femme qu'un aveu se lisait dans les yeux d'Arnold. Elle attendit, le cœur défaillant de joie. Mais il ne dit rien d'autre, le doute et la méfiance arrêtaient les folles paroles qui se pressaient sur ses lèvres. La marque d'une profonde amertume couvrit aussitôt son visage et très correctement il s'éloigna de la jeune femme.

— Bonsoir, Geneviève, vous allez bien ? dit-il d'un air dégagé, comme s'il l'avait quittée le matin même.

Interdite, elle ne sut que balbutier sottement :

— Merci... et vous ?

— A dire vrai, il est bien inutile de vous poser une telle question, après ce que je viens d'observer sur la route, lança-t-il d'un ton sarcastique et légèrement emporté.

Cette cinquième riposte, qui suait l'ironie et la colère, secoua furieusement l'apathie de Geneviève.

Un peu plus rose que tout à l'heure, elle releva le front dans un joli geste brave qui lui était habituel, et fixant son mari d'un regard légèrement narquois :

— Tiens ! vous m'aviez donc vue ? fit-elle observer avec un demi-sourire. Tous mes compliments, vous êtes poli, Arnold !

— Et pourquoi vous aurais-je dérangée ! Vous étiez bien en trop agréable compagnie pour cela ! objecta le comte avec une expression d'ironie provocante.

Un instant, elle l'examina à travers ses longs cils bruns :

— Me feriez-vous par hasard l'honneur d'être jaloux ? dit-elle enfin d'une voix légèrement goguenarde.

Tout d'abord, un éclat de rire moqueur lui répondit, puis, au bout d'un instant de réflexion, M. de Nozières reprit sur le même accent :

— Quelle imagination ! Auriez-vous donc déjà oublié ce que je vous ai dit un soir, chez la baronne de Ribbes ?

Pendant l'espace de quelques secondes, ils s'entre-regardèrent comme deux ennemis. Ils sentaient qu'à cette minute leurs volontés étaient en présence comme celles de deux adversaires en champs clos. Qu'allait-il résulter de ce combat ?

Confusément, Geneviève se le demandait, car elle sentait bien, hélas ! qu'il lui serait difficile de se maîtriser. Mais guidée par un instinctif sentiment, bien féminin d'ailleurs, et qu'elle n'avait pas prévu, elle se jeta dans un fauteuil et renversant avec coquetterie sa tête sur le dossier, elle provoqua le comte de ses grands yeux brillants.

Mais il ne s'en rendait pas encore bien compte et ce fut aussi d'une manière toute inconsciente qu'il prononça d'une voix émue :

— Mon Dieu, Geneviève, que vous êtes donc jolie ce soir !

Elle tressaillit de surprise et de plaisir et, après un hochement de tête plein de doute, elle objecta avec vivacité :

(Suite à la page 54)



*Plats  
Délicieux*



avec ces

**RECETTES DE VIANDE**

Autrefois, un rôti était simplement un rôti, un ragoût n'était qu'un ragoût. Mais maintenant, l'on recherche la variété dans le menu quotidien et comme presque chaque ménagère a son livre de recettes favori, il est possible d'introduire beaucoup de variété dans la cuisson des viandes de sorte que l'on puisse toujours servir "quelque chose de nouveau" et, en même temps, améliorer la saveur et la vertu nutritive du menu de viande.

Si nous pouvions entrer dans les cuisines des hôtels célèbres et surveiller les chefs réputés en train d'apprêter les viandes, nous verrions que la moutarde joue là son rôle. Et ce serait la MOUTARDE D.S.F. KEEN, car l'on peut compter sur la qualité de la KEEN quand il s'agit d'obtenir de la saveur.

**CASSEROLE AU RIZ ET À LA SAUCISSE**

1/2 tasse de riz, 1/2 livre de saucisse, 1 boîte de soupe aux tomates, 1 cuillerée à thé de Moutarde D.S.F. Keen.  
Faites bouillir le riz dans de l'eau salée, jusqu'à attendrissement. Egouttez le riz et placez-le dans une casserole ou un plat allant au four beurrés, versez sur le riz la soupe chauffée et posez la saucisse sur le dessus. Saupoudrez de moutarde, faites cuire 30 minutes au four chaud.

**ESCALOPE DE JAMBON**

1 tasse de jambon bouilli haché, 3 œufs bouillis dur, 1 chopine de lait, 5 biscuits au soda, gros comme un œuf de beurre, 1 cuillerée à thé de farine et 1 cuillerée à thé de Moutarde D.S.F. Keen.  
Faites bouillir le lait épais avec la farine, ajoutez le beurre, le jambon, les œufs, les biscuits, la moutarde, le poivre et le sel au goût. Faites cuire une demi-heure.

La nouvelle brochure Keen "Recettes de Sandwiches" sera expédiée GRATUITEMENT par la poste. Ecrivez à Colman-Keen (Canada) Limited, 1000, rue Amherst, Montréal.

**La Moutarde  
D.S.F. KEEN**

FACILITE LA DIGESTION

Découpez ces recettes pour vous servir à l'occasion.

**Conseils de Maison**

*Ce qu'une personne bien élevée doit éviter à table*

- 1o Pencher son assiette pour recueillir la dernière goutte du potage.
- 2o Aspirer le potage avec bruit.
- 3o Frapper fort la cuiller contre l'assiette.
- 4o Porter son couteau à sa bouche.
- 5o Essuyer son couteau sur son pain.
- 6o Couper son pain avec un couteau; on doit le rompre, en petits morceaux au fur et à mesure des besoins.
- 7o Essuyer son assiette avec une bouchée de pain.
- 8o Sucrer les os ou les prendre avec ses doigts. On doit détacher la viande qui tient aux os avec son couteau et laisser ce qu'on ne peut enlever.
- 9o Vider son verre ou ses verres en quittant la table, on doit au contraire, laisser du liquide dans tous les verres.
- 10o Mettre le coin de sa serviette entre le cou et le col de sa chemise; la serviette est posée à moitié dépliée sur les genoux.
- 11o Mordre à même un fruit.
- 12o Cracher les noyaux dans son assiette.
- 13o Boire avant que la bouche ne soit vide.
- 14o Ecraser les légumes pour en faire une purée.
- 15o Se servir de cure-dents à table.
- 16o Plier sa serviette à la fin du repas, si l'on est en visite ou à l'hôtel.

*La Chambre d'Enfant*

La chambre d'un enfant demande toujours une clarté et une gaieté nécessaires à leur jeunesse. On imagine donc un papier uni vert d'eau, descendant jusqu'aux placards qui occupent les angles de la pièce. Les panneaux sont encadrés de bandes vert vif et le mobilier peint d'un ton intermédiaire.

Les deux placards sont reliés par deux tablettes, la plus grande débordant pour former table à écrire, la plus étroite pour y classer quelques livres ou bibelots.

Des petits sujets en bois sculptés, découpés, sujets champêtres, coloniaux, de marine ou de sports, sont disposés en frise et animent le bas du mur. Aux montants du

lit, au dossier du fauteuil, un motif amusant complète l'ensemble.

Des tentures de toile à fond blanc, rayée en diagonale de vert et jaune vifs, accompagnent bien cette chambre qui doit être le séjour de la joie pour un petit.

*Pour Enlever les Taches Grasses sur les Papiers de Tenture*

Prenez de l'éther, mettez-en quelques gouttes sur les taches, appliquez par-dessus un morceau de papier buvard blanc, pressez fort; la tache disparaîtra au bout de trois ou quatre applications.

*Nettoyage des Cartes à Jouer*

Pour empêcher que les cartes à jouer deviennent sales, il faudra avoir soin de les passer de temps en temps à la mie de pain rassis. Lorsqu'elles sont sales, pour les nettoyer, prenez un peu d'essence minérale pure dans une soucoupe, imbibe un tampon de coton et frottez légèrement les cartes, les impuretés disparaîtront.

*Manière de Nettoyer les Cols de Vêtements*

— Mettez une tasse à café d'eau dans une assiette creuse, puis deux verres à liqueur d'alcali volatil ou ammoniacque; prenez alors une brosse, trempez-la dans le mélange et frottez le col avec; il se formera une mousse semblable à celle du savon; laissez un moment, prenez alors une cuvette pleine d'eau, trempez-y une éponge et rincez copieusement le col; faites sécher à l'ombre, repassez ensuite entre deux torchons.

*Manière d'Extraire un Bouchon d'une Bouteille*

*Premier procédé.* — Prendre une ficelle que l'on rentrera dans la bouteille de façon à former une boucle; tenir la bouteille horizontalement; faire pénétrer le bouchon dans la boucle formée par la ficelle et tirer fort sur la ficelle; le bouchon sortira.

*Deuxième procédé.* — Prendre un fil de fer ou un fil de laiton souple; le replier de façon à former une boucle non fermée; introduire le fil de fer dans la bouteille vide; tenir la bouteille horizontalement; le bouchon sera introduit dans la boucle et en tirant sur le fil de fer le bouchon sera attiré au dehors.



*Tout le monde aime les Marinades préparées à la MOUTARDE*

La variété est l'agrément de la vie et une pleine tablette de marinades y contribue beaucoup. Viandes chaudes ou froides, sandwiches, plats réchauffés, tout cela revêt un intérêt nouveau lorsque servi avec des marinades à la moutarde.

Les marinades à la moutarde sont saines et appétissantes. Pour avoir la certitude qu'elles seront parfaites et conserveront leur saveur, employez la MOUTARDE D. S. F. KEEN.

**MARINADES À LA MOUTARDE**

1 pte de petits oignons, 1 pte de concombres, 1 gros chou-fleur, 2 pieds de céleri, 2 piments rouges. Laissez toute une nuit les oignons pelés dans du vinaigre faible. Le lendemain matin, faites chauffer jusqu'à ébullition et égouttez. Faites bouillir 2 tasses de cassonade, 1 tasse de farine, 6 c. à soupe de Moutarde D.S.F. Keen, 1 c. à soupe de curcuma et 2 ptes de vinaigre, pendant 20 minutes, brassant constamment et, pendant ce sera chaud, versez sur les légumes. Laissez séjourner 10 jours, brassant chaque jour. Embouteillez ensuite.

**MARINADES À LA MOUTARDE ET À L'HUILE**

12 concombres (de 4 à 5 pouces de longueur), 6 oignons blancs de grosseur moyenne, 1/3 de tasse de sel, 2 tasses d'eau froide, 1 c. à thé de graines de céleri, 1/4 de tasse de graines de moutarde, 1 c. à thé de Moutarde D.S.F. Keen, 2 c. à soupe de sucre blanc, 1/2 tasse d'huile à salade, 2 tasses de vinaigre.

Tranchez les concombres et les oignons sur le travers. Disposez les légumes et le sel en couches, laissez reposer une nuit. Ajoutez de l'eau, brassez bien, égouttez tout le liquide. Ajoutez les ingrédients qui restent, mélangez bien, mettez dans des jarres. Scellez et serrez dans un endroit frais.

La nouvelle brochure Keen "Recettes de Sandwiches" sera expédiée GRATUITEMENT par la poste. Ecrivez à Colman-Keen (Canada) Limited, 1000, rue Amherst, Montréal.

**La Moutarde  
D.S.F. KEEN**

FACILITE LA DIGESTION

Découpez ces recettes.

(Suite de la page 52)

— D'abord ce que vous exprimez là n'est point votre pensée, et ensuite le serait-elle, je trouve que vous avez attendu bien longtemps pour vous en aviser. Voyons, Arnold, vous ne m'avez pas épousée pour mon visage, et je ne l'ignore pas.

— Eh oui, soyons franc ! C'est une découverte que je fais tout à coup. Jusqu'à ce soir, je devais être affligé d'une taie sur les yeux, car je ne vous avais pas encore vue ainsi.

Maintenant, la main qui caressait le poignet de Geneviève s'en est détaché et c'est un bras câlin qu'Arnold vient de glisser autour des épaules de la jeune femme. A cet instant, le comte comprenait que c'eût été l'ivresse même que d'emporter Geneviève entre ses bras pour connaître enfin la puissance de sa tendresse. Mais à cette même minute, elle se mit à frémir et à se rétracter avec une telle violence que, subitement refroidi, il desserra l'étreinte de son bras sur les épaules tremblantes.

Alors, sans remarquer le regard irrité qui se posait sur elle, ni le pli sarcastique des lèvres d'Arnold, Geneviève se leva, puis, après avoir jeté à son mari un coup d'œil craintif et sauvage, elle s'éloigna sans une parole.

Emportée par la violence de ses sentiments, elle courut à sa chambre où elle se mit à marcher rageusement comme une lionne en cage.

« Oui, se disait-elle, sans doute était-il de bonne foi tout à l'heure en me trouvant jolie. Sans doute m'aime-t-il réellement ce soir, mais cet amour peut n'être qu'un feu de paille, un soudain et fugitif caprice, une de ces fantaisies qu'un rien d'intimité fait mourir. »

◆ ◆ ◆

La jalousie est une passion malfaisante, elle corrompt tout ce qu'elle touche. Aussi, à son contact, la pure image de Geneviève devint-elle odieuse à M. de Nozières et un poison se mêla bientôt à tous ses souvenirs.

Dès lors, il se sentit atrocement et irrémédiablement malheureux, car il se retrouvait moralement aussi seul, aussi désolé qu'avant son mariage avec Geneviève Langlard. Sa situation était plus misérable encore, puisque de nouvelles déceptions et surtout les tourments de la jalousie s'ajoutaient maintenant aux anciennes souffrances.

Il songeait aussi que cette Geneviève était bien la seule femme qui aurait pu posséder le magique pouvoir d'enchanter les années qui lui restaient à vivre et de ce rêve, à peine ébauché, tout s'achevait dans une cruelle saveur d'amertume, dans le désastre de ses dernières espérances.

Eperonné par les méchantes allusions de Mlle Gertrude, surexcité par de soudaines suspensions, Arnold passait maintenant ses heures à épier des jeunes gens. Et lorsqu'il entendait sortir le docteur Ferval et qu'il le voyait s'éloigner rêveur et solitaire, il se disait qu'il allait sans doute à quelque rendez-vous assigné par Geneviève.

Alors, une révolte de sa jalousie le poussait à suivre son rival. Mais immédiatement il avait honte de lui-même, se prenait en horreur et finissait par passer des soirées entières au fond des bois. Il lui semblait que sous les grands couverts de la forêt, dans l'obscurité silencieuse des taillis imprégnés déjà d'une mélancolique odeur d'automne, il se sentait moins humilié, moins désenchanté. Le soir, il rentrait recru de fatigue mais non apaisé et il attendait avec une résignation poignante la preuve qui condamnerait Geneviève.

Dans l'aberration mentale où se trouvait le comte, cette preuve si misérablement attendue ne pouvait manquer d'être fournie à l'esprit surexcité d'Arnold. Ce fut la veille du départ du général et de Gabriel. Toute la matinée, le docteur avait été absent et lorsque arriva l'heure du déjeuner, M. de Nozières, qui était sur ses gardes, s'aperçut que sa jeune femme échangeait un vif coup d'œil d'intelligence avec son cousin. Aussitôt le repas achevé, Geneviève, avec un empressement non dissimulé, se rapprocha de Gabriel Ferval pour lui parler à voix basse. Immédiatement celui-ci s'éloigna et bientôt Geneviève sortit à son tour.

Pendant tout ce manège, Arnold avait beaucoup de peine à soutenir la conversation déjà languissante qu'il tenait avec M. Langlard. Ses artères battaient, le sang lui montait à la tête et l'étourdissait à demi. Les minutes s'écoulaient sans que rien ne troublât le calme endormeur de Combe-Nègre, et M. de Nozières, sous la domination de sa jalousie impérieuse, ne se rendait même plus compte de la fuite du temps. Toutefois, profitant d'un instant où M. Langlard s'assoupissait dans son fauteuil, il quitta le salon et sortit à la recherche des deux coupables.

Il avait aperçu Geneviève se diriger vers l'unique pergola du jardin, un gracieux fouillis de charmes touffus et de clématites sauvages. Nul doute, elle avait là un rendez-vous. A pas feutrés il s'y rendit et il y trouva en effet la jeune femme debout au milieu de la charmille, qui vraisemblablement attendait quelqu'un. Au bruit des pas d'Arnold, elle se retourna vivement et, à son apparition, elle ne put réprimer un geste de surprise, ni dissimuler un léger embarras.

Elle était venue là tête nue, vêtue d'une robe de voile bleu-lavande, n'ayant passé sur ses épaules qu'un simple foulard de crêpe blanc piqué de pois bleus. Mais à peine était-elle remise de son imperceptible émoi que, brutalement, son mari l'interrogeait :

— Que faites-vous ici, Geneviève ? Qui donc attendez-vous ?

Décontenancée, elle balbutia des paroles inintelligibles.

Le comte ricana :

— Ah ! ah ! vous êtes loin d'être à l'aise, madame, pour me répondre ! Sans doute avez-vous conscience de votre ignominie, de votre lâcheté ! Vrai, vous n'avez point perdu votre temps pour me tromper, pour frustrer ma confiance, ternir mon honneur !

— De grâce, Arnold, arrêtez-vous ! s'écria soudain Geneviève, avec un geste de profonde dénégation.

— M'arrêter et pourquoi ? Vous devinez très bien à quoi je fais allusion, vous n'ignorez pas combien votre conduite est blâmable ! Elle l'est d'autant plus que, jusqu'à ce jour, vous avez su adroitement cacher votre jeu, vous donner des airs de sainte, fort bien réussis ! Ah ! je ne me suis pas encore assez défié, continuait-il avec une rage grandissante. Et en ces derniers temps, j'étais tout prêt à convenir de vos qualités, à me dépouiller de cette méfiance qui pouvait fausser mon jugement. Ciel ! quel naïf j'étais encore sans m'en douter ! acheva-t-il dans un rire strident qui résonna comme un sanglot.

D'une pâleur mortelle, et avec un effroi immense, Geneviève avait laissé passer cette terrible tempête. Mais à présent qu'elle devinait la nature de l'horrible doute qui avait peu à peu envahi l'esprit d'Arnold, elle sentait une révolte s'emparer de son âme et à l'idée que M. de Nozières l'avait soupçonnée, elle, dont les sentiments étaient si nobles et si purs, elle rougit avec violence et, levant d'un geste impérieux son petit menton volontaire :

— Monsieur, dit-elle, vous venez de vous exprimer trop clairement pour que j'ignore encore les suspensions qui ont germé en votre esprit, mais à votre tour, veuillez m'écouter, car il me semble bien avoir autant que vous le droit de m'expliquer !

Si, à cette minute, Geneviève avait daigné oublier la blessure faite à son orgueil, à sa dignité, et qu'elle eût protesté avec douceur et circonspection, sans nul doute Arnold l'eût laissé parler, mais le ton d'autorité, l'air de bravade, la flamme hautaine du regard de Geneviève furent pour lui autant de coups de cravache qui le clingèrent brutalement.

A peine la jeune femme avait-elle fini ce court préambule que le comte était près d'elle et, s'emparant d'un de ses poignets qu'il tordit entre ses doigts nerveux, il jeta, dominé par une froide colère :

— Assez ! n'ajoutez rien ! Votre attitude nouvelle, les coquetteries de ces jours passés et jusqu'à votre beauté provocante, tout, vous dis-je, vous accuse. Hélas ! j'ai été assez payé pour, maintenant, comprendre les femmes, deviner leurs ruses, déjouer leurs perfidies. Eh bien, madame, vous n'êtes pas différente des

autres et je ne saurais être plus longtemps votre lamentable dupe !

« Maintenant, quittons-nous, je vous dirai demain ce que je compte faire pour que la vie nous soit encore possible, acheva-t-il en lâchant brusquement le petit poignet meurtri.

— Arnold, je vous en supplie... ne partez pas ainsi... laissez-moi vous dire tout. A la fin, c'est trop terrible de se laisser accuser de fautes que l'on n'a pas commises !

— Madame, reprit le comte avec un sourire diabolique, la comédie n'a plus de prise sur moi. On m'y a trop habitué, autrefois !

— Mon Dieu, il ne veut pas m'entendre, pas me croire !

— Non, je ne veux pas vous croire, déclara-t-il en s'inclinant devant elle, avec infiniment d'ironie.

Le cœur de Geneviève battait si fort dans sa poitrine, qu'il lui parut qu'il montait soudain dans sa gorge. Cette vive sensation l'empêcha d'articuler un mot de plus et lorsqu'elle retrouva la voix, le comte avait disparu.

Un instant encore elle resta anéantie, comme pétrifiée. Ce fut la douleur de son poignet tordu et meurtri par les doigts d'Arnold qui la rappela à l'horreur de sa situation.

Ainsi, son mari venait de l'accuser de trahison, de lâche complicité avec Gabriel Ferval et elle n'avait seulement pas trouvé le moyen de se défendre, de se disculper. Bouleversée à l'extrême, les idées semblaient vouloir l'abandonner et bientôt, hagarde comme une démente, Geneviève se mit à enfiler sentier sur sentier, à l'aveuglette, ce qui ne tarda pas à la conduire hors de Combe-Nègre. Une certaine inconscience, maintenant, se mêlait à ses actes. Parfois, elle parlait tout haut en gesticulant et le bruit de sa voix éveillait dans la forêt une mélancolique sonorité qui rendait encore plus funèbre l'impression de vide et d'abandon que ressentait Geneviève.

Bientôt, du ciel qui était resté gris tout le jour, une pluie fine et serrée se mit à descendre. Cette pluie n'aurait été rien par elle-même si elle n'avait pas été tordeuse, effilochée par le vent qui grandissait et s'amplifiait à vue d'œil. Maintenant, il secouait les arbres qui se mirent à craquer, à gémir, à siffler ; des sons étranges s'élevaient des grands sapins dont la noire épaisseur paraissait inquiétante. Mais Geneviève marchait toujours, dans la direction du col de Cabre. Et avec une sorte de sauvage volupté, elle écoutait cette émeute hurlante des éléments désordonnés où résonnait un écho des pensées confuses et terrifiantes qui se heurtaient en son âme.

#### Chapitre XI

Presque en sursaut, le général Langlard s'éveilla. Il regarda vivement autour de lui et fut tout étonné de se retrouver dans le salon de Combe-Nègre.

Il était seul. Sa tasse de café était encore aux deux tiers pleine. Un à un, il étira ses membres engourdis et un frisson de froid lui parcourut tout l'épiderme. Les grosses bûches de la cheminée ne présentaient maintenant qu'un amas de braises rougeâtres éparpillées partout sur le foyer.

« Ai-je donc dormi si longtemps ! se demanda à voix haute M. Langlard. Diable ! il est déjà trois heures ! Voilà plus d'une heure que je sommeille. Il n'y a donc personne dans cette maison ! »

Brusquement, le bonhomme se leva en poussant son fauteuil, puis se dirigea vers la fenêtre.

« Quel temps de chien ! grommela-t-il, il n'y a vraiment pas moyen de mettre une patte dehors. Les sentiers sont déjà changés en ruisseaux et, ici, la tempête se montre dans toute sa laideur. Ah ! bien, il est aimable, le pays de monsieur mon gendre ! »

« Au fait, que devient-il ? Et Gabriel, et Geneviève ? Que diable ! ils sont donc tous morts, là-dedans ! acheva-t-il en sonnant avec violence.

Presque immédiatement Catherine apparut.

— Alors, je suis donc tout seul dans ce château silencieux comme une tombe !

— Que Monsieur se rassure. Personne ne songerait à sortir par un temps pareil. Tenez, général, voici justement notre docteur qui va et vient, comme une âme en peine, de la cave au grenier.

— Eh, oui ! riposta Gabriel. Je cherche partout Mme de Nozières, sans aucun succès, d'ailleurs. Serait-elle sortie malgré la pluie et la tempête ?

— Je ne le crois pas, docteur. Mais, au fait, je n'ai pas revu Mme de Nozières depuis ce moment où elle est descendue au jardin, tout de suite après le déjeuner.

— Ah ! vous l'avez vue sortir, Catherine ?

— Oui, docteur, et depuis je ne l'ai rencontrée nulle part. Mais peut-être est-elle dans sa chambre.

— J'ai frappé tout à l'heure et je n'ai obtenu aucune réponse.

— A l'instant de son vieux père, dit le général en riant, ma fille s'est sans doute endormie. Ici, lorsqu'on ne peut ni chasser, ni se promener, c'est ce qu'on a de mieux à faire !

— N'importe, objecta Gabriel, la mine inquiète, je vous saurais gré, Catherine, de vouloir bien vous informer de Mme de Nozières près de votre maître.

— Tout de suite, monsieur.

— Et Mlle Gertrude, demanda le général, est-elle aussi introuvable ?

— Seriez-vous avide de sa présence, par hasard ? taquina le docteur Ferval.

— Je n'aurais garde d'un tel désir ! Mais le silence était si profond, ici, que je me suis demandé si tous les habitants du château n'avaient pas été subitement pétrifiés !

Un instant après, le comte survenait à son tour.

Il était fort pâle et un tremblement agita ses lèvres.

— Vous cherchez Geneviève ? interrogea-t-il d'une voix un peu rauque, tout en fixant Ferval d'un regard pénétrant.

— Je ne la cherche pas, mais je suis fort surpris que personne ne l'ait revue depuis l'heure du déjeuner.

— Eh bien, cher docteur, je suis plus surpris encore de votre réponse ! Moi, qui vous espérais en mesure de nous renseigner, jeta Arnold avec une expression sarcastique et provocante.

— Trêve d'ergotage, comte ! lança Ferval d'une voix rude. Geneviève est absente du château depuis plus de deux heures. Où est-elle ? Toute l'importance est là !

Un frémissement contracta le visage d'Arnold et ses yeux coulèrent de mer devinrent presque noirs.

— En effet, toute l'importance est là, dit-il amèrement. Geneviève n'est ni dans sa chambre, ni chez Gertrude, ni au salon. Catherine ne l'a pas aperçue de la soirée. Ceci commence par devenir troublant. Penses-tu, Cathe, qu'un besoin urgent ait pu l'entraîner à Saint-Jacques ?

— Ceci n'est guère possible, riposta vivement Gabriel, je le saurais. Et puis, je devais la retrouver au jardin, vers...

— Sous la pergola, n'est-ce pas ? interrompit le comte avec une rage dans l'accent.

— Sous la pergola, soit ! déclara Gabriel en regardant bien en face son interlocuteur.

— Et de quel droit, je vous prie, alliez-vous la rejoindre sous la pergola ? interrogea M. de Nozières qui, d'un geste brusque, avait saisi le bras de Ferval.

— Du calme, Comte, reprit le docteur qui, visiblement, faisait un effort pour rester maître de soi. Nous nous expliquerons plus tard si vous le désirez, mais pour l'instant il importe de s'occuper de Geneviève dont la vie peut être en danger.

— En effet ! Que faites-vous donc là, tous les deux, à discuter ? jeta la voix éclatante du général. Geneviève, où est Geneviève ? Voilà ce qui m'intéresse, moi ! Ensuite, monsieur de Nozières, vous aurez tout le loisir de disputer Gabriel, si le cœur vous en dit, bien que cela, de votre part, serait fort ridicule. Quand on est aussi féru de sa femme, on ne l'abandonne pas pour courir la prétentaine !

Mais le comte ne l'écoutait plus. En un instant il fut dehors, sous la pluie battante et froide. Nerveusement, il se faufila dans les allées du jardin montueux. Devant chaque bosquet touffu il s'arrêtait, fouillait du regard, jetant doucement le nom de Geneviève. Mais aucune voix, aucun bruit, ne répondit à ses appels. Visiblement anxieux, il revint dans le vestibule. Gabriel, qui s'était revêtu d'une pèlerine à capuchon, s'apprêtait à s'éloigner.

(Suite à la page 56)



*“Santé!”*

*La Bière* **MOLSON'S** *Export*

• LA • BIÈRE • QUE • VOTRE • ARRIÈRE • GRAND - PÈRE • BUVAIT •



Donnez une note personnelle à tout ce qui vous appartient à l'aide de la broderie... ces touches distinctives d'art manuel qui confèrent un cachet final d'élégance aux vêtements et un air de luxe aux toiles de ménage. Pour avoir de la broderie plus fine, plus riche, employez les

## FILS À BRODER "Anchor" de CLARK

Les beaux fils avec lesquels travailler qui accélèrent vos ouvrages faits à la main. Servez-vous toujours des Aiguilles de Milward — célèbres depuis 1730. COTON EN BRINS "Anchor" de CLARK COTON PERLE "Anchor" de CLARK STRANDSHEEN "Anchor" de CLARK Fabriqué au Canada par les fabricants du Coton en Boblines Coats et Clark.

The Canadian Spool Cotton Co., 197NP Dépt. D-46, Case postale 519, Montréal, P.Q.  
 Veuillez m'envoyer les brochures "Personal Embroideries" (Broderies Personnelles), Nos 1, 2, 3, 4, 5 et la brochure avec patrons d'initiales "Initial Transfer Booklet". 5é chacune (25¢ pour la série des six). Rayez les noms des brochures dont vous n'avez pas besoin.  
 Nom \_\_\_\_\_  
 Adresse \_\_\_\_\_

## MAL DE REIN

Les médecins disent: Le REIN comme L'INTESTIN réclame des soins pour le conserver sain. Depuis votre enfance vous nettoyez votre intestin par une purgation au moins une fois l'an—et votre REIN, organe éliminateur aussi important que l'intestin, quel soin en avez-vous pris? Vous l'avez négligé à tel point qu'il ne peut plus remplir ses fonctions d'éliminateur des POISONS et des ACIDES qui causent rhumatisme, mal de tête, urination fréquente et difficile, mal de dos, vertige, fatigue, paupière gonflée, etc.

Nettoyez souvent votre rein avec



Et vous éviterez un grand nombre de maladies. EN VENTE PARTOUT

**Nettoyez et Polissez avec U-OIL**  
 machines à coudre, vacuum, meubles, parquets... En vente partout. Bidons de 1 ou de 4 oz. contre envoi de 15 ou 30¢ en timbres.  
 Adressez : U-OIL — Lachine, Qué.

(Suite de la page 54)

— Où allez-vous ? demanda le comte avec un redoublement de violence.

— A sa recherche ! Vous ne pensez tout de même pas que je vais rester tranquille ici, alors que Geneviève s'est peut-être égarée dans les bois.

La cloche du portail, que l'on venait de secouer très fort, suspendit la riposte d'Arnold. Ensemble, les trois hommes bondirent en avant, étreints par la même curiosité anxieuse. Et tous les trois furent terriblement déçus à l'apparition d'un jeune pâtre au visage étranger.

— C'est bien ici le château de M. de Nozières ? demanda-t-il avec quelque embarras.

— Oui, mon garçon, répondit le docteur Ferval, et que lui voulez-vous au comte de Nozières ?

— C'est sa femme, qu'on a rencontrée... non loin du col de Cabre.

— Alors, pourquoi ne l'avoir point ramenée avec vous ? jeta nerveusement Arnold.

— Vous en parlez à votre aise, monsieur. Par un temps pareil, dans des sentiers quasi impraticables, c'est facile de trimpler une malade !

— Elle est malade ?

— On l'a découverte à peu près sans connaissance dans les bruyères des Bataillouze et, depuis, elle délire. Elle est malade, quoi !

Le comte et Gabriel échangèrent un regard douloureux.

L'émotion contractait la gorge du docteur au point qu'il ne pouvait articuler un mot.

Arnold, lui, après un violent effort sur lui-même, parvint à dire assez tranquillement :

— Et en ce moment, où est-elle ?

— Chez nous, dans une vacherie isolée au milieu des pâturages qui s'étendent du col de Rombière au col de Cabre.

— Très bien, vous allez nous conduire immédiatement là-bas, reprit le comte d'une voix hachée, presque sans timbre.

Un instant après, Arnold, Gabriel et le pâtre gravissaient la crête de la montagne de Combe-Nègre. Le vent hurlait toujours dans les hêtres cuivrés. Les ruisseaux subitement grossis roulaient avec bruit au fond des ravins et les chemins eux-mêmes semblaient des torrents.

Aucune parole ne s'échangeait entre le comte et Gabriel. Misérables tous deux, ils suivaient presque automatiquement le pâtre, alerte malgré ses gros sabots cloutés.

L'obscurité redoubla, car les nuages abaissés entraînaient dans l'ombrage des bois, et la pluie tombait toujours. Un brouillard épais noyait toutes choses et M. de Nozières qui, pourtant, connaissait bien sa montagne, n'aurait su dire quel chemin il parcourait.

Au vrai, les environs ne l'occupaient guère. Une seule image s'offrait à sa vue et le hantait : celle de Geneviève. Ses grands yeux noirs à l'éclat mouillé, débordant de mélancoliques reproches, l'obsédaient, en même temps que les remords s'emparaient de son âme.

Il montait et descendait des pâturages, franchissait des taillis sans en avoir conscience. N'était-ce pas son méchant emportement qui avait poussé Geneviève à s'enfuir de Combe-Nègre ?

Enfin, ils arrivèrent devant un vaste bâtiment construit en pierres sèches et recouvert de chaume. D'un côté, une petite masure adossée à la muraille s'était à demi effondrée et ses pierres croulantes, éparpillées sur le sol en tas informes, donnaient à ces lieux déserts l'aspect triste et morne des choses abandonnées.

Singulièrement impressionnés, Gabriel et le comte pénétrèrent en hâte à l'intérieur, où une forte odeur d'étable les prit à la gorge. Sur un amoncellement de fougères, Geneviève était étendue, la tête appuyée sur une grosse pèlerine roulée ; une couverture de laine grise recouvrait son corps agité par la fièvre. D'un tacite et commun accord, ils s'agenouillèrent près d'elle et tandis que le comte contemplait avec une expression navrante ce pauvre petit visage pâle qu'aucune lueur d'intelligence n'animait, Ferval auscultait la malade, prenait son pouls, palpait la tête brûlante. Au fur et à mesure de son examen, son front se rembrunissait et il finit par murmurer :

— Il ne faudrait pas la laisser ici une heure de plus.

— Est-elle donc si malade ? balbutia Arnold qui fixait le docteur d'un regard épouvanté.

— Oui, très malade. Il lui faut des soins immédiats et énergiques qu'on ne peut donner dans cette demeure. Mais hélas ! le trajet est bien long d'ici à Combe-Nègre et la nuit peut nous saisir en chemin.

— Qu'importe ! Partons vite. Je vais la prendre dans mes bras.

— Vous ne pourriez fournir cet effort longtemps, Comte, objecta Gabriel, tout en observant le brusque changement survenu dans l'attitude de M. de Nozières.

— Mais il faut pourtant la sauver, l'emporter coûte que coûte ! reprit Arnold d'une voix brisée par l'émotion.

— Sans doute... mais en la circonstance, nous pouvons confectionner une sorte de brancard et les pâtres nous aideront à la porter au château.

— Je vous en prie, pressez-vous, implora le comte.

Resté seul près de la malade, Arnold se pencha vers elle avec une tendresse soudaine, puis, sur les paupières rougies de la jeune femme, il déposa deux baisers très doux.

— Pardon, Geneviève... murmura-t-il d'une voix émue.

Au dehors, la pluie s'acharnait toujours, elle crépitait sur le vieux toit de chaume, bondissait dans les rigoles. Arnold en frissonnait au bruit, pénétré par la chute immense. Ramenant son regard sur Geneviève, il la contempla, et ses yeux s'emplirent de larmes. Une seconde, il en fut tout saisi, car depuis longtemps il ne connaissait plus le goût des pleurs. Alors, de douloureuses réminiscences le hantèrent. Il revoyait le petit Richard sur son lit de mort.

Avec une acuité douloureuse, il revivait ce moment terrible où il l'avait soulevé dans ses bras pour le déposer sur la couche capitonnée de l'étroit cercueil. Un grand frisson le secoua tout entier et un instinctif sentiment de protection le fit saisir à pleins bras la jeune femme inconsciente, comme pour la défendre contre la grande faucheuse des vies humaines.

— Mon Dieu ! je n'ai plus qu'elle ! implora-t-il avec un regard d'épouvante.

C'était, depuis son enfance, la première prière qui sortait de ses lèvres. Il semblait, qu'à cette minute, l'Arnold sarcastique, celui qui ne croyait ni à Dieu ni à diable, était vaincu.

Du moins, ce fut l'impression que le comte produisit sur le docteur Ferval, quand ce dernier vint le rejoindre. Son attitude prostrée et douloureuse était si singulière que Gabriel se sentit au cœur une grande pitié pour cet homme qu'il détestait.

### Chapitre XII

— Catherine, parle-moi d'elle.

C'était dans le petit boudoir attenant à la chambre de Geneviève. La vieille nourrice venait de changer la glace qui devait recouvrir sans répit la tête de la malade et elle allait s'éloigner doucement lorsque, à voix basse le comte l'interpella.

On ne reconnaissait plus, dans cet homme silencieux, au visage angossé et mélancolique, le comte arrogant, sarcastique et violent des jours passés.

Avec complaisance, Catherine s'approcha.

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur Arnold, sinon que c'est une pitié de voir souffrir autant une petite femme si douce, si bonne, si généreuse ! Elle ne le méritait pas, vrai de vrai !

— Tu crois sincèrement tout ce que tu me dis là, ma bonne Cathé ? Tu ne penses pas que l'on pourrait ajouter à toutes ces qualités un peu de coquetterie, un peu de légèreté ?

— De la coquetterie ? De la légèreté ! Ah ! que non, mon cher Comte ! Elle n'était point frivole, je vous l'assure. Elle avait une grandeur d'âme remarquable. En un mot, c'est une honnête femme !

— Une honnête femme... reprit la voix tremblante de M. de Nozières. En es-tu si certaine, Cathé ? Vois-tu, maintenant que je sens combien elle m'est chère, la certitude d'une trahison me rendrait presque fou, je crois.

— Je vous le répète, monsieur Arnold, Mme Geneviève n'est ni coquette, ni frivole ; je l'ai épiciée, quoique cela ne soit

point très beau. Mais, c'est qu'à son arrivée ici, je ne l'aimais guère, cette nouvelle commesse que vous nous ameniez. Eh bien, je n'ai pu relever la moindre défaillance dans ses actes ! Tout est à son honneur

— Néanmoins... pendant mon absence... avec son cousin...

— Son cousin ! s'exclama Catherine l'air dédaigneux, y pensez-vous ! Elle l'aime bien, certes, mais comme elle aime tout le monde. Foi de Catherine ! il ne lui touche guère plus au cœur qu'un boutillier ou un pâtre de nos montagnes !

Un profond soupir s'échappa des lèvres de M. de Nozières.

— Plains-moi, Cathé, mais je ne réussis pas à me dépouiller de cette défiance qui est en moi.

La brave femme secoua la tête d'un air entendu, mais elle n'eut pas le loisir de riposter : en bas, le portail s'ouvrait pour livrer passage à l'auto du comte.

La veille, en effet, Léon, le chauffeur, était parti conduire le docteur Ferval qui, malgré son inquiétude pour l'état très grave de Geneviève, avait été dans l'obligation de regagner Saint-Flour. Mais, sans doute, Léon ne revenait pas seul, car la baronne de Ribbes, prévenue par Gabriel du malheur survenu à Combe-Nègre, n'avait peut-être pas hésité à se rendre chez son petit-cousin.

Vivement, le comte descendit et la vieille dame, en effet, était là tout émue et un peu étourdie de ce long voyage.

— Pauvre petite Geneviève... dit-elle un instant plus tard, alors qu'elle s'installait au coin du feu, est-elle toujours aussi souffrante ?

— Toujours. La fièvre et le délire ne la quittent pas. Le docteur Palisson, tout comme Ferval, ne peut se prononcer avant huit jours.

— Puis-je la voir ?

— Certainement, mais vous avez tout votre temps, ma chère cousine, puisque, hélas ! elle ne vous reconnaîtra pas ! dit M. de Nozières sur un ton de tristesse profonde.

De ses petits yeux très vifs, la baronne examinait Arnold. Il lui semblait qu'il avait vieilli, que des fils d'argent blanchissaient ses tempes, que son regard moins brillant était empreint d'un immense découragement.

— Mon pauvre Arnold, reprit-elle, sur le bras du fauteuil où elle était assise, qu'avez-vous donc débité à cette chère petite pour l'avoir mise dans cet état ?

M. de Nozières tressaillit violemment, puis, se levant d'un bond :

— Comment ! s'écria-t-il, vous me rendez responsable de son état !

— Tout doux, mon ami, ne vous fâchez pas, je n'ai point l'intention de vous blesser. Au contraire, je désire ardemment vous faire du bien, car je sens que vous êtes malheureux, que vous avez des remords.

En un geste désabusé, le comte se laissa choir dans son fauteuil, puis, ayant plongé son front entre ses mains :

— Vous avez deviné juste, Baronne, déclara-t-il amèrement, je suis bien malheureux.

— Et vous avez des remords ?

— Et j'ai des remords. J'ai été rude l'autre jour pour Geneviève, je lui ai dit de bien méchantes paroles que je regrette, surtout si elles sont la cause de sa fuite éperdue à travers la montagne.

— Et moi, ajouta Mme de Ribbes, je déplore de m'être mêlée de votre mariage, Arnold. J'ai peur, voyez-vous, d'avoir causé le malheur de cette pauvre petite.

— Evidemment, riposta le comte avec une profonde amertume, si vous n'aviez jamais parlé de moi à Mlle Langlard, elle aurait épousé son cousin et elle serait heureuse.

— Et cela n'eût pas été si mal ! lança la baronne avec une légère ironie. Mais ne nous disputons pas, ce qui est fait, est fait, et... dites-moi donc un peu ce que vous reprochez au docteur Ferval ?

— Rien... sinon d'être le cousin de Geneviève.

— Et c'est à son sujet, n'est-ce pas, que vous avez fait une scène à cette pauvre enfant ?

— Oui...

— Eh bien, Arnold, vous n'êtes qu'un sot !

— Je suis défiant par nature, vous ne l'ignorez pas, et ils m'avaient exaspéré tous les deux, avec leurs attitudes singulières, avoua humblement le comte.

Un instant, la baronne garda le silence. Elle observait avec intérêt M. de Nozières qui, à cette minute, était bien loin d'être fanfaron. Elle devinait que la souffrance avait sérieusement touché cet être sceptique et elle se sentit redevenir pitoyable et bonne.

— Et dans toute cette histoire, mon pauvre ami, il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Gabriel m'a tout raconté hier. Le jour où vous vous êtes montré si injuste, Arnold, c'était le jour de votre fête. Le matin, Gabriel était parti pour Aurillac afin d'en rapporter un cendrier d'onyx que cette chère Geneviève avait commandé pour vous. Leurs airs de mystère, c'était tout simplement cela ! Saisissez-vous maintenant combien a été grande votre erreur ?

— Hélas ! Baronne, ma jalousie était immense !

— Pouah ! l'horrible sentiment ! gronda Mme de Ribbes. Et encore si vous aviez l'excuse de l'amour !

D'un geste vif, le comte dressa la tête :

— Mais je l'ai, cette excuse ! J'aime Geneviève !

Un instant Mme de Ribbes fut sans voix et elle fixait le jeune homme d'un regard surpris et incrédule.

— Ah ! par exemple ! finit-elle par marmonner.

Puis, avec un sourire plein de finesse :

— Vous vous en étiez pourtant assez défendu, autrefois, d'aimer votre femme ! Si je m'en souviens bien, vous disiez : « Non, non, ne me parlez pas d'amour ! Pour mon compte j'en suis irrémédiablement guéri ! »

— Oui, je le confesse, j'ai dit tout cela, reprit Arnold d'un air accablé, et je le pensais encore voilà quelques semaines.

— Ah ! mais, je serais fort curieuse de connaître comment un homme comme vous, autoritaire, sceptique et défiant, s'est laissé prendre dans les filets de l'amour ? interrogea Mme de Ribbes un tantinet railleuse.

— Vous vous moquez de moi, cousine, et vous avez raison. Je me suis assez raillé moi-même, allez ! J'ai voulu combattre cet amour et pour cela tout ce qu'un homme peut faire, je l'ai fait. Mais je n'ai pas réussi.

— Non ! C'est donc réellement sérieux ?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux, Baronne. J'aime Geneviève de toute la puissance de mon être, dit-il d'une voix ardente et contenue. Tout ce qu'il y avait en moi de passions et de sentiments a été réveillé par elle ! Depuis que je l'aime, il n'y a pas une seconde dans mes heures, sans que ma pensée ne soit sur elle. J'aime à la voir partout, sans cesse à mon oreille, murmure le son harmonieux de sa voix. Enfin, cette femme : c'est ma vie !

Encore très vive, malgré son grand âge, Mme de Ribbes se leva prestement et, prenant à deux mains la tête brune d'Arnold, elle lui mit un bon baiser sur le front.

— Voilà ! dit-elle, pour les réchauffantes paroles que je viens d'entendre ! Ah ! cher enfant, mon vieux cœur en est tout regaillardi, car toujours, le brigand, a montré un faible pour le mauvais sujet que vous êtes ! Avais-je raison, hein ? de ne pas vouloir admettre qu'il ne restait plus rien de bon en vous !

— Chère cousine, ne vous réjouissez pas si fort. Un amour non partagé est une si grande misère !

— Vous aimeriez mieux être aimé, qu'aimer, n'est-ce pas ? Mais, c'est entendre toute la vie une langue dont on ne comprend pas un seul mot ! Aimez, aimez, Arnold, Geneviève n'en restera pas insensible !

— Ah ! Baronne, que vous la connaissez mal ! jeta le comte avec son habituelle ironie. Si vous saviez comme elle est glaciale, indifférente !

— Allons donc ! Vous ne me dites pas ce que vous pensez ?

— Malheureusement, ce n'est que trop vrai ! Geneviève, qui possède le don de la bonté universelle, dépense toutes ses attentions pour autrui. Alors, que voulez-vous qu'il me reste ? termina le comte dans un dépit non dissimulé.

— Ah ! par exemple ! je ne reconnais point là ma filleule ! jeta la baronne surprise.

Puis, au bout d'un certain temps pendant lequel elle rêva :

— Dans la circonstance, Arnold, ne faudrait-il pas vous en prendre à vous-même ? N'est-ce pas vous qui, pendant vos courtes fiançailles, avez donné la note des rapports que vous désiriez conserver ? L'avez-vous assez souvent répété que votre mariage était une association, rien de plus ! Avez-vous assez raillé les pauvres femmes romanesques ! Geneviève s'en est tenue là, peut-être ?

— Baronne, Baronne, ne m'accablez pas ! J'ai la conviction que Geneviève est incapable de s'émouvoir. A moins que... ce ne soit pour un autre.

— Encore ! Vrai, vous êtes incorrigible !

— J'ai trop vécu au milieu des femmes mondaines et coquettes pour m'affranchir aussi complètement de la méfiance que leurs mensonges ou leur vilénis m'ont inspirés.

— Ne redevenez pas sceptique, mon cher Arnold, objecta affectueusement la baronne. Laissez parler votre cœur, soyez vous-même, et tout s'arrangera peut-être. Ayez confiance également en cette Providence qui veille sans cesse sur ses créatures et qui sait mieux que nous ce qu'il faut pour notre bonheur.

— Oui... L'homme est seulement sur terre pour faire son salut... murmura Arnold.

Mais si dans son accent l'on sentait une profonde lassitude, on ne pouvait y discerner aucune intonation ironique. Intérieurement, la baronne le remarqua et du fond du cœur elle remercia Dieu qui semblait vouloir venir au secours de cette âme hésitante.

Un peu plus tard, dans la nuit, près de Geneviève, Arnold méditait. Sous la faible lueur de la veilleuse, il contemplait le pâle visage, amaigri et torturé par la fièvre, de celle qui causait son « tourment ».

Tout le monde, pourtant, était d'accord pour affirmer que cette jeune femme était une femme honnête, au cœur généreux, à l'âme délicate. Alors, pourquoi, lui, Arnold en doutait-il encore ?

Geneviève était-elle réellement indifférente à toute tendresse ? Ou avait-elle gardé en son cœur fidèle le souvenir d'un amour ancien ? Ou bien... peut-être, Gabriel ? ...

Ah ! il lui eût été si facile de s'en convaincre en lisant ce *Cahier* mauve qu'Arnold avait découvert dès le premier jour de la maladie de Geneviève. Il le voyait encore, ce cahier, là, bien en évidence sur le petit bureau en bois des Hés. Immédiatement, il avait attiré son regard et aussitôt Arnold avait deviné en lui le confident d'une âme peu communicative. Un fermoir à serrure lui confirma cette idée. Alors, instinctivement, afin de le dérober à d'autres regards indiscrets, il l'avait emporté dans sa chambre et enfermé dans son secrétaire. Depuis, il y pensait toujours. Une véritable obsession, que ce cahier mauve, au délicat fermoir d'or !

Une plainte de Geneviève rendit Arnold à lui-même. Sans bruit, il s'approcha de la malade et remit d'aplomb le casque de glace qui s'était déplacé.

— Arnold... murmura la jeune femme.

Vivement, M. de Nozières se pencha sur elle.

— Geneviève... je suis là... que désirez-vous ? dit-il d'une voix palpitante d'espoir.

Mais hélas ! la malade n'eut aucun regard pour lui. Inconsciente, elle se retourna en gémissant, puis, presque inerte, sa tête retomba sur les oreillers.

Arnold s'éloigna, découragé. Déjà le quatrième jour de maladie, et rien, rien ne faisait entrevoir une amélioration prochaine.

Pénétré par une peine immense, angoissante, le jeune homme se laissa choir dans un fauteuil et, la tête dans sa main, il se mit à réfléchir. Ainsi, il aimait. Il aimait de toute son âme, comme jamais il n'avait encore aimé, et il n'avait pas exagéré en disant à Mme de Ribbes que Geneviève était toute sa vie ! Mais elle, elle, qui aimait-elle ? Car cette créature si harmonieuse, si délicate, si tendre, ne pouvait pas ne pas aimer, ne fût-ce qu'un souvenir !

Instinctivement, Arnold se lève et passe dans la pièce voisine. Avec des gestes automatiques, il ouvre le secrétaire où quelques jours plus tôt il a déposé le mystérieux cahier mauve. Ses doigts tremblent en se posant sur la serrure qu'il doit briser. Un instant encore, il hésite ; une sueur légère emperle ses tempes, mais bientôt le désir l'emporte sur les scrupules. Maintenant, il palpe avec un émoi grandissant tous ces feuillets recouvertes de l'écriture de Geneviève.

C'était à plusieurs années en arrière que remontait le contenu des premières pages. Il y avait de tout, aux hasards des impressions : souvenirs d'excursions, de voyages ; réflexions sur de nombreuses demandes en mariage, où les prétendants étaient « épluchés » avec une clairvoyance, une critique aimable et spirituelle, qui aurait fait sourire Arnold s'il n'avait été si angoissé. Mais dans tout cet amas de pensées, il ne découvrit pas le sentiment passionné qu'il cherchait.

De temps à autre, presque méthodiquement, la question de Gabriel Ferval remontait à la surface. La jeune fille la commentait dans des termes affectueux, certes, mais, visiblement importunée, elle envoyait souvent à « tous les diables », cette amitié amoureuse dont elle n'avait cure.

Mais voici l'année de ses fiançailles avec M. de Nozières. 10, 11 et 15 avril. Fébrile, avide, soupçonneux, Arnold commence la lecture ; bientôt, son cœur bat si fort qu'une seconde, il s'arrête pour retrouver son souffle.

*Combe-Nègre, 18 juillet...* Arnold lit toujours. Cependant, l'émotion est si vive, qu'un instant il laisse tomber son front brûlant sur ces pages révélatrices et affolantes.

Ainsi, Geneviève l'aime, elle l'a toujours aimé, mais avec soin, elle cachait cette tendresse : « Je tremble sans cesse, continue de lire M. de Nozières, à l'idée effrayante qu'il pourrait deviner la folie de mon cœur pour en rire ou pour la railler ! »

« Ah ! s'il connaissait cependant tout ce qui se cache de passion et d'amour dans mes attitudes insouciantes ou légèrement moqueuses ! S'il savait que, lorsque je le reçois avec indifférence, mon cœur palpite du désir fou de me glisser entre ses bras, de me serrer contre sa poitrine, de poser mon visage sous ses lèvres pour qu'il sente ses baisers. Mais cette folie, je ne l'ai pas encore trahie, heureusement ; elle est mon secret torturant, à la fois terrible et doux. »

Sur ces mots, brusquement Arnold se dresse. Il étouffe de stupefaction, de bonheur et d'amour. Il baise comme un fou l'écriture chérie qui lui a donné cette volupté inattendue, inespérée.

Mais brusquement, sa joie tombe, car en tournant la page, il s'aperçoit que Geneviève n'a rien écrit depuis cette date du 18 juillet, jusqu'au 18 octobre, date toute récente.

Trois longs mois sans rien confier à ce cher cahier mauve. Pourquoi ? Son amour incompris, inassouvi, se serait-il lassé d'attendre ? Pendant ce temps, lui, Arnold, misérable orgueilleux, s'est éloigné. Restée seule à Combe-Nègre, qu'attendait-elle, éprouvée, subie ? En est-elle arrivée à se guérir ? Et... c'est alors, que Gabriel est venu.

Epouvanté de ce qu'il va apprendre, Arnold est livide. Un instant, il croise ses deux mains sur le cahier, ferme les yeux et reste sans un mouvement, rigide comme une statue. A cette minute de peur insensée, Arnold n'est plus qu'un petit enfant qui implore protection.

Combe-Nègre, 18 octobre.

« Je viens de relire mon journal, toutes ces pages qui datent du moment fatal où la baronne de Ribbes, dans son petit salon fleuri de jacinthes, m'a entre-tenu de son mystérieux cousin. Si je n'étais plus à l'âge de la candeur et des premiers frissons de la vie, j'étais bien encore, hélas ! à l'époque des illusions et des chimériques espérances. Mais j'ai promis de devenir la femme du comte de Nozières, six mois seulement, et mon cœur est meurtri, mon âme désolée.

« Aujourd'hui, je suis presque lasse de la vie, à laquelle je n'attache qu'une médiocre importance, du moment qu'Arnold ne m'aime pas, et je veux clore cet inconscient cahier mauve par les

# Votre Apparence EMBELLIE

PAR CE NOUVEAU SERVICE EXCLUSIF SPIRELLA



N'EST-CE pas merveilleux ? Comme par magie, votre silhouette se transforme sous vos yeux... idéalisée, séduisante, charmante. Oui... la silhouette rêvée devient réellement la vôtre. Et voici comment...

Dessiné spécialement pour vous

Chez vous, une Corsettière Spirella donne à votre silhouette sa plus belle ligne au moyen d'une nouvelle gaine-type brevetée. Elle note votre silhouette désirée et vos mesures. Un dessinateur Spirella dessine alors et taille selon la mode votre ceinture, votre corset, votre gaine ou votre brassière, spécialement pour vous. Le coût en est beaucoup moindre que vous ne croyiez.



DEMANDEZ LE LIVRET GRATUIT

Ecrivez à SPIRELLA pour recevoir le nouveau livret gratuit "L'Art Nouveau d'Embellir ses Formes". Régime alimentaire, toilette, maintien et charme — tout ce qui peut améliorer votre tenue — sont traités de façon instructive dans ce nouveau livret. Et aussi, évidemment, les principes de confort et d'apparence du nouveau service exclusif Spirella.

La Cie Spirella du Canada, Ltée., RP-10 Niagara Falls, Ont.

Veillez m'envoyer votre nouveau livret "L'Art Nouveau d'Embellir ses Formes".

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Province \_\_\_\_\_

## VÊTEMENTS DE FOND

# Spirella

Exécutés expressément pour vous



## Une tasse avant le coucher

LE délicieux cacao de Fry assouvit l'appétit et ce digère facilement — et, en même temps, favorise le sommeil. Fry comporte cette qualité nutritive nécessaire au corps et au cerveau. Si vous désirez être en forme demain, buvez une tasse de cacao Fry ce soir.

Servez-vous du chocolat Fry non sucré, vendu en cubes séparés d'une once, pour la pâte. Demandez notre livre de recettes.

Fry-Cadbury Ltd.,  
Montréal, P.Q.



paroles de la Grentchen de Goethe. C'est si bien le cri de mon âme et de mon cœur.

*Adieux mes jours de paix,  
Mon âme est flétrie;  
Adieu pour la vie  
Et pour jamais.*

*C'est lui qu'à la croisée  
Je cherche à l'horizon;  
Vers lui que je vais, insensée  
Hors de la maison.*

*Mon cœur, las de se plaindre,  
Vers lui veut bondir;  
Ne puis-je donc l'étreindre  
Et le tenir,  
Et l'embrasser  
A mon plaisir;  
Dans son baiser  
Dût-on mourir!*

Dans la chambre silencieuse, un amer sanglot résonne comme un appel de détresse. Incliné sur la table, le front dans ses mains, Arnold ne peut plus contenir les larmes qui depuis un moment déjà obscurcissaient ses yeux.

— Dût-on mourir... murmura-t-il. Mon Dieu, si elle allait mourir, en effet, sans connaître mon amour, ma tendresse immense dont je désire tant l'envelopper toute...

D'un bond, il se dresse. Un impérieux désir, s'il n'y prenait garde, irait le jeter aux pieds de Geneviève pour lui crier sa passion, lui avouer ses remords et implorer son pardon. Mais aucun bruit d'aucune nature ne doit atteindre la malade; il n'a même pas le droit de l'embrasser, car il sent bien qu'à cette minute ses baisers lui feraient mal!

Cependant, à pas de loup, il se dirige vers sa chambre. C'est Gertrude qui veille près d'elle. Sa vue le rend contrainct, embarrassé. Debout devant le lit, il reste

immobile à contempler la petite forme fragile que le drap moule comme un suaire. Une plainte continue s'échappe des lèvres sèches. Le visage délicat semble soudain au comble plus exsangue, plus douloureux aussi. Alors, dans une vision anticipée, il ferme les yeux d'épouvante, et tout orgueil aboli, sous le regard ébahi et dédaigneux de Mlle Gertrude, Arnold tombe à genoux et les lèvres sur la main pendante de la malade, il appelle à son secours cette Providence qui, au dire de la baronne de Ribbes, veille sans cesse sur ses créatures.

### Chapitre XIII

Pendant quatre jours encore, quatre longs jours, terribles d'anxiété pour Arnold, Geneviève resta plongée dans le même état de fièvre qui se manifestait par de pénibles accès de délire, suivis de longues périodes de stupeur comateuse.

La contrainte morale que la jeune femme s'était toujours imposée depuis son mariage, le chagrin des semaines passées, la si vive douleur enfin ressentie devant l'injuste soupçon d'Arnold avaient amené dans tout l'organisme de Geneviève de si profondes perturbations, que le docteur Palisson lui-même ne pouvait plus répondre de la vie de sa malade.

Plusieurs fois, sur la demande de M. de Nozières, qui ne quittait plus le chevet de sa femme, le curé de Saint-Jacques était venu avec les Saintes-Huiles, guettant fiévreusement une minute de lucidité chez Geneviève. Mais lorsque celle-ci ouvrait les yeux, aucune trace d'intelligence ne s'y reflétait. Son regard cherchait dans le vide un fantôme qui semblait la hanter et qu'elle poursuivait de ses cris ou de ses touchantes implorations.

Arnold, qui savait que ce cauchemar était le lamentable résultat de sa brutalité, de son orgueil, de sa jalousie, de ses accusations outrageantes, était pénétré de remords et d'impuissance en face de ces scènes pénibles qui se répétaient plusieurs fois le jour.

Un soir, pourtant, à la suite d'une nouvelle crise plus violente encore que les autres, le comte secoua tout à coup le découragement qui l'abattait, son remords et son chagrin, et prenant un visage énergique qu'éclairait une vague lueur d'espoir, il murmura à l'oreille de la baronne :

— Chère cousine, je pars immédiatement. Veuillez bien garder notre chère Geneviève.

— Comment ! vous partez ? s'exclama-t-elle stupéfaite, se demandant si le jeune homme ne perdait pas subitement la raison.

— Oui, je vais aller à Murat.

— A Murat ! Eh ! grand Dieu ! qu'allez-vous donc y faire ?

— Accomplir un pèlerinage, reprit Arnold d'une voix ferme. Car vous n'êtes pas, chère cousine, sans avoir entendu parler des miracles attribués à la patronne de cette ville, La Vierge noire en bois d'olivier que Saint-Louis rapporta de Palestine ? Je vais, de ce pas, la supplier de sauver Geneviève. Sa guérison ne peut venir que du ciel, car je sens bien que le docteur ne possède plus aucun espoir.

Et comme Mme de Ribbes le contemplait sans voix, d'un regard de pitié et d'incrédulité tout ensemble, Arnold reprit avec, aux lèvres, un lamentable sourire :

— Vous doutez de ma réussite, Baronne, et vous avez raison. Je suis si peu qualifié pour cette requête.

— Mais Dieu, qui lit dans les âmes, mon cher Arnold, connaît mieux que moi les perturbations de la vôtre. Allez, allez, mon enfant, et ayez confiance, ajouta la vieille dame qui détourna le visage pour cacher les pleurs qui venaient d'envahir ses paupières.

Mais au même instant, une petite voix, faible comme un soufle, se prit à murmurer : « J'ai soif ».

A ce léger appel, Arnold et Mme de Ribbes sursautèrent et, ensemble, ils se penchèrent précipitamment sur la malade.

Geneviève avait ouvert les yeux, des yeux un peu vagues encore, mais cons-

cients. Sans parler, tant il était bouleversé de cette subite amélioration, le comte fit boire la jeune femme qui, aussitôt, s'endormit d'un bon et calme sommeil. Geneviève était sauvée.

De ces neuf jours d'agitations et d'accablement, la jeune comtesse ne se rappelait rien et en reprenant conscience d'elle-même, elle semblait avoir oublié toutes ses souffrances. Mais elle était si faible que la moindre secousse aurait pu la rejeter dans l'anéantissement d'où elle sortait et pendant plus d'une semaine elle n'éprouva autre chose qu'une satisfaction purement physique. Mais insensiblement, à mesure qu'elle reprenait des forces, son cerveau se remit à penser, les nuages qui enveloppaient sa mémoire se dissipèrent et elle se souvint. Alors, elle finit par s'étonner qu'Arnold fût presque constamment près d'elle à satisfaire toutes ses exigences de malade et à prévenir même ses moindres désirs.

Quelques jours encore elle se laissa gâter ainsi dans une sorte d'hébétéude heureuse et la convalescence arriva très vite. Bientôt la malade put se lever, esquisser quelques pas dans sa chambre, et enfin elle descendit au salon.

Pour ce premier jour, Arnold arriva près d'elle avec une brassée de narcisses et d'œillets qu'il éparilla sur les genoux de Geneviève.

Interdite, la jeune femme jeta une exclamation de surprise et de joie, puis, regardant son mari avec des larmes dans les yeux, elle s'aperçut que tout le visage d'Arnold offrait une douceur singulière. Un amollissement et une soumission de tout son être, en effet, firent incliner le jeune homme vers Geneviève; il tomba à ses pieds et, appuyant son front sur les genoux de sa femme, il resta un long moment ainsi, sans parler, sous l'empire d'une émotion intense.

L'amour est une ivresse et l'ivresse donne du courage aux moins audacieux. Avec une adresse souple et résolue, Arnold enveloppa bientôt d'un bras caressant la taille de sa femme, et l'attirant doucement à lui, il murmura :

— Chère Geneviève... je viens chercher mon pardon, me l'accorderez-vous ?

Imperceptiblement, la jeune femme eut un mouvement de recul. Elle ne put se l'expliquer que par la stupeur immense qui la gagnait de plus en plus. Son cœur timide n'osait comprendre; il battait si fort, qu'elle ne put articuler une parole.

La pression du bras d'Arnold se fit encore plus douce et plus câline.

— Bien-aimée, je vous en prie, ne vous éloignez pas de moi, ne craignez pas ainsi mon amour. Il se fera pour vous si bon et si tendre que vous n'avez rien à redouter. L'amour est un habile magicien dont je ne soupçonnais pas la puissance; de mon cœur brisé, il a réuni tous les morceaux pour les assembler et les joindre si adroitement, que maintenant c'est un cœur tout neuf que je viens vous offrir, car je vous aime, Geneviève, comme jamais je n'ai aimé aucune femme.

A écouter cette voix impérieuse que la passion pouvait rendre si caressante, Geneviève était devenue aussi blanche que les corolles des narcisses dont le parfum capiteux l'enveloppait toute. Sous l'émotion trop forte, elle ferma les yeux, mais bientôt elle les rouvrit pour contempler le comte qui baisait avec une ivresse contenue les mains de la jeune femme. Alors, leurs regards se rencontrèrent; un instant, ils demeurèrent fixes, liés par une double caresse.

Et Arnold de reprendre :

— Je vous en prie, chère, très chère Geneviève, répondez à ma prière. Me pardonnez-vous tout le mal que je vous ai fait ?

— Vous pardonner ! s'exclama-t-elle doucement avec un sourire plein d'amour. Mais j'oublie tout, Arnold, du moment que vous m'aimez. Qu'ai-je donc à vous pardonner, vous qui m'apportez le bonheur et qui venez effacer tous mes chagrins !

Arnold avait ses yeux rivés sur elle et il buvait ses paroles avec une ivresse qui éclairait son visage.

— Geneviève, ayez foi en moi. J'ai pour vous, je le sens, cet amour pur

qu'aucune inquiétude ne peut jamais troubler.

Elle l'écoutait fermant à demi les yeux, la bouche souriante et un reflet de bonheur sur son visage qui, jamais, n'avait eu plus de charme.

— Bien vrai, Arnold, vous ne serez plus jaloux, plus autoritaire, plus méchant ? demanda-t-elle.

Alors, dans un soudain besoin de sincérité, il voulut dépouiller devant elle tout son orgueil d'homme.

— Si j'ai été méchant, bien-aimée, c'est que j'avais trop souffert autrefois par la femme, souffrance que, dans la révolte d'une âme rancunière, je désirais ne pas oublier. Si j'ai été autoritaire, Geneviève, c'était simplement pour mieux masquer l'attraction que, dès le premier contact, j'ai sentie pour vous. Je crois bien vous avoir aimée dès ce premier jour, vous souvenez-vous, là-bas, dans le petit salon fleuri de muguet de notre chère baronne. Mais en convenir, l'avouer, ne fût-ce qu'à moi-même, je ne voulais pas, c'était trop encore pour l'homme orgueilleux et blasé que j'étais devenu et qui ne se plaisait que dans la raillerie, l'incroyance et les sarcasmes. Chère, chère, grâce à vous, je me suis enfin dépouillé de cette vilaine nature qui, au reste, me rendait bien malheureux.

« Maintenant, Geneviève, si j'ai été jaloux, si je vous ai soupçonné de trahison, ô vous la plus pure, la meilleure des épouses, c'est que j'étais vaincu alors. A cette époque, je ne pouvais plus nier que je vous aimais. Je vous ai fui, croyant mettre un terme à cet amour dont je sentais l'emprise énervante. Au fond, chère aimée, je n'étais qu'un niais de première grandeur; je ne voulais pas être heureux. Jamais je ne l'ai tant senti que lorsque je me suis trouvé en présence de votre journal.

A cette dernière phrase, Geneviève eut un brusque sursaut et elle se dressa à demi.

— Vous avez lu mon journal ? s'exclama-t-elle sur un ton de reproche, oh ! que c'est mal !

— Geneviève, supplia la voix émue du comte, ne me pardonnez-vous point cette faiblesse ? Si vous saviez comme j'ai lutté pour ne pas l'ouvrir, ce cher cahier mauve que je bénis de toute ma force d'âme retrouvée. Car, sans lui, je ne vous aurais sans doute jamais avoué ma tendresse. Je vous croyais si bien indifférente à toute manifestation d'amour, froide, drapée dans votre sagesse de femme raisonnable et positive, que je me serais cru déshonoré, en vous laissant deviner mes sentiments. Mais j'ai lu, mignonne adorée, et ainsi j'ai connu le trésor que vous êtes, mieux que si vous m'aviez vous-même fait l'aveu de votre amour.

« Oh ! Geneviève, Geneviève, ne soyez point dure pour le malheureux qui demande son pardon à deux genoux, quoi qu'il ne regrette rien, rien de son indécision.

— Mais c'est affreux ! s'écria de nouveau Geneviève qui essayait d'étaler un courroux qu'elle n'avait plus.

— Oh ! si vous pouviez connaître les circonstances qui m'ont amené à cette curiosité malsaine, reprit le comte visiblement consterné, si vous pouviez comprendre.

Mais il n'acheva pas. Sa femme venait de lui fermer la bouche d'une petite main caressante.

— Inutile de vous expliquer davantage, cher Arnold, dit-elle avec un sourire tendre. Où voudriez-vous que je trouve une telle rancune dans mon cœur, moi qui vous ai toujours aimé aveuglément, même en un temps où je n'étais guère récompensée. Rassurez-vous, Arnold, dit-elle en cachant son visage rougissant sur la poitrine de son mari, je t'aime trop, pour t'en vouloir.

— Ma chérie ! Ma chérie... s'écria-t-il d'une voix étouffée. Mais l'émotion trop vive lui coupa la parole et il ne put que serrer sur son cœur sa chère Geneviève et couvrir de baisers fous les beaux cheveux soyeux qui s'offraient à ses lèvres.



Mères canadiennes...

*USEZ de votre droit de vote !*

**POUR**

Protéger vos foyers,  
Protéger notre pays contre le communisme,  
Protéger nos marchés et nos industries,  
Protéger les emplois des travailleurs,  
Protéger le crédit du Canada,  
Protéger notre structure financière,  
Protéger notre pays contre la révolution  
et le chaos,

Protéger vos enfants contre les agitateurs  
bolchéviques,  
Protéger notre civilisation attaquée,  
Protéger les marchés que nous avons  
conquis,  
Protéger le renom et le prestige canadiens,  
Protéger l'âme nationale dans toute la  
pureté des traditions.

**VOTEZ**

POUR UN GOUVERNEMENT DE  
PROTECTION SAINE, PATRIOTIQUE ET GENEREUSE

**VOTEZ POUR BENNETT**

ÇA VAUT UNE

BIÈRE

**Dow**

OLD STOCK

